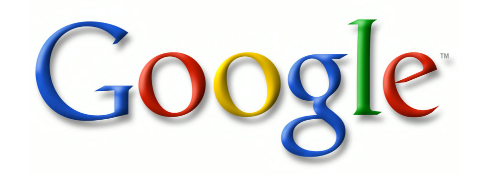
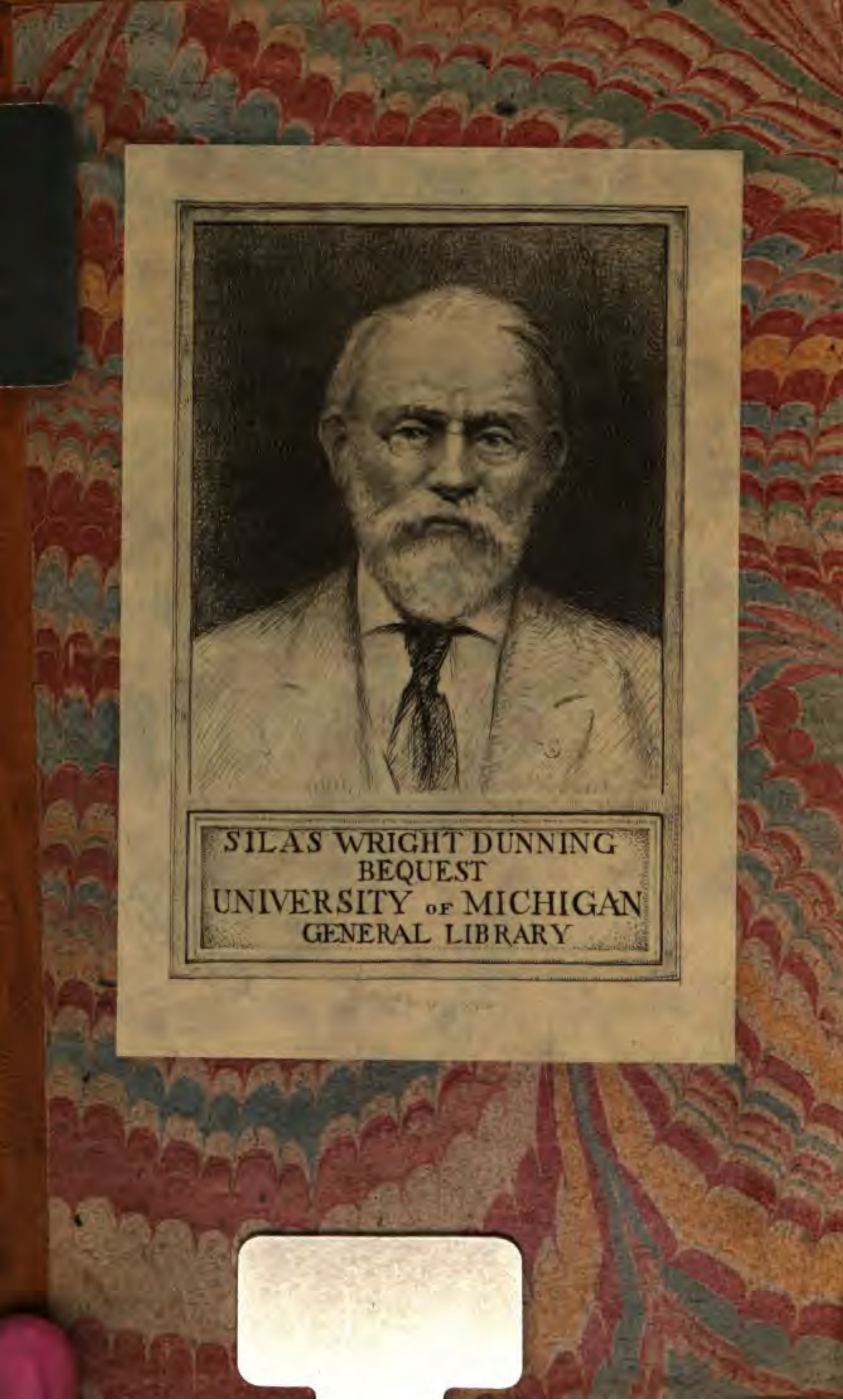



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME SEPTIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Freres.

M. DCC. LVI.

AVEC PERMISSION.

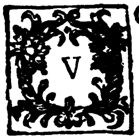


CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

LETTRE (*)

A MADAME *** *Sur le Mariage.*



VOus m'impoſez une pénible tâche, Madame, en m'engageant à écrire ſur le Mariage ; le ſujet eſt bien vaſte & fort rebattu. Comment y porter de la préciſion & lui donner un air de nouveauté ? Et d'un autre côté, pourroit-on vous

(*) Cette Lettre, écrite d'un ſtile ſimple & naturel, dictée par le bon ſens & le jugement, renferme des conſeils très ſages ſur un état dans lequel on s'engage ſi ſouvent ſans réflexion, & qui peut faire ainſi le malheur de toute la vie.

amuſer ſans offrir à vôtre eſprit quelque choſe qui fût digne de lui ? Il n'eſt point fait pour des ennuyeuſes répétitions de lieux communs, ni pour la confuſion qu'entraine ſouvent la trop grande étendue d'une matiére.

Peut-être même ceux qui vivent dans le célibat ſont-ils moins propres à traiter la queſtion du Mariage, ne pouvant raiſonner que ſur l'expérience d'autrui.

Que de raiſons pour quitter la plume, ſi le déſir de vous plaire ne me forçoit à vous obéir ! Je connois d'ailleurs combien l'amitié eſt indulgente ; elle ſéduira un peu vôtre eſprit ; il ſera plus traitable & moins ſévére dans ſes jugemens.

Si l'on fait attention aux motifs qui déterminent au Mariage, on ſera ſurpris en voyant par combien de différentes routes la nature ingénieuſe a ſû conduire les hommes au même but. A quinze ans une jeune fille ſe décide par la parure des épouſes & par les fêtes d'un Mariage ; ſi elle pouſſe ſes vuës juſqu'aux enfans qu'elle peut avoir, elle les regarde à peu près comme ſes poupées. L'amour du plaiſir, la curioſité, l'envie de commander, l'ennui d'obéir à un pére ou une mére, ſont encore de très

forts

forts motifs pour de jeunes gens qui agissent plutôt par des goûts & des panchans aveugles que sur des principes bien raisonnés.

Parmi les gens d'un âge mûr, on considére le Mariage comme un établissement important; on cherche à augmenter sa fortune, à se procurer les aisances de la vie, à rencontrer dans une famille puissante de quoi se donner du crédit & du relief.

Les Philosophes, toujours graves, regardent le Mariage comme un devoir que les hommes sont dans l'obligation de remplir, & ils y considérent l'utilité publique & non l'utilité particuliére comme le fondement de ce devoir & de cette obligation. Quel contraste entre ces motifs & les premiers dont on a parlé! Et ce ne sont pas les plus raisonnables qui déterminent le plus de gens.

Pour peu qu'on examine la nature de l'homme, on comprendra qu'il n'est point fait pour lui seul, mais pour vivre en societé. Il ne doit point se proposer pour but unique de ses actions son bonheur particulier, mais il doit rechercher le bien de la societé dont il est membre. Ce bien se trouve dans le Mariage, qui lie plus fortement les citoyens à la patrie, les

familles entr'elles, qui remplace les pertes continuelles que fait la société par la mort inévitable de tous les hommes. Ce sont sur-tout ceux qui sont en état de bien élever leurs enfans qui sont le plus fortement obligés au Mariage.

Il n'y a personne qui ne soit bien aise de vivre, puisque la vie ordinaire renferme plus de biens que de maux; & les mêmes raisons qui nous font trouver heureux de ce que nos parens nous ont donné la naissance, doivent nous porter à la donner à d'autres pour les faire jouïr des mêmes biens.

La nature nous ayant formés pour le Mariage & nous y portant par les motifs les plus puissans, ne seroit-ce pas aller contre ses vuës que de nous refuser à ce qu'elle a droit d'exiger de nous?

Cependant, comme toutes les régles générales souffrent des exceptions dans quelques cas particuliers, l'on doit convenir que l'obligation naturelle au Mariage en souffre aussi quelques-unes, fondées également sur la considération du bien public. Ainsi l'on dispense du Mariage ceux qui sont tellement occupés par des emplois publics qu'ils ne pourroient donner les soins nécessaires à l'éducation d'une famille. Les loix con-

condamnent même au célibat ceux qui étant muets ne pourroient donner à des enfans l'instruction nécessaire. Ceux qui ont des maladies qui les mettent hors d'état d'avoir une famille d'une bonne santé, sont dans le cas de l'exception; tout comme ceux qui manquant de fortune & des moyens d'en acquerir, ne pourroient élever des enfans selon leur condition, & les exposeroient aux dangereuses tentations & aux malheurs sans nombre de la misére.

La nature prévoyante se défioit trop de l'efficace de nôtre raison, pour déterminer les hommes aux soins pénibles de l'éducation des enfans par les seuls motifs du devoir; elle a voulu dédommager de tant de travaux par mille douceurs qu'elle fait trouver dans un Mariage bien assorti; & s'il y a des Mariages malheureux, ils le sont parce que l'on s'est écarté des régles de la prudence dans son choix. Le bien de la société & le bien particulier se trouvent donc réunis dans le Mariage comme par-tout ailleurs; & pourroit-on présumer que la nature eût répandu plus de douceurs sur l'état du célibat que dans le Mariage, voulant cependant destiner tous les hommes à ce dernier?

Il y a, je l'avouë, des gens qui faisant consis-

ter la vie à ſe nourrir & à dormir, & ignorant toutes les douceurs qu'il y a à aimer & à être aimé, préféreront par indolence le célibat au Mariage. D'autres penſeront de même, par un goût mélancholique, qui ne leur fait voir dans l'avenir qu'une noirceur qui empoiſonne pour eux tous les biens; ils donneroient volontiers dix plaiſirs réels, dont à la vérité ils ne ſavent pas jouïr, pour s'exempter de la crainte d'un mal qui n'exiſte que dans leur imagination. Ces gens ſinguliers peuvent être diſpenſés du Mariage; leur indolence & leur triſteſſe les rend incapables de faire le bonheur d'une maiſon, & le bien de la ſociété ne ſe trouve pas dans l'acquiſition d'une famille dont le chef eſt d'un caractére ſi peu propre à donner à des enfans une éducation convenable.

Pour pouvoir goûter dans le Mariage toutes ſes douceurs, il faut faire un bon choix; c'eſt de là que tout dépend. Il faut pour cet effet commencer par acquérir ſoi-même autant qu'on le peut les qualités néceſſaires au bonheur d'une famille; la ſanté, la gayeté, l'humeur égale, la complaiſance, la pieté, les talens propres à ſon ſéxe.

Il faut enſuite attendre pour ſe décider un

âge

âge où l'esprit ait pris toute sa consistence, où le caractére soit bien formé, & où l'on n'ait plus de changemens considérables à attendre dans sa façon de penser jusques à la fin de sa vie. Ce qui plaisoit à vingt ans ne plait plus à trente; mais ce qui plait encore à trente plait d'ordinaire toûjours. Un engagement qui doit faire le bonheur ou le malheur de toute la vie peut-il avec quelque prudence être contracté dans la premiére jeunesse, à un âge où les Loix ne permettent pas encore la direction d'affaires de bien moindre conséquence?

Si l'on donne dans l'extrémité opposée, & que l'on attende trop tard à se marier, on perd du côté de l'extérieur, la santé s'affoiblit, on risque de ne pas élever ses enfans, ou même de n'en point avoir. Les liaisons entre les époux sont beaucoup moins intimes, & le Mariage n'est presque qu'une société d'amis.

L'âge convenable pour les hommes est de trente à quarante ans, & pour les femmes de vingt à trente. Des gens riches qui peuvent élever un grand nombre d'enfans, ceux qui ont des péres qui peuvent les aider dans leur choix, ceux qui sont portés à substituer le libertinage au Mariage, doivent se déterminer le

plutôt.

plutôt. Mais ceux qui ont besoin de se procurer une fortune plus aisée doivent attendre plus tard. Les soins qu'exige une famille, & l'augmentation de dépense qu'elle occasionne, leur rend le célibat nécessaire pour un plus longtems. Ils trouvent alors de meilleurs partis, étant plus à leur aise, plus connus, plus estimés, & ayant à choisir parmi des personnes qui commencent à s'ennuyer du célibat, & qui n'ont pas de tems à perdre en délais & en refus.

Dans le choix d'un parti l'on doit considérer la personne, la famille & la fortune, & à tous ces égards il faut combiner & son avantage & celui de ses enfans, & même encore celui de la personne que l'on choisit, puisque son bonheur deviendra le nôtre après le Mariage.

Entre les qualités personnelles la première est la santé; elle est si essentielle au bonheur, qu'il faut chercher sur toute chose de la procurer à ses enfans; ainsi toute maladie héréditaire doit faire renoncer aux autres avantages, quelque éblouïssans qu'ils puissent être. La simple délicatesse de tempéramment étant d'ordinaire accompagnée des agrémens de l'esprit, & ne se communiquant pas de même, peut être supportée, quand elle ne va pas trop loin.

La difformité doit toûjours faire craindre le dégoût, pour le tems sur-tout où les avantages d'un établissement nous sont devenus si familiers, qu'ils perdent la plus grande partie de leur prix. C'est un défaut en particulier chez les femmes, qui leur donne une sorte de ridicule qui choque l'amour propre d'un mari. On n'aime pas à posséder ce dont on croit que personne ne se soucie.

D'un autre côté l'on ne doit pas rechercher la beauté au point de passer en sa faveur sur des désavantages réels; elle est de bien peu de durée. Une physionomie qui indique de la santé & les bonnes qualités de l'esprit, est tout ce que des gens raisonnables peuvent souhaiter dans ce genre. La beauté est plus nuisible qu'utile, même aux femmes qui la possédent. Elle porte à la coquetterie & à la dissipation, & il faut une ame bien forte dans une femme pour y résister.

Le bon caractére & le bon esprit sont des avantages inestimables dans le Mariage. Ils sont déja le fondement de toute amitié solide, & ils durent autant que la vie. On n'aime pas par devoir, & il faut pour être aimé avoir quelque chose qui gagne le cœur; or rien de plus fort

pour

pour cela que ces qualités de l'esprit. La douce gayeté, l'humeur égale, la bonne conduite, l'estime publique, l'amitié des gens de mérite, en sont les suites certaines. Quels charmes dans le commerce de deux époux de ce caractére ! quels modéles pour des enfans! quels secours puissans pour leur éducation! Le bon caractére sans le bon esprit pourroit ne pas écarter l'ennui; quelquefois même le défaut de lumiéres empêche le bon caractére d'agir utilement, mais joint au bon esprit il réunit tout ce qu'une personne sage peut désirer.

Qu'on ne confonde point le bon esprit qui n'est que le bon sens & l'intelligènce animés & ornés d'une imagination médiocre, avec le bel esprit qui peut se trouver sans le jugement & qui est le fruit d'une imagination brillante & féconde en saillies heureuses. Le bel esprit n'est point nécessaire au bonheur, souvent même il lui est nuisible, parce qu'il est l'effet d'une imagination trop vive, rarement compatible avec l'humeur égale si nécessaire à ceux qui vivent en société. Il remplit quelquefois le cœur d'amour propre; il fait sentir trop vivement les plus petits ridicules; il porte à la raillerie. Les efforts que l'on fait pour briller en ce genre &

pour

pour ſoutenir une réputation d'eſprit que l'on eſtime plus qu'elle ne vaut, altérent ſouvent la ſanté, donnent le goût de la diſſipation & font préférer des lectures & des converſations frivoles aux ſoins eſſentiels des affaires domeſtiques & de l'éducation des enfans; ſoins que le bel eſprit fait regarder comme des choſes peu importantes, & au-deſſous d'un génie élevé qui ne doit point s'occuper à des minuties. Le bon eſprit au contraire ne dédaigne rien; il ſait partager la journée entre l'utile & l'agréable, en faiſant toujours paſſer les affaires avant les plaiſirs.

Pour bien juger des qualités perſonnelles dans le choix d'un parti, il faut que ce choix ſoit précédé d'un commerce de quelque tems. De bons amis qui ont été à portée de connoitre particuliérement une perſonne, peuvent bien nous en donner une idée juſte; mais qu'il eſt rare de trouver de vrais amis qui veuillent dire tout ce qu'ils penſent de quelqu'un! bien des conſidérations les retiennent; & quelquefois l'envie de faire un Mariage leur fait taire bien des défauts. Il y a de plus une certaine ſympathie de goût & d'humeur, & une convenance ou une oppoſition dans les détails des caracté-

res, qu'on ne connoit au juste que par soi-même.

C'est un mal qu'il soit aussi difficile de se connoitre avant le mariage, & que l'on soit borné pour l'ordinaire à un petit cercle de parens & d'amis; bien des gens sont obligés par là de s'engager sans se bien connoitre, ce qui contribue beaucoup à faire des Mariages mal assortis. Laissons aux Orientaux, pour qui les femmes ne sont que des esclaves que l'on quitte quand on s'en ennuye, & que l'on destine uniquement à des plaisirs grossiers, l'usage ridicule chez nous de les choisir sur un coup d'œil, ou sur quelques rapports incertains.

La considération de l'âge entre encore dans les qualités personnelles, & l'on y a beaucoup d'égard communément; preuve bien sûre qu'elle est importante, puisqu'elle est capable de balancer les avantages de la fortune dans ce siécle où ils sont recherchés si avidement. Les hommes se formant & vieillissant plus tard, & se trouvant chargés des affaires les plus importantes, comme les chefs de la famille, doivent être plus âgés que leurs femmes. L'on est bien assorti à cet égard quand il y a la différence d'une dizaine d'années. Une trop grande dis-

pro-

proportion mettroit trop de diverſité dans les goûts, & diminueroit la tendreſſe & la confiance réciproque.

La fortune eſt l'article que l'on regarde d'ordinaire comme le capital dans les Mariages; on nomme bons partis ceux qui ſont bons à cet égard, comme ſi c'étoit là que l'on dût borner ſon attention dans ſon choix. Dès lors il n'eſt plus néceſſaire de ſe connoitre, on peut ſe marier ſans ſe voir, & d'un pays à l'autre. L'on négocie une femme à peu près comme une lettre de change. L'eſprit de commerce qui raméne tout à l'argent comme au ſouverain bien, a ſans doute introduit cet uſage qui repugne au bon ſens & à toute délicateſſe de ſentimens.

Il eſt bien néceſſaire ſans doute, car il ne faut rien outrer, qu'il ſe trouve dans un Mariage, ſoit par l'induſtrie, ſoit par les capitaux, de quoi fournir à l'entretien d'une famille, & il y auroit de la folie à s'unir pour ſe rendre miſérable ſoi & ſes enfans. Mais il eſt ridicule de paſſer, en faveur de l'argent, ſur la mauvaiſe ſanté, ſur la difformité dégoutante, ſur les défauts du caractére & ſur la ſtupidité. Il n'y a que de vieux avares qui puiſſent donner ce conſeil.

In-

Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le ſoin d'en ſavoir davantage?
Et cet époux ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas?
Allez, tel qu'il puiſſe être, avecque cette ſomme,
Je vous ſuis caution qu'il eſt très honnête homme.
Acceptez-le, ma fille, & ſachez qu'il n'eſt rien
Qui ne doive céder au ſoin d'avoir du bien;
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire;
Tous les talens ſans lui ſont une triſte affaire.

On ne manque pas de repréſenter que le bien eſt quelque choſe de plus durable pour l'ordinaire que les qualités perſonnelles. Celles-ci finiſſent avec la vie, qui eſt expoſée à mille accidens, au lieu que les richeſſes paſſent à pluſieurs générations, & procurent bien des douceurs à toute une poſtérité. Mais ces conſidérations ne prouvent point qu'on ſoit obligé de ſacrifier ſon bonheur à celui de ſes enfans. Elles prouvent encore moins qu'il ſoit plus heureux pour eux d'avoir du bien que de jouïr des

dès avantages inestimables de la santé & d'une bonne éducation.

Un homme sensé doit mettre des bornes à son ambition, & il doit en mettre aussi à celle de ses enfans. On peut être heureux dans tous les états de la vie, depuis le Paysan jusqu'au Prince, quand le corps & l'esprit sont bien constitués, & que l'on se trouve dans la médiocrité rélative à sa condition. Chercher avec ardeur à s'élever & à sortir de son état, ce n'est point un moyen de bonheur, c'est une source d'inquiétude. L'homme prudent se contente d'améliorer sa condition. Placer ses enfans dans un rang supérieur à celui de leur naissance, c'est s'exposer à leur mépris. Ils deviennent trop indépendans de leurs parens; étant plus riches qu'eux, ils ont honte de leur pauvreté; & dans le fonds ils ne sont pas plus heureux que ne l'ont été leurs péres.

Les Mariages où l'une des parties fait la fortune de l'autre, ne sont pas les plus heureux. L'égalité nécessaire ne s'y rencontre point. Souvent dans la suite lorsque l'âge a apporté le goût de l'argent, on se repent de n'avoir pas cherché un parti assorti à cet égard, & qui eût la fortune à laquelle on pouvoit raisonnable-

ment prétendre. Il y a encore plus à risquer s le bien est du côté de la femme ; son mari en dépend trop, & il perd par là la supériorité que lui donnoit la nature dans sa famille, & qui ne doit point être équivoque pour le bonheur d'une maison : elle ressemble alors à un Etat mal réglé, & où les droits des différens corps sont mal établis, ce qui donne toujours lieu à des divisions. Il faut donc une proportion raisonnable entre les biens, selon l'usage du pays, pour qu'un Mariage soit bien assorti.

Quant à la famille, on y fait assez peu d'attention dans les villes de commerce, où il n'y a guéres d'autre distinction de condition, que celle que les richesses mettent entre les concitoyens. On ne doit cependant pas la négliger ; ayant à vivre avec ses parens, il faut les estimer pour se trouver bien avec eux. D'ailleurs une famille aide beaucoup pour l'établissement des enfans & pour leur éducation, sur-tout s'ils sont privés de leur pére ou de leur mére avant le tems ordinaire.

Quand on a fait un bon choix, il est tout naturel que l'on prenne réciproquement du goût & de l'inclination en se fréquentant quelque tems avant le Mariage. C'est là un des plus surs

ſurs garans du bonheur qui le ſuivra. Les paſſions violentes au contraire qui ſont fondées non ſur des convenances raiſonnables & ſur l'eſtime, mais ſur des qualités paſſagéres ou peu importantes, telles qu'un extérieur agréable, ou le brillant de l'eſprit; ces paſſions, dis-je, aveuglant la raiſon, font quelquefois faire un mauvais choix pour les qualités eſſentielles. L'inclination ne peut ſe ſoutenir, le Mariage eſt ſon tombeau, les repentirs & le dégoût ne tardent pas à la ſuivre. On s'étoit fait des idées chimériques de la perfection de l'objet de ſon amour, & chaque jour on lui découvre des défauts qu'on n'eût oſé ſoupçonner. On avoit débuté par des proteſtations outrées d'attachement & de tendreſſe, on ne tarde pas à ſe démentir, & c'eſt beaucoup ſi l'on s'en tient au ſimple réfroidiſſement.

Quand on ne prend en dot que la ſeule beauté,
Le remords eſt bien près de la ſolemnité,
Et la plus belle femme a très peu de défenſe
Contre cette tiédeur qui ſuit la jouïſſance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeuneſſe, & ces emportemens,

Nous font passer d'abord quelques nuits agréables ;
Mais ces félicités ne sont guéres durables,
Et nôtre passion ralentissant son cours,
Après ces bonnes nuits donne de mauvais jours.

Mais dans un choix raisonnable, les bonnes qualités ont fait naitre l'estime, qui a bientôt été suivie de l'amitié & de l'inclination. Ce goût réciproque se fortifie chaque jour après le Mariage par le développement de mille douceurs, que savent se procurer des époux bien assortis. Le Mariage est alors le berceau de l'amour.

La tendresse conjugale exige de part & d'autre des soins pour s'entretenir. Des époux d'un bon caractére cherchent tous les moyens de se plaire & par devoir & par goût. Leur confiance mutuelle doit être parfaite, rien ne nourrit davantage l'amitié ; ils deviennent alors un seul cœur & une seule ame. Accoutumés à se tout communiquer, ils prennent les mêmes façons de penser, ils sont acheminés peu à peu aux mêmes desseins, ils s'éclairent & s'instruisent réciproquement. Un homme sur-tout dont l'esprit est bien cultivé, ne peut que gagner dans des

des converſations ſur les ſujets les plus importans de la vie, en développant en détail à une épouſe intelligente les raiſons d'une infinité de choſes, en lui enſeignant à bien penſer, en la délivrant de certaines petiteſſes qu'on obſerve quelquefois chez les femmes du plus grand mérite. Bien loin que l'ennui ſe gliſſe pour lors entre deux époux, ils ſe deviennent néceſſaires au point de ne pouvoir longtems ſe paſſer l'un de l'autre; mille choſes qu'ils ont à ſe dire les forcent à ſe rapprocher dès qu'ils ont été quelque tems ſans ſe voir.

Quelques maris dans l'idée de conſerver ce qu'ils appellent leur autorité, affectent de ne point communiquer à leur femme leurs projets & leurs affaires. Mauvaiſe méthode qui va à détruire la confiance & l'amitié. Quand on veut ſe déterminer par la raiſon, quel inconvénient y a-t-il à communiquer ſes motifs à une perſonne raiſonnable & que cette communication même prévient en nôtre faveur par la confiance & l'amitié qu'elle produit.

Des époux ne doivent jamais pouſſer la familiarité juſqu'à la malpropreté & à l'indécence. Les hommes ſont ſenſibles à un air de pudeur & de modeſtie qui ſied toujours à des

femmes bien nées : leur propreté dans le deshabillé domestique ne sauroit être indifférente à un mari, qui s'en regarde comme le principal objet.

Malgré tous les soins que des époux apportent à se plaire, il faut cependant s'attendre à trouver même dans les personnes les plus parfaites des manques d'attention, des foiblesses & même des défauts. On en a soi-même; on veut qu'ils soient l'objet de l'indulgence de ceux avec qui l'on vit; il faut par conséquent avoir un esprit de douceur qui excuse les mêmes choses ou de semblables dans les autres; c'est là une qualité essentielle aux bons esprits, qui est le soutien & l'appui de la bonne intelligence.

Les enfans fortifient encore par de nouveaux & de puissans liens la tendresse conjugale; on trouve tant de douceurs dans l'affection que la nature prévoyante a placé pour eux dans le cœur des péres & des méres, qu'on ne peut qu'en chérir davantage la personne qui nous a mis à même d'éprouver ces sentimens. Que de petites observations ne font pas ensemble deux époux sur ces objets de leur tendresse, qu'ils ne peuvent communiquer sans ridicule qu'à eux seuls. Que de plans pour leur éducation, &

pour

pour leur établiſſement futur. Avec quel plaiſir ne participe-t-on pas à leur joie innocente qui ſe manifeſte avec tant de naïveté. Ce ſont des amuſemens qui nous rappellent le bonheur de nôtre enfance. Nous recommençons avec eux une ſeconde vie, & ſi d'un côté l'âge nous fait dépérir tous les jours, de l'autre on ſe ſent renaitre & rajeunir dans ſes enfans.

C'eſt ſur-tout dans l'important ouvrage de l'éducation, que les avantages ineſtimables du bon eſprit ſe feront ſentir. On y trouvera cette équitable égalité d'affection ſi néceſſaire au repos d'une famille, & ſi propre à cimenter l'union entre les enfans: ce ſoin raiſonnable de leur ſanté qui les rend ſains & robuſtes, en évitant d'un côté la foibleſſe qui ſuit une vie molle, & de l'autre les maux que produit la négligence dans le régime.

Un pére & une mére capables de former par eux-mêmes l'eſprit de leurs enfans ne les remettront point pour cela en des mains étrangéres toujours moins attentives & moins efficaces. Ils leur inſpireront à chaque moment ce jugement droit qui fait ſaiſir le vrai dans toutes les choſes; cet amour de la vérité qui aiguiſe la pénétration pour la découvrir; ce goût

pour cultiver son esprit, qui est l'ame des sciences; ils leur enseigneront insensiblement à exprimer leurs idées avec précision, avec netteté, avec ordre & même avec délicatesse & avec gout.

Le cœur des enfans se formera sur-tout beaucoup mieux par des parens d'un bon esprit, que par aucune leçon étrangére. Ils s'accoutumeront peu à peu à consulter toujours la raison comme une maitresse supérieure, à qui ils voyent que leurs parens font gloire d'être soumis, en lui subordonnant leurs passions. De là l'obéïssance à des ordres toujours raisonnables. L'estime, le respect & l'attachement le plus fort, naitront aisément chez les enfans pour des supérieurs en qui ils trouvent toutes les qualités propres à les produire. Ils apprendront par l'exemple qu'ils sont si portés à imiter, à être d'une humeur égale, & d'une gayeté douce; ils se rendront aimables en sentant toutes les douceurs qu'il y a à aimer & à être aimé. Ils deviendront équitables, bons, compatissans, reconnoissans. Une Religion, également éloignée de la bigotterie & du relâchement, viendra perfectionner l'ouvrage dans l'âge de raison; & des principes aussi bien liés

&

& pris dès la premiére jeunesse, ne s'effaceront jamais.

Alors dans l'âge où les enfans deviennent indépendans de l'autorité paternelle, ils se trouveront retenus dans une obéïssance raisonnable par des sentimens plus forts que les loix civiles. L'amitié & le respect prendront la place de la dépendance, & de la soumission aveugle. Les péres & les méres ne sentiront à cet égard aucun changement désagréable.

Qu'on oppose à ce fidéle portrait de la bonne éducation tous les désordres qu'entraine celle qui est négligée ou mal entendue, & ses funestes effets pour le sort des enfans & pour celui des péres. L'on trouvera dans la premiére tout le bonheur de la vie, & dans la seconde tous les malheurs à la fois. L'on sentira bien alors, que dans le choix d'un parti les richesses ne sont point la qualité la plus précieuse, comme une infinité de gens paroissent le croire.

On est cependant exposé à des afflictions dans les Mariages les mieux assortis, mais elles sont rares, & on les supporte mieux dans ce cas que dans tout autre. La perte prématurée d'un époux ou d'une épouse, celle d'enfans chéris, leurs maladies,

dies, leurs infirmités, sont des épreuves par lesquelles passent quelquefois les gens de la vertu la plus solide. Mais les consolations de la Religion & la résignation parfaite aux ordres de la Providence sont des ressources toujours victorieuses dans les bons esprits. On se dédommage de ce que l'on a perdu en jettant les yeux sur ce qui nous reste & en s'y attachant davantage. On se console par la vuë de ceux qui vivant dans le célibat se privent volontairement de toutes ces douceurs dont on a jouï pendant un tems, & dont on n'a perdu qu'une partie. Et enfin le tems, ce grand consolateur, vient effacer de chez nous les chagrins qui ont été les plus vifs.

On sent aisément qu'il seroit absurde de ne se point marier par de telles considérations; ne le seroit-il pas de ne se faire aucun ami, par la crainte de les perdre, ou de s'affliger de leurs maux? Le meilleur moyen au contraire de prévenir de semblables afflictions, c'est d'avoir un assez grand nombre d'amis, pour que le bonheur des uns nous dédommage des malheurs & de la perte des autres.

Que de gens qui se trouvent privés de leurs enfans, dans un âge où ils ne peuvent plus en es-

eſpérer d'autres, pour avoir craint que leur nombre ne retranchat quelque choſe à leur luxe, & pour mettre ceux qu'ils ont, en état de vivre ſans rien faire, ou pour pouvoir marier leurs filles à gens qui ne faſſent rien. Ils ne penſent pas que les familles où l'on travaille ſont celles où l'on ſe ſoutient le mieux, où l'on vaut le mieux, & où le bonheur eſt le plus grand. L'oiſiveté & l'ennui qui en eſt la ſuite ordinaire, ſont de dangereux écueils dans la vie, & les ſources les plus communes de la décadence des affaires & de la corruption du cœur.

Si l'on craint le trop grand nombre d'enfans, il vaut mieux ſe marier plus tard, que de le faire de bonne heure, pour vivre enſuite comme dans le célibat, par la crainte d'une famille trop nombreuſe.

L'on a déja vû combien il y avoit d'avantage ſur-tout dans une fortune médiocre à ne pas ſe preſſer, & l'on peut y joindre encore celui de n'être pas trop chargé d'enfans. On jouït d'ailleurs du plaiſir de les avoir près de ſoi dans un âge avancé; au lieu que quand les Mariages ſe font de bonne heure, on eſt ſéparé de ſes enfans, par leur établiſſement, au tems

où leur compagnie étoit le plus néceſſaire.

Si un Mariage bien aſſorti eſt l'état le plus heureux que l'on puiſſe concevoir dans la vie, & la perfection de la félicité humaine, quelles précautions ne doit-on point apporter pour faire un bon choix? C'eſt de toutes les affaires la plus importante, la négligence y ſeroit impardonnable & irréparable. Il ne faut cependant point s'attendre à pouvoir faire un choix parfait; il eſt bien rare de trouver tout réuni; mais avec les ſoins néceſſaires on peut trouver les qualités eſſentielles, & l'on doit alors être coulant ſur le reſte. L'on ſera toujours dans un état plus agréable & plus naturel que le célibat. L'on aura ſatisfait à ſon devoir; & l'on ſera à l'abri des regrets & de l'ennui ſi ordinaires à ceux qui laiſſent paſſer l'âge du Mariage ſans le contracter. Nos cœurs ſont faits pour le ſentiment; il nous faut des objets d'attachement dans la vie, ſans quoi l'on croupit dans une fade indifférence. Auſſi voit-on le Mariage conſeillé par ceux même qui l'ont négligé, dès qu'ils ont appris par une longue expérience les déſagrémens du célibat. Les péres & les méres qui font tout pour le plus grand bien de leurs enfans, ne leur laiſſent point

pren-

prendre le parti du célibat sans regret; on les voit plutôt se presser trop de les marier, dans la crainte d'en manquer l'occasion.

Ceux qui par imprudence, par passion, par jeunesse ou par obéissance, ont eu le malheur de faire un mauvais choix, perdent les plus grandes douceurs de la vie. Il ne leur reste d'autre ressource que de se soumettre patiemment à un état où ils sont forcés de demeurer; à le considérer comme une épreuve qui peut leur être utile s'ils savent la suporter convenablement; à l'envisager sous les côtés les moins désagréables, le mal étant toujours mêlé de quelque bien; à l'améliorer en s'efforçant de gagner l'estime, la confiance, & même le coeur de ceux avec qui ils sont obligés de vivre; en étudiant leur caractére & en s'y accommodant autant qu'il se peut; en se rendant utiles & même nécessaires par leurs bons offices. Tout céde enfin à une patience soutenue, & les coeurs les plus corrompus ne peuvent résister aux attraits du mérite & de la vertu. Quelle satisfaction pour une ame délicate, que d'avoir surmonté les difficultés qu'il y avoit à vivre en bonne intelligence avec un esprit vicieux, & de l'avoir forcé par la douceur & la

con-

conſtance à ſe corriger & à devenir meilleur ? Les mauvais ménages ne ſeroient-ils point uniquement ceux où il y a des vices & des défauts de part & d'autre ; & ne faudroit-il pas attendre pour ſe plaindre qu'on ſe fût corrigé ſoi-même ?

Les Légiſlateurs ont prévenu autant qu'ils le pouvoient par leurs loix les Mariages mal aſſortis, en fixant l'âge ou l'on peut ſe marier, & en le reculant davantage pour ceux qui voudroient le faire contre le conſentement de leurs parens, y mettant alors des obſtacles particuliers ; en ne permettant point aux péres de forcer leurs enfans à accepter les partis qu'ils leur propoſent ; en réglant auſſi la proportion des âges ; en donnant une ſorte de ſolemnité au Mariage pour qu'on en ſente mieux l'importance, le faiſant annoncer publiquement, le confirmant par un contract civil, le célébrant par une cérémonie Eccléſiaſtique ; en le déclarant enſuite irrévocable, quand même les parties conſentiroient à ſe ſéparer. Ils ont comme forcé les époux à bien vivre, par la néceſſité où ils les ont mis de garder leur état, juſques à la fin de la vie.

Les douceurs du Mariage légitime devroient être

être un motif ſuffiſant pour éloigner de toute débauche, ſi la nature même & les mœurs ne nous en éloignoient pas aſſez. Les ſentimens vils qu'elle donne de ſoi-même, les remors, la ruine de la ſanté, de la fortune & de la bonne réputation, tout nous porte à nous en écarter. Les loix même dans bien des pays ont fortifié ces motifs par la crainte des peines publiques. Nos ancêtres condamnoient à la priſon infamante de trois jours au pain & à l'eau, ceux dont l'impatience n'avoit pas attendu la cérémonie nuptiale.

On mollit ſouvent dans l'exécution des loix, quand il faut punir les déſordres de la débauche. Chacun craint d'avoir un parent ou un ami à punir quelque jour, s'il agit ſévérement dans ces cas. Il y a toujours une acception de perſonnes, qui eſt une ſuite de la foibleſſe humaine. On punit exactement le vol & le meurtre qui n'intéreſſent que des gens de rien; mais pour les façons de s'emparer du bien d'autrui qui peuvent ſéduire des gens d'un état plus relevé, on ne leur applique guéres la rigueur des Loix. On ne manque pas non plus de moyens pour ſauver les eſpéces d'homicides où peuvent tomber les perſonnes d'un certain ordre.

La

La qualité & le nombre des coupables ôtent aux loix leur sévérité.

L'admirable auteur de l'*Esprit des Loix* a bien senti l'importance de la continence publique, sur-tout dans les Gouvernemens Républicains. »Il y a, dit-il, tant d'imperfection »attachée à la perte de la vertu dans les fem»mes, toute leur ame en est si fort dégradée, »& ce point principal ôté, en fait tomber tant »d'autres que l'on peut regarder dans un état »populaire, l'incontinence publique comme le »dernier des malheurs, & la certitude d'un chan»gement dans la constitution.

L'adultére sur-tout est un crime qui mérite toute l'attention des loix. Il donne à un homme des héritiers qui n'ont aucun droit à ses biens. Il viole un engagement consacré par la Religion & le plus autentique dans l'Etat civil. Il a toute l'infamie de la trahison. Il entraîne toutes les horreurs de la jalousie. S'il est donc regardé dans un pays & sur-tout dans une République avec indifférence, c'est une marque sûre de la corruption des mœurs & un avant-coureur de la ruine de l'Etat.

Le choix d'un parti convenable & bien assorti, seroit un des meilleurs moyens de pré-

venir les dé outs, qui font la caufe ordinaire des adultéres. L'on doit regarder comme un des points effentiels de l'éducation, d'apprendre aux enfans parvenus à l'âge de raifon à penfer folidement fur l'article du Mariage, puifque leur façon de penfer à cet égard peut décider du bonheur de leur vie, & prévenir les goûts qu'infpire la frivolité & le brillant à de jeunes gens fans expérience pour des perfonnes qui manquent des qualités effentielles. Ces goûts peuvent être prévenus par une fage éducation; mais l'autorité paternelle échoue fouvent, quand il s'agit de les combattre chez des jeunes gens dont le cœur a été gagné par des qualités féduifantes quoique deftituées de réalité.

Vos enfans trouveront en vous, Madame, tout ce qui eft néceffaire pour apprendre de bonne heure à bien penfer fur un objet fi important. C'eft fur-tout vos filles qui ont le plus grand befoin d'être bien dirigées. La foibleffe de leur féxe, le défaut d'expérience dans l'âge où elles doivent fe déterminer, leur rendent ces précautions néceffaires. J'ofe même dire qu'un mauvais mari eft quelque chofe de pire qu'une mauvaife femme; fon autorité étant plus grande & la geftion des affaires importantes

lui étant confiée, les conféquences des défauts de fon caractère, font par là même plus graves & plus étendues. Je ferois très flatté d'avoir pu concourir à la fageffe de vos vuës dans l'éducation de vôtre famille par mes réfléxions. Quoique très communes elles ont au moins l'avantage d'être réunies, & elles me feront toujours précieufes quand elles n'auroient fervi qu'à vous témoigner les fentimens de mon attachement & mon obéïffance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Geneve.



ARTICLE SECOND.

NOUVELLE METHODE POUR TRAITER L'HISTOIRE A LA MODERNE *.

- - - - - - - - *Quidquid Græcia mendax*
Audet in Historia. Juv.

COmme les François ont introduit depuis peu une méthode tout-à-fait nouvelle de traiter l'Histoire, & qu'il est naturel de penser, que, suivant notre louable coutume, nous ne tarderons pas à les imiter à cet égard, je vai présenter au Public toutes les régles que j'ai pû recueillir à la hâte, afin qu'on en fasse usage, jusques à ce que quelque illustre Critique puisse à son aise travailler sur ce sujet, & publier un systême plus complet & plus exact sur la *maniére d'écrire l'Histoire à la moderne*. Afin d'être court, j'entre tout de suite en matiére, & j'adresse mes instructions à tout homme qui veut être Historien.

 Sou-

* Cette piéce est traduite de l'Anglois.

Souvenez vous d'abord de clouer une lon gue préface à la tête de votre Hiſtoire, dan laquelle vous pouvez dire tout ce qui vou viendra dans la tête; car tout ce qui a du raport à votre Hiſtoire a droit d'y entrer, & tout ce qui y eſt étranger peut y reclamer une place, parce que c'eſt une *préface*. Il ſuffira donc que je vous donne un canevas d'idées, qui vous ſerviront à merveille, ſi vous ſavez les employer avec art, mais ſurtout avec hardieſſe.

Ne manquez pas de ſaiſir toutes les occaſions d'introduire les éloges les plus outrés de *Tacite*; mais prenez garde de ne pas entrer dans un trop grand détail ſur les particularités que vous pouvez avoir apris ſur cet Ecrivain, de peur qu'on ne découvre que vous ne les connoiſſez que pour les avoir ouï dire. Il n'y a point de plus sûr moyen que de vous en tenir à l'uſage établi depuis ſi longtems, je veux dire, de maltraiter tous les autres Hiſtoriens, & de les avilir en les comparant avec votre Héros en Hiſtoire. Mais alors, je vous demande en grace, de faire violence à votre modeſtie, en écartant ſoigneuſement tout ce qui pourroit inſinuer que vous élevez le moins

du

du monde ce grand Ecrivain au-dessus de vous-même.

Avant d'entrer dans votre sujet, il est de la derniére importance de vous défaire de tout amour pour la vérité; il vous en coutera peut-être beaucoup pour vaincre vos préjugés là-dessus; mais jusques à ce que vous les ayez anéantis, vous verrez à chaque instant, qu'il vous sera impossible d'écrire une histoire dans le goût moderne, qui se fasse lire avec plaisir.

Ensuite, vous devez absolument trouver quelque raison qui vous fasse rejetter tous ces mémoires authentiques, qui ont paru depuis le tems sur lequel vous écrivez; car si vous vous en servez, on taxera votre ouvrage de sec & d'ennuyeux; ce que vous devez éviter avec autant de soin que de ne pas prétendre à mériter le fameux compliment, qui fut fait à un illustre Historien, *Plus beau que la vérité* *.

Je n'ignore pas cette maxime de Polybe, *qu'une histoire qui n'est pas véritable, est une ombre qui passe.* Mais l'épigraphe qui est à la

* Ce compliment fut fait à Mr. de Voltaire, sur son histoire de Charles XII., par un homme qui étoit sûrement plus mal informé que cet illustre Auteur, qui n'a rien avancé que sur de bons mémoires.

tête de cette feuille, prouve que cet Auteur a dit cela par amour pour la singulatité, puisque ses compatriotes mêmes condamnoient cette maxime, quoiqu'elle fût passée en proverbe.

On pourroit laisser dire la vérité à un Historien qui traite le premier un certain période de tems; mais la nature des choses demande qu'on s'écarte de la vérité à proportion que le nombre des Auteurs, qui écrivent sur ce même période, augmente; sans cela, le dernier Ecrivain n'auroit pas l'avantage de dire quelque chose de nouveau. Il convient donc de *moderniser* la maxime de *Polybe*, en substituant le mot *Esprit* à celui de *Vérité*; mais comme il n'est pas donné à tous les Auteurs d'avoir une provision suffisante d'*esprit*, il est nécessaire que nous leur donnions d'autres régles pour compiler l'Histoire, & que nous leur apprenions à faire usage de tous les artifices qui ont été employés pour surprendre, charmer, attrister ou confondre l'esprit des Lecteurs.

S'il s'agit dans votre Histoire de ces tems sur lesquels on a beaucoup écrit, comme vous ne pouvez pas rapporter des faits qui ne soient pas déja connus, il faut tâcher de donner à tout

tout un tour nouveau. Vous pouvez prendre le parti de Philippe contre Démosthène & ces Républicains obstinés qui s'opposoient à ce Roi de Macédoine; vous citerez plusieurs exemples qui démontrent, avec quelle volupté on a fait couler des ruisseaux de sang pour l'amour de ces deux mots vuides de sens, *Liberté* & *Religion*. Un Biographe Anglois eut une pensée fort heureuse; il entreprit la défense & le panégyrique de Richard III. * Je vous conseillerois d'essayer quelque chose dans ce goût là. Par exemple, tâchez de démontrer, qu'il y a de la folie à avoir une opinion si avantageuse de la Reine Elizabeth, & que nous nous formons de fausses idées du bonheur de son Gouvernement. Quant à la vie & au caractère des personnages dont vous parlez, observez exactement de justifier ce que l'on dit à leur désavantage, & de déprisser ce qui est à leur louange. Mais, ce que

* *Richard* III. Roi d'Angleterre, nous est représenté par les Historiens Anglois, comme un Prince sans foi, sans conscience & sans probité. Il parvint au Trône par la calomnie & l'assassinat. Le fameux Chancelier *T. Morus* a écrit la vie de ce Roi. *Georges Buck* est sans doute le Panégyriste dont l'Auteur veut parler ici: il a représenté Richard III. comme un Prince bien fait de corps & d'ame.

je vous recommande ſur-tout en parlant du caractère des autres, c'eſt de ne vous perdre jamais de vuë, & de n'accorder jamais à quelque grand homme que ce puiſſe être une vertu que vous ſentez qui vous manque, ou dont vous ne faites aucun cas. Vous pouvez revoquer en doute la bonté du caractère de *Socrate*, la chaſteté de *Cyrus*, la conſtance des Martyrs, la piété & la ſincérité des Reformateurs, la bravoure de *Cromwell*, & les talens militaires de *Guillaume*. Et ne craignez pas qu'il vous manque jamais des autorités pour apuyer vos calomnies parmi les Ecrivains d'Anecdotes, puiſque *Dion Caſſius*, Hiſtorien grave, a aſſuré hardiment que *Ciceron* avoit proſtitué ſa femme, enſeigné l'yvrognerie à ſon fils, commis inceſte avec ſa fille, & adultère avec *Cerellia*.

Je paſſe aux *ornemens*; je renferme ſous ce chef les ſentences, les prodiges, les digreſſions & les deſcriptions. Je ne m'arrêterai pas ſur les deux premiers articles, il ſuffit de vous en recommander un uſage libre, & de vous prier d'être neuf à cet égard, ſi vous le pouvez. Par rapport aux *Digreſſions*; c'eſt la plus heureuſe reſſource que vous puiſſiez employer,

ployer, lorſque vous vous trouvez en défaut. Si vous voulez pouſſer votre Hiſtoire juſqu'à l'*inſolio*, & que vous n'ayez de matiére que pour un *octavo*; s'il s'agiſſoit, par exemple, de la vie d'*Alexandre* le grand; vous pouvez rechercher ce qu'auroit fait cet *Avanturier* s'il n'eût pas été empoiſonné; ſi ſes conquêtes ne ſont pas plus étonnantes que celles de *Kouli-Kan*; ce qui ſeroit arrivé s'il eût tourné ſes pas vers l'Occident; & s'il auroit battu le Duc de Malborough. Dans cet endroit vous pourriez auſſi placer une diſſertation ſur les armes à feu, & ſur la maniére de fortifier. Dans les *Deſcriptions* ne vous épargnez pas; dites toujours plus que ce que l'on a dit avant vous. Que vos batailles ſoient les plus ſanglantes, vos ſiéges les plus longs, vos forts les plus imprenables, vos commandans les plus habiles, & vos ſoldats les plus intrépides. S'agit-il d'un combat naval? que la flotte des ennemis ſoit ſupérieure à la votre, que leurs vaiſſeaux ſoient les plus gros qui ayent jamais paru. Ne vous faites pas de la peine de brûler cent vaiſſeaux, & de faire tomber les matelots à demi grillés dans la mer; laiſſez les vivre pendant quelque tems dans les eaux en

nageant,

nageant, afin d'avoir occaſion de les écraſer entre leurs vaiſſeaux & les votres; & lorſque vous aurez détaillé toutes les horreurs du combat, ne manquez pas, en finiſſant, de faire ſauter en l'air le vaiſſeau de l'Amiral & des Officiers les plus diſtingués par leur naiſſance & par leur bravoure. Dans le pillage d'une ville, maſſacrez ſans miſéricorde depuis les vieillards juſqu'aux petits enfans; pourſuivez les juſques dans les azyles les plus ſacrés. Inventez quelque nouveau genre d'inſultes contre la modeſtie des matrones. Faites violence à un grand nombre de filles, mais obſervez qu'elles ſoient toutes d'une beauté parfaite, & d'une pureté ſans tache. Lorſque vous aurez brûlé toutes les maiſons, & coupé la gorge à dix fois le nombre des habitans qu'elles renfermoient, exercez les cruautés les plus rafinées ſur les corps morts; & afin d'augmenter l'horreur du ſpectacle, laiſſez échaper quelques fugitifs, mais qu'ils ſoient tout nuds; déchirez alors leurs membres découverts; excitez contr'eux les payſans, & armez les élémens pour les perſécuter; qu'ils périſſent dans un déluge d'eau, qu'ils meurent de froid, &

que

que les éclairs & les tonnerres répandent la terreur & l'effroi dans leur ame.

Si, en décrivant des voyages, vous avez occasion d'envoyer des messagers dans des pays déserts, ne les ménagez pas par scrupule ou par sensibilité, dans la manière dont vous les traiterez; vous pouvez les arrêter par des riviéres, noyer tous leurs domestiques & leurs chevaux, les affamer au point de se manger les uns les autres; & si vous croyez que ce trait puisse embellir votre Histoire, faites les tirer au sort & servez sur la table ceux sur qui le sort sera tombé. Mais si vous faites cela, faites attention que le Chef des Sauvages chez qui vous les avez envoyez, ne les régale pas de chair humaine, parce que vous ne diriez rien là de nouveau; je vous conseillerois plutôt de leur faire offrir pour leur répas un Elephant, un Rhinoceros ou un Crocodile. Il n'est pas nécessaire de vous dire que le Roi & sa Cour doivent boire dans des cranes humains; mais ce qui m'embarrasse, c'est de savoir quelle sorte de liqueur vous pourrez leur faire boire, qui surprenne un Européen; je doute que votre imagination vous fournisse rien de nouveau à cet égard. En traitant des

mœurs

mœurs & des coutumes des Indiens, faites un long chapitre de leurs ſortilèges, de leurs ſuperſtitions & de leurs cérémonies idolâtres; ce qui vous donnera une belle occaſion de lancer quelque trait malin contre la Religion de votre pays; c'eſt un des ornemens modernes dont je vous recommande ſur-tout de parer votre Hiſtoire; vous paſſerez pour un libertin; tant mieux pour vos ouvrages; j'en connois un grand nombre qui ne ſe ſoutiennent que par cet endroit là. Autre avis important. Vous ne ſauriez trop vous étendre ſur les mariages de vos Indiens; c'eſt un ſujet qui amuſe toujours; & comme il conduit à parler de la polygamie, quel champ ne vous fournira-t-il pas à des réflexions morales & plaiſantes! Enfin, lorſque vos Meſſagers ont leur audience auprès du Roi, vous pouvez vous taire ſur le ſujet de leur voyage; il vous ſuffit de parler de la politeſſe du Monarque & des offres obligeans qu'il leur fit de choiſir parmi les beautés de ſa Cour celles qui ſeroient le plus de leur goût: par ce moyen vous les dédommagerez de toutes les fatigues que vous leur aurez fait eſſuyer pendant leur voyage.

Je ne puis pas promettre un grand ſuccès aux

aux harangues de vos Sauvages, à moins que vous n'ayez l'art d'y placer quelques figures plus hardies que celles qu'on a si souvent employées. Dans les discours des peuples civilisés, inserez tout ce qui peut faire briller votre érudition, votre esprit & votre jugement; il n'importe, que ce soient des gens d'une condition basse qui prononcent ces discours; il suffit que vous vous montriez vous-même un homme d'une bonne éducation.

Je vous conseille, en finissant, de ne vous point ménager à l'égard de vos discours & de vos harangues, ni sur le nombre ni sur la longueur; si vous joignez à cela une bonne quantité de réflexions caustiques, d'insinuations scandaleuses, de pensées hardies sur les Gouvernemens, &, je vous le répéte, de railleries libertines sur la Religion, soyez sûr & du débit de vos ouvrages, & de l'immortalité de votre nom.



ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS

SUR CETTE QUESTION:

Quelle eſt la ſource de l'inégalité des conditions parmi les hommes? eſt-elle autoriſée par la Loi Naturelle? *

QUel étrange ſpectacle la ſociété offre-t'elle aux premiers regards du Philoſophe? Des hommes dont l'origine, dont l'eſſence eſt la même, & cependant ſubordonnés entr'eux, comme ſi divers degrés d'excellence en diſtinguoient la nature. Des Souverains de l'Univers, à qui la terre a été donnée en poſſeſſion, qui naiſſent tous avec les mêmes droits à

* Par Mr. l'Abbé Talbert. Ce Diſcours a été préféré par l'Académie de Dijon à celui de Mr. J. J. Rouſſeau, qui lui fut auſſi préſenté pour diſputer le prix; le Lecteur jugera s'il méritoit cette préférence. Un grand homme a dit, que celui du Citoyen de Geneve étoit au-deſſus des prix de toutes les Académies.

à ses richesses, & qui se les partagent avec une monstrueuse inégalité. Quel est donc le titre qui autorise les uns à s'élever au-dessus de leurs semblables, & à les resserrer dans la jouïssance des biens communs? La justice naturelle auroit-elle dicté une disposition si bisarre ? N'est-elle pas plutôt un renversement de son ordre, un violement manifeste de ses Loix?

Tel est le préjugé qui naît à l'aspect des conditions diverses où nous sommes rangés; mais le Philosophe chrétien est forcé d'abord de retourner sur ses pas; il sent qu'il est obligé de respecter un ordre que le souverain Législateur a respecté lui-même, & qu'il eût détruit sans doute, s'il eût été contraire à la Loi naturelle qu'il venoit expliquer & perfectionner. Il faut donc considérer de plus près cette politique générale, pour en discerner l'équité, & dissiper son opposition apparente avec la Loi naturelle. Ici la Religion doit aider la raison dans ses recherches, & leurs lumiéres réunies nous découvrent bientôt dans le cœur de l'homme la solution du problême. En distinguant dans la nature humaine deux états, il est facile d'appercevoir les différentes disposi-

dispositions qu'ils exigeoient dans l'économie de la société. L'un de ces états résultoit du plan primitif de la création; il fit régner l'innocence & la justice. L'autre fut un état de désordre, juste châtiment de l'homme coupable. Dans le premier, la Loi naturelle n'autorisoit pas l'inégalité des conditions, qui n'auroit pû y subsister. Dans le second, l'inégalité devint conforme à ses vûes, parce qu'elle fut nécessaire. Développons ces deux systêmes.

PREMIERE PARTIE.

Celui qui ne veut pas voir la décadence de notre nature, & qui dit, tout est bien, regarde l'inégalité qui régne parmi nous, comme faisant partie de cette belle variété qui décore l'Univers: idée fausse qui n'a pour fondement qu'une premiére erreur. Les hommes étoient-ils donc faits pour imiter les plantes & les arbres qui occupent plus ou moins de place sur la terre, qui en tirent plus ou moins de suc, parce que leur forme est différente, & que leur nature l'exige ainsi? Non sans doute, puisque le Créateur nous faisoit semblables, cette uniformité qu'il établissoit

dans

dans notre eſpèce, nous donnoit les mêmes droits inconteſtablement; elle excluoit toute diſtinction d'états. Lui prêter d'autres vuës, c'eſt ſuppoſer qu'il eût voulu rendre en quelque choſe notre condition pire que celle des animaux, qui vivent indépendans les uns des autres, dont les beſoins ſont également remplis, & qui ne connoiſſent de maître que l'homme né ſupérieur à eux tous. L'intention du Créateur étoit marquée, & dans ſon premier plan toute idée d'élévation, de baſſeſſe, de richeſſe & de pauvreté, devoit être étrangère. Tel étoit par conſéquent l'ordre naturel auquel on n'auroit pû donner atteinte ſans une uſurpation criante, tant qu'il eût ſubſiſté avec notre bonheur, & rien n'y mettoit obſtacle avant la corruption du cœur humain. Que dis-je? toute eſpèce d'inégalité devenoit alors incompatible avec l'état de la ſociété. Jugeons-en par les caractères qui diſtinguoient l'homme dans les jours de ſa gloire. Repréſentons nous la nature humaine ſortant des mains de ſon auteur, comme une fleur qu'une roſée pure & un rayon bienfaiſant font éclore, & dont la fraîcheur, le coloris & le parfum charment également. Telle fut la pre-

miére beauté de notre ame; aucun mélange n'altéroit ce souffle divin. Fait pour connoître, l'homme connoissoit sans erreur, & avec la même facilité que l'œil discerne les objets; il n'avoit à craindre ni ténébres, ni fausses lumiéres; il voyoit ce qui étoit bon, ce qui étoit juste; sa fin, ses devoirs lui étoient présens, & ne perdant point de vuë son but, il pouvoit marcher sans s'égarer; le cœur n'étoit pas en contradiction avec l'esprit; celui ci montroit la route, & l'autre la suivoit; le panchant vers le bien étoit le seul qu'il connût; des goûts sans passions, des desirs sans emportemens le guidoient dans la jouissance des présens de la création, & le resserroient sans effort dans la mesure prescrite; une volupté pure acquise sans travail, inaccessible au trouble, à l'amertume, qui n'enfantoit ni le regret, ni la satieté, & qui eût cessé d'être volupté, si la raison & l'innocence eussent cessé de l'assaisonner; tel étoit le juste partage de l'homme naissant. Qui ne voit dans ce léger tableau, que l'égalité ne pouvoit être alterée pour lors parmi les hommes? & qui auroit pû concevoir l'idée de s'élever, puisque l'ambition & la cupidité n'avoient point encore

encore élevé leur trône dans les cœurs? Chacun portant en soi une Loi souveraine, principe unique & absolu de ses actions, de quelle utilité auroit pû être toute autre domination? A quoi bon la subordination, la puissance, la force, lorsque les Loix placées aujourdhui devant tous nos pas, eussent toujours été prévenues par nos démarches? Celui qui ne cherche à troubler personne dans son repos & dans ses biens, & qui ne peut être troublé lui-même, a-t-il besoin de supérieurs qui lui donnent un frein ou un appui? Que lui serviroit d'obéir ou de commander? Quel seroit le but d'un ordre politique tel que nous le voyons, composé avec tant d'artifice, & si compliqué, dans une société réglée par une harmonie naturelle, simple & parfaite, telle qu'un corps dont les membres n'ont qu'un principe de mouvement, & ne peuvent agir avec contradiction? Terreur de l'autorité, appas des richesses & des honneurs, vous n'eussiez point conduit les hommes à l'honnête & à l'utile; un sentiment plus noble, l'amour du devoir eût été le ressort universel qui devoit jouer à coup sûr: destinés par le Créateur à nous occuper sur la

terre, ce motif eût suffi pour nous attacher au travail; & quels autres objets auroient pû exciter notre industrie? Ce que nous appellons gloire n'eût pas même été connu, & l'espoir du gain n'eût pas tenté davantage des hommes dont les besoins simples & bornés étoient assurés d'être remplis. Il ne falloit donc dans la société, ni honneurs, ni richesses, il ne pouvoit même y en avoir; l'inégalité dans les rangs & dans les fortunes étoit donc alors une chimère.

Pour répandre un plus grand jour sur cette vérité, jettons un coup d'œil sur tout ce qui environnoit l'homme dans la nature, sur l'apanage extérieur de son innocence. Quel pinceau assez délicat pourroit tracer le tableau riant de la jeunesse de cette nature? Son état lié avec celui de l'homme, étoit par son calme & sa splendeur l'image de son ame & sa récompense. Telle fut l'idée que s'en forma elle-même l'antiquité payenne, qui a célébré l'âge de justice sous le nom de siécle d'or, monument précieux de notre premier état, dont le souvenir a percé les ombres de la fable. La terre toujours couverte de ses plus riches vêtemens, s'empressoit d'ouvrir son sein

ſous la main innocente qui la cultivoit; elle ne lui laiſſoit que le travail néceſſaire à ſon occupation & à ſon amuſement. Ses productions, qui, de même que le goût de l'homme, n'étoient point encore altérées, donnoient à une vie charmante un aliment délicieux; toutes les parties de l'Univers concouroient à former au Roi de la Nature une demeure digne de lui; un air pur, inaltérable, & un ſoleil bienfaiſant qui n'occupoit point ſes forces à enfanter des orages, donnoient une ſaiſon unique, égale, temperée, qui lui permettoit de ſouffrir impunément toutes ſes impreſſions, lui épargnoit le ſoin de préparer à ſon corps des vêtemens & des aſyles, éloignoit de lui la maladie, la douleur, & cette foule importune de beſoins qui nous aſſiégent.

Cette hypothéſe établie, il n'eſt perſonne qui ne prévienne la conſéquence que j'en dois tirer. Il eſt ſenſible que là il ne pouvoit ſe trouver ni richeſſes, ni pauvreté, où les déſirs & les beſoins étoient toujours prévenus. Des hommes envers qui la nature étoit également libérale, & à qui elle ne pouvoit manquer, auroient-ils penſé à ſe partager les poſſeſſions de la terre, à ajouter une proprieté

ſtérile à un uſufruit où ils trouvoient du ſuperflu? N'eût-ce pas été une folie d'amaſſer des biens particuliers, tandis qu'un tréſor immenſe, inépuiſable, étoit ouvert à tous, ſans coûter aucun ſoin? De quel prix eût été cet or qui a allumé dans l'Univers une ſoif qui ne s'éteindra plus? Eût-on vû s'élever des Palais qui n'euſſent été que de triſtes priſons? Se fût-on couvert de pourpre & de ſoie pour charger ſes membres de liens inutiles & embarraſſans? Comment la matiére de notre faſte eût-elle alors trouvé place autour de nous? Des couronnes, des guirlandes de fleurs; voilà le luxe & les ornemens deſtinés à cet état. Des berceaux entrelaſſés de branches chargées de fleurs & de fruits; des autels de gazon, élevés pour offrir à Dieu les prémices de nos richeſſes; voilà tous les objets de l'architecture. Varier en mille & mille façons les tapis qui couvroient les campagnes; nuancer plus agréablement cette riche ſuperficie; embellir les bords d'une ſource; conduire ſon cours docile, & multiplier ſes détours; aider la terre à enfanter ſes productions, lui coopérer; voilà le grand art qui devoit s'exercer parmi les hommes: ce n'eſt pas que quelques autres n'euſ-

n'euſſent pû prendre l'eſſor. Peut-être que pour varier ſes amuſemens, pour faire honneur à ſon induſtrie, pour rendre hommage à l'Auteur de la Nature, en imitant ſes chefs-d'œuvre, l'homme ſe fût rendu créateur par le coloris & le ciſeau. Peut-être que des inſtrumens formés pour ſeconder ſa voix, & bénir avec lui l'Etre éternel, auroient rendu ſous ſes mains encore pures des ſons merveilleux. Les diverſes productions de la Nature auroient trouvé ſans doute leur uſage; mais notre vie & notre bonheur ne dépendant point de ces jeux de l'induſtrie, il ne pouvoit évidemment ſe gliſſer à l'aide des arts, ni différence dans les biens, ni diſtinctions entre les perſonnes. Ainſi concouroient au même but, & l'état intérieur de l'homme innocent, & ſa ſituation extérieure. Avouons le cependant, ſi le cœur de l'homme eût été corrompu, ſa folie auroit bien pû introduire l'inégalité, malgré les précautions de la Nature. Qui ſçait ſi ſon goût dépravé, en l'éloignant d'elle, ne l'eût pas jetté dans mille biſarreries? Il auroit été bien capable ſans doute de ſe charger d'un faſte ridicule, de s'élever des maiſons pour ſe défendre des impreſſions d'un Ciel qui ne l'inſultoit

ſultoit pas; poſſédant tout, la cupidité auroit bien pû le porter à amaſſer des tréſors inutiles, à en dépouiller ſes ſemblables: enfin le jeu des paſſions auroit pû, quoique plus difficilement, donner lieu à une partie de ces établiſſemens qui ſont parmi nous une ſource de l'inégalité des rangs & des fortunes. La Loi naturelle pouvoit autoriſer à certains égards cet ordre nouveau; & cela même donne du jour à notre ſyſtême, & le confirme. Ces réflexions nous raménent toujours à la premiére, que c'eſt immédiatement dans le cœur de l'homme qu'il faut chercher le principe des mutations de la ſocieté: une ſuppoſition qui eſt comme le revers de celle que nous venons d'établir, ſera notre derniére preuve. Suppoſons que cet état floriſſant de l'Univers, qui à la vérité étoit attaché à l'innocence de ſes habitans, mais qui pouvoit abſolument en être ſéparé; ſuppoſons, dis-je, qu'il n'eût pas exiſté, que la vie eût été aſſujettie aux mêmes conditions qu'aujourdhui, que nos beſoins multipliés euſſent exigé les mêmes travaux, les mêmes ſoins, les mêmes ſecours: alors, il faut en convenir, l'exercice d'un grand nombre d'arts devenoit néceſſaire; l'on n'auroit pû ſe paſſer ni du commerce, ni

d'un

d'un nouveau genre de richesse arbitraire, telle que l'or & l'argent, pour établir une liaison entre les societés & les membres de chaque societé. Mais qu'en devoit-il résulter? La diversité des états seulement, & non l'inégalité, si comme nous le supposons toujours, le cœur de l'homme n'étoit pas corrompu. Le besoin mutuel & la reconnoissance ne pouvoient être que des liens de plus pour unir les humains, qui ayant droit à des secours réciproques, auroient aimé à se prévenir en se les donnant; l'amour fraternel opérant toujours à la place de l'autorité & de la force, on les eût vû dans un concert parfait, se rendre tous également utiles, se respecter également & se traiter sans distinctions; uniquement animés par le devoir sacré d'aider ses semblables & de se charger d'une portion du travail public, tous eussent reçu la même récompense, c'est-à-dire, un salaire toujours mérité, toujours proportionné aux besoins, & au-delà duquel les desirs ne pouvoient se porter. Quelle sorte d'inégalité auroit donc pû se glisser alors dans la société humaine? Non, non, quelque hypothèse que l'on établisse, elle ne doit régner que par le déréglement de nos facultés. Supposons la mer

ſans orages ; à quelle ſimplicité ne ſera pas réduit l'art de la navigation, de combien de piéces ne ſera pas déchargée la conſtruction du vaiſſeau, combien la manœuvre deviendra-t-elle facile ? Appliquons ceci à la ſocieté ; retranchons-en les paſſions, quelle ſimplicité dans ſon gouvernement ! quelle chute énorme de piéces devenues inutiles dans ſa conſtitution ! Elle devoit donc ſubſiſter dans le plan primitif, ſans admettre l'inégalité des états ; & la Loi naturelle ne pouvoit autoriſer un ordre différent, puiſqu'il n'eût été qu'une diſpoſition inutile, injuſte, biſarre, impoſſible même dans l'exécution.

Heureuſe ſituation du cœur de l'homme, plus précieuſe encore que les préſens de la Nature qui y étoient attachés, ſoyez l'objet de nos regrets éternels ! Vous feriez notre bonheur & notre gloire ; ſous vos loix les hommes retenus ſur le même niveau, pourroient ſans peine ſe reconnoître pour frères ; rangés aujourd'hui dans un ordre bien différent, ils ont preſque oublié qu'ils l'étoient encore, tant les degrés qui les ſéparent ſont multipliés. Mais notre premier état ne mérite-t-il les ſoupirs que des mortels réduits à l'aviliſſement & à la pauvreté ? Vous que le ſort a placés ſur leurs têtes, vous que l'iné-

l'inégalité favorise, pour qui seuls la Nature semble avoir des trésors, croyez-vous avoir moins perdu à la révolution de la societé? Vous ne commanderiez pas, vous ne seriez pas environnés de faste & noyés dans le luxe; mais vous auriez la paix & le bonheur, vous auriez des vertus. Quel avantage votre amour propre tireroit-il de vos prérogatives, qui sont les fruits de la corruption du cœur humain, qui n'ont pris naissance que dans les ruines de l'ordre parfait, & que la Loi naturelle autorise seulement, parce que l'inégalité est devenue un remède à des maux plus grands? Passons à ce nouveau systême, & rendons sensibles par le contraste les nuances des deux tableaux de notre societé.

SECONDE PARTIE.

L'homme devenu criminel, les caractères de sa prévarication s'imprimérent par-tout; ils furent gravés dans son ame, qui perdit sa lumiére & sa force; ils le furent sur son corps, qui devint sujet à la maladie, à la douleur & au trépas; ils le furent sur toute la nature, qui s'arma pour le maltraiter, & qui parut le méconnoître pour son Roi; ses besoins se multipliérent

pliérent à l'infini, & ſa malice y contribua plus que tout le reſte; l'abus de ſes facultés & de ſes richeſſes fut inſéparable de leur uſage; un feu inquiet lui fit haïr l'ordre & la paix; le trouble fut ſon élément; & la cupidité, la violence, l'injuſtice s'emparérent d'un ſéjour créé pour les vertus. Attaquée d'un mal extrême, la ſocieté eut beſoin d'un remède violent: il fallut oppoſer au déſordre un nouveau renverſement qui devoit être un témoignage perpétuel du premier mal.

La néceſſité ſuggéra le projet, & en dirigea naturellement l'exécution; ce qui reſtoit de lumiéres à l'eſprit humain ayant fait éclore les Loix, on chercha les moyens de les rendre ſouveraines, & de fortifier le frein que les hommes étoient contraints de ſe donner. Les idées de bien & d'équité peu connues de la multitude, ou peu puiſſantes ſur elle, les terreurs de la Religion ne pouvant faire des impreſſions univerſelles & continues, l'on comprit que chacun devoit ſe dépouiller de ſon indépendance, pour réunir l'autorité dans un ſeul ou dans un nombre choiſi, dont la voix ſeroit celle de la ſocieté même, & dont les mains ſeroient armées de ſa force pour faire

plier

plier ſous la règle tout ce qui voudroit s'en écarter. L'on vit par-tout des Chefs reſpectés & obéis, & aucun Peuple ne mit en problême ſi la Loi naturelle faiſoit un devoir de leur être ſoumis.

Le bon ordre aſſuré par la punition des violences, fut le premier fruit de l'autorité: ſon ſecond objet fut l'adminiſtration de la Juſtice, rélativement aux conteſtations des Citoyens; enfin l'art militaire étant né de nos fureurs, l'appella à ſon ſecours & en fit un plus grand uſage: ainſi l'on vit préſider néceſſairement à toutes les parties du gouvernement l'autorité & la puiſſance; elles ſervirent même à ſubordonner entr'eux ceux qui en furent revêtus: les Supérieurs, les Juges ſe multipliérent; mais ſon autorité dût n'être qu'une, ſe rapporter à un même principe & en dépendre. Telle fut l'origine de cette inégalité de pouvoir, dont les divers degrés ſont les fondemens du bonheur public.

Mais l'homme n'étant pas naturellement porté à ſouffrir un joug impoſé par ſes ſemblables, & la décence, la perfection de l'ordre exigeant que la force & la crainte ne fuſſent pas les reſſorts uniques de l'obéiſſance, l'on crut

crut devoir imprimer aux Citoyens en dignité un caractère qui les rendît respectables, qui fit participer leurs personnes à la noblesse de leur état; ce n'étoit point assez, il falloit rendre sensible cette distinction aux yeux des hommes, toujours frappés par les dehors: c'est pourquoi l'on environna les Chefs des marques de leur supériorité; on leur décerna des honneurs; on leur attribua des prérogatives; les choses rares & précieuses furent réservées pour leur usage; leur maniére de vivre, leurs vêtemens, leurs demeures furent distinguées; & tout cet extérieur en imposa à la multitude, rendit vénérables les fonctions publiques, & contribua à la subordination.

Ainsi fut introduite l'inégalité des états; suivons-en les progrès. Quels motifs firent agir les hommes & mirent tout en mouvement parmi eux? D'abord la nécessité & le besoin mutuel. Ces liens remplacérent ceux de la tendresse fraternelle qui devoient nous unir. La societé ne pouvant subsister sans le secours réciproque de ses membres, car chacun d'eux n'auroit pû être en même tems laboureur, artiste & soldat, il fallut se partager les travaux divers: les uns s'attachérent à la culture des terres; le soin des

des troupeaux occupa les autres; ceux-ci se consacrérent à la défense de la Patrie; ceux-là exercérent les différens arts, & il fallut que tous devinssent propriétaires de ce qu'ils possedoient, autant pour animer le travail, que pour prévenir l'injustice & la confusion; mais la voie de l'échange, & ensuite un métal d'un prix fixé rendit communs tous les biens, tous les fruits de l'industrie.

L'on apperçoit au premier coup d'œil, que parmi des hommes affoiblis dans leur volonté & dans leurs lumiéres, l'indolence, le défaut de talens & les diverses passions devoient rendre les succès inégaux. Celui qui travailla plus ou mieux ne pouvoit manquer de recueillir davantage; l'avarice anima l'un, il acquit, il conserva; l'orgueil aiguillonna l'autre, il chercha la perfection de son art & le rendit plus lucratif, tandis que d'autres sacrifiérent tout à des passions différentes, & furent laissés en arriére.

Il étoit aussi de la politique de proposer des récompenses à ceux qui se distingueroient dans leurs fonctions & dans leurs travaux; elles étoient dûes par justice au petit nombre de ceux que l'amour seul du bien animeroit; elles devenoient de puissans aiguillons pour tous les

autres : car telle étoit la condition de l'homme corrompu ; l'ambition, la cupidité, l'amour propre devoient opérer à la place de la vertu, pour le porter à l'utile & à l'honnête. Heureux encore les mortels, de pouvoir quelquefois détourner avec avantage le cours de ces torrens ruineux. Ces passions mises en jeu à propos, donnérent à la société une forme plus stable, plus parfaite. L'on vit les devoirs mieux remplis ; le génie prit l'essor, & secondé du travail, il enfanta des merveilles dans la sphére des sciences & des arts ; & sans ces mobiles universels qui donnoient lieu à l'inégalité des conditions, toute idée du beau restoit enveloppée, tout étoit réduit à une foible théorie.

Ici se présente une difficulté. S'il est vrai, dira-t-on, que l'inégalité soit fondée dans son origine sur une différence d'émulation, d'industrie & de mérite, pourquoi voyons-nous les distinctions & les biens héréditaires dans les familles, indépendamment du mérite & du travail ? Si je ne suis qu'un lâche, ai-je droit de m'asseoir sur les trophées élevés à la bravoure de mes ancêtres ? Placeroit-on la statue d'un pigmée aussi haut que celle d'un géant ? Est-il juste que l'on reçoive dans le berceau les

couronnes

couronnes qui sont le prix des travaux d'une longue vie? N'étoit-il pas de l'intérêt de la societé qu'elles en fussent toujours le fruit? & la Loi naturelle ne résiste-t-elle pas au systême de l'inégalité, au moins consideré sous cette face?

Je pourrois répondre, qu'en fondant l'inégalité en général sur la Loi naturelle, je ne prétends pas la charger de tous les abus qui pourroient s'être glissés dans le systême. Nous distinguerons toujours avec elle les richesses, de leur usage immoderé; l'autorité, de la tyrannie; la grandeur, du faste & de l'orgueil. Une vie oisive pour la societé, ne sera jamais l'apanage légitime du sang; & la dispensation des graces qui sont liées avec les premiéres fonctions, ne sera point ratifiée par cette raison naturelle, quand elle n'aura pour fondement que la naissance & la faveur. Mais il est certain que l'on ne doit point compter parmi les abus, le droit d'hériter des honneurs & des biens; c'est une loi que l'équité même a dictée. La liberté de disposer de sa fortune en faveur du sang ou de l'amitié, & la perpétuité des rangs dans les familles de ceux qui les ont mérités, font partie de la récompense qui leur est dûe:

 c'est

c'eſt un hommage rendu à jamais à la vertu, à la bravoure, au travail, que d'éterniſer les diſtinctions & les faveurs qui en ont été les fruits; c'eſt un prix proportionné aux grandes choſes. Le court eſpace de la vie ne doit point être la meſure de la durée des trophées; ils ne ſont pas dignes des hommes célébres, s'ils ne leur ſurvivent: & quel moyen plus propre à rendre le mérite reſpectable, à enflammer l'émulation qui le développe, à mettre en action toute eſpéce d'induſtrie, de talens & même de vertus, qui tomberoient bientôt dans la langueur, ſi l'on n'avoit pour objet que ſoi & le tems borné de ſa vie? La perpétuité de la nobleſſe & des biens n'eſt donc pas moins un avantage pour la ſocieté, qu'une juſtice rendue au mérite; elle ne diſpenſe pas ceux qu'elle favoriſe de s'en rendre dignes, elle les y diſpoſe au contraire. Ne le voyons-nous pas en effet? Dès que l'état de riche ou de noble donne un rang dans la ſocieté, l'ame commence à prendre une ſorte d'élévation. Qu'eſt-ce que ce germe de grandeur que la nobleſſe nous fait concevoir en naiſſant? N'eſt-ce pas ce nom même de nobleſſe, qui préſentant à l'eſprit, ſans que l'on y réfléchiſſe, l'idée du mérite qui

en

en fut la source, devient une leçon continuelle de ce qu'on doit être, & donne l'essor à ces hauts sentimens qui font la force & la gloire des Etats? Et si l'on vient à considérer que les distinctions dont on jouït ont eu l'origine la plus pure; ah! c'est alors qu'une honte précieuse s'empare du cœur, & que l'on rougit de se voir couvert d'une dépouille étrangère. Quel aliment pour l'émulation, que le souvenir de ses péres, lorsque placé dans leurs rangs on est à portée de les imiter! Si les Statues des Hommes célébres, élevées jadis dans les Places publiques, si ces personnages muets parloient aux Citoyens avec tant d'éloquence, quelle force n'aura pas le langage de ceux qui nous touchent de si près? Dès que nous recueillons les fruits de leur gloire, elle est à nous en quelque sorte, & nous cherchons à en accroître le trésor: & que nous serviroient des exemples fameux, si la naissance ne nous mettoit en état d'en profiter? Qu'un homme confondu dans le Peuple soit descendu d'un Héros, qu'il conçoive le desir de l'imiter, que produiront ces sentimens, lorsqu'il tracera un sillon dans la terre, lorsque pour les mettre en usage il faudra percer la foule des Citoyens? Ce desir qui

l'aiguillonne sera-t-il vif & durable? Le mérite doit toujours trouver la porte des places & des honneurs; mais le corps de la noblesse est comme le trésor où la societé doit puiser le plus souvent. Qu'il seroit riche ce trésor, si l'éducation secondoit toujours la naissance! Que ne dirions-nous pas en faveur de la Loi qui rend les Couronnes héréditaires! On peut dire sans politique qu'elle fait la sureté des Empires, en prévenant les troubles; qu'elle en assure le bonheur, en attachant un Souverain aux intérêts d'un Etat qu'il regarde comme l'héritage de son sang; en lui rendant plus chères les sages maximes émanées de ses péres. Enfin l'expérience du monde prononce sans appel, & justifie hautement la disposition la plus révoltante au premier coup d'œil, qui soit née du systême de l'inégalité. Heureux l'Etat, heureux le Prince lui-même, s'il pouvoit être élevé en homme privé, voir de près une societé qu'il gouvernera sans la connoître; & si au lieu de parcourir les Royaumes pour chercher la sagesse, comme quelques Princes de l'antiquité, il visitoit au moins son Peuple. Je reviens à toutes les conditions en général; n'est-il pas important que chaque famille ait sa sphére marquée?

Quel

Quel renversement! quelle confusion, si les enfans tomboient toujours de l'état de leurs péres! Que deviendroient les arts laborieux sous des mains énervées par la mollesse, le repos ou la délicatesse du tempérament? Il est facile de prendre l'esprit, de connoître les devoirs d'un Etat où l'on reçoit la naissance & l'éducation: par là chaque condition s'assure & se prépare de loin des sujets. Je ne prétends pas que dans les familles tous doivent suivre la même route; le systême ne seroit ni avantageux, ni pratiquable, puisque les goûts & les talens sont partagés; mais au moins est-il important de ne point changer de sphére, parce que la disproportion est trop grande entre les différentes classes qui distinguent les Citoyens, & que chacune d'elles a des mœurs propres dont il faut concevoir le germe en naissant. Mais pourquoi dans cet ordre présent de la societé que nous voulons trouver équitable, la pauvreté est-elle communément le partage des arts les plus pénibles? Pourquoi a-t-on attaché à la plupart une idée de bassesse, & à proportion de la misére de leurs suppôts? Tout ce qui est utile ne mérite-t-il pas de la considération? La raison, la justice, l'intérêt com-

mun le publient également. Ne nous hâtons pas de condamner une disposition qui n'a peut-être contre elle que l'apparence. Ne pourroit-on pas dire qu'il étoit important que des hommes engagés dans ces états par la nécessité, y fussent retenus par le même lien, qu'ils ne pussent en sortir aisément, & qu'ils ne connussent point l'abondance qui enfante la mollesse, & nuit toujours au travail? Avanceroit-on un paradoxe, en disant que pour prévenir les révoltes de l'orgueil qui éloigneroit les hommes de tout emploi, de tout office humiliant, il étoit nécessaire d'attacher une sorte d'avilissement aux personnes qui les exerceroient, afin qu'accoutumés à se regarder & à être regardés comme d'un ordre inférieur, l'on rendît sans honte & sans dégoût, des services acceptés d'autre part sans répugnance? Enfin n'est-il pas vrai que s'il étoit avantageux de donner une sorte de considération aux richesses, dont l'appas excite si puissamment l'industrie & les talens, il étoit utile par conséquent de dépriser à un certain point la pauvreté?

Le procédé de la Nature dans ses productions semble supposer qu'elle a prévu la distinction des états. Elle a des richesses abondantes

tes & communes qu'elle prodigue à tous les hommes; elle en a de rares, d'exquiſes, de précieuſes dont elle eſt avare, & qui ne pourroient ſuffire à l'uſage univerſel. Il eſt conſtant que ſi la conſommation étoit la même chez tous les hommes pour toute choſe, la matiére manqueroit bientôt au luxe, ainſi que les artiſtes. Il falloit donc qu'il y eût des hommes deſtinés par état à jouïr des tréſors de la nature & des arts; tout concourt donc à juſtifier l'inégalité des conditions.

C'eſt en vain que tant de Peuples ont tenté de ſe rapprocher de l'inſtitution primitive; ils ne voyoient pas qu'il étoit arrivé une révolution dans la ſociété, que le plan de l'édifice étoit changé, parce que le fonds où il devoit porter n'étoit plus le même. Les Républiques ont eu d'abord en vuë une ſorte d'égalité; mais la néceſſité plus forte que les ſyſtêmes y gliſſa bientôt la diſproportion entre les Citoyens; elles eurent des Chefs, des Grands, des Riches, comme les autres Nations. Les formes de Gouvernement ont varié, il eſt vrai, ſuivant les tems & les mœurs, mais toutes ont eu ce trait de reſſemblance.

L'antiquité, me dira-t-on peut-être, recla-

me hautement contre cette néceſſité prétendue que vous ſuppoſez. Parmi pluſieurs Peuples moins connus, elle vous montre celui de Lacédémone pour confondre vos raiſonnemens. Digne objet de l'admiration de tous les ſiécles, l'heureuſe & ſage Sparte apprit à ſes Citoyens à vivre en fréres, à bannir le faſte des rangs & des richeſſes; elle fit voir que l'égalité pouvoit ſubſiſter dans l'Etat le mieux policé & le plus affermi, puiſque ſon gouvernement ſe ſoutint parmi les ruines de la puiſſance de ſes rivales.

Sparte, je l'avoue, offre une image de cette égalité que nous regrettons; l'on ne devoit pas s'attendre à la trouver chez des hommes environnés des ténébres de l'idolatrie. Ces Citoyens courageux qui ne faiſoient qu'un corps dont l'eſprit de Licurgue étoit l'ame, auroient vû le premier état de la ſociété rétabli par leurs Loix, s'il avoit pû l'être; mais ils furent encore bien éloignés d'y atteindre: car obſervons d'abord que l'égalité ne fut point générale parmi eux; ils eurent des Souverains & des Magiſtrats: quoiqu'ils fiſſent peu de cas des richeſſes, elles ne purent être ſi négligées que les uns n'en poſſedaſſent plus que les autres;

tres; mais ce qui prouve encore plus, c'est l'effet singulier qui résulta dans la République de cette ombre d'égalité. Il en coûta cher à l'Etat pour la maintenir; il fallut bannir les arts, l'industrie, le travail; une oisiveté funeste prit leur place, & laissa les esprits sans culture, les mœurs sans principes, sans bienséance, sans humanité; l'unique vertu connue fut une bravoure féroce, entretenue pour défendre les tristes privilèges de ces Républiquains. Etoit-ce donc cette belle société du premier âge que Sparte nous retraçoit dans un Gouvernement dont la politique étouffoit les plus beaux dons de la Nature? La Loi naturelle autoriseroit-elle donc le système de l'égalité, puisqu'il ne peut s'exécuter même en partie qu'aux dépens des talens & des vertus? Les sociétés qui ont voulu suivre ce plan, concourent toutes à la même preuve. Eh quoi! si les Etats avoient pû souffrir une telle constitution, le divin Législateur du Peuple Juif, qui entroit dans le plus léger détail de sa police, eût-il manqué de la former sur un dessein si parfait? Ses Loix ne tendirent point à établir l'égalité. Il voulut, il est vrai, qu'après le partage des terres, un tems fût fixé

pour

pour le retour des possessions aliénées; mais dans ce sage réglement, il n'avoit pour but que de prévenir la ruine ou la dispersion des familles: les arts furent livrés à l'industrie de la Nation; le commerce lui fut ouvert; elle eut des Chefs, des Juges & des Rois: par-là l'on vit chez elle divers degrés de puissance, d'élévation, de richesses; & le Législateur ne reclama point; c'est que celui qui avoit fait l'homme, connoissoit parfaitement que depuis sa chute le mobile de ses actions n'étoit plus l'amour de l'ordre & de la justice, mais l'amour propre & la cupidité qu'il faut intéresser chez lui; & qu'enfin il a besoin de ses passions pour enchaîner ses passions mêmes. Vouloir faire régner l'égalité parmi les hommes, tels qu'ils sont aujourdhui, ce seroit vouloir former une société où la force seroit l'unique loi, où l'injustice seroit sans frein, où le génie qui invente, le travail qui perfectionne, seroient sans aiguillons, où l'homme laborieux verroit le Citoyen oisif & inutile recueillir le fruit de ses sueurs, où, en un mot, le talent, l'ignorance, l'activité, la paresse, le vice & la vertu jouïroient du même sort. Quelle République, ou plutôt quelle chimère! Un

tel

tel Gouvernement ne ſubſiſteroit pas; la néceſſité en changeroit bientôt la forme; le déſordre en l'agitant le diſſoudroit, ou l'eſprit de langueur y plongeroit tout en léthargie. Ce ſeroit une mer orageuſe, ou une eau glacée qui n'a plus de mouvement.

Le bien commun, & par conſéquent la Loi naturelle qui y eſt toujours rélative, exigeoit donc l'inégalité dans l'état actuel de l'homme; & l'on ne doit plus conſidérer la ſociété que comme un de ces ouvrages de l'art où il faut des piéces de différente force, de diverſes grandeurs, placées à des hauteurs réglées, & qui ne ſe ſoutiennent qu'en ſe prêtant du ſecours par leur ſituation.

Ne penſons pas toutefois que l'ordre introduit dans l'Univers établiſſe divers degrés de félicité parmi nous; il ſeroit dès-lors injuſte, parce qu'un homme n'eſt pas fait pour être plus heureux qu'un autre, ſi l'on fait préciſion des vices & des vertus. Auſſi la Providence ne permet pas que l'inégalité du bonheur naiſſe de celle des conditions; la trempe même de nos cœurs y met un obſtacle invincible; ſoumis en eſclaves au joug de l'habitude, elle nous rend preſque inſenſibles à notre ſituation;

ce

ce que nous ſommes accoutumés d'éprouver ; devient pour nous un état naturel. Si l'on ſent quelque différence entre deux conditions, c'eſt dans le moment d'un contraſte que la plupart n'éprouvent jamais. Ainſi l'homme puiſſant ne jouït point d'un vrai bonheur ; il croit ſeulement qu'il ſeroit bien plus malheureux s'il n'étoit pas ce qu'il eſt. L'homme du Peuple, ſans ſouffrir de la dureté de ſon état, s'imagine qu'il ſeroit plus heureux s'il venoit à s'élever ; double erreur qui nourrit l'émulation de part & d'autre, & qui tend au bien commun. L'artiſan cherche à acquerir, & reſte lié à la ſociété qu'il ſert par l'appas du gain. Le riche entretient ſon opulence, pour être mis ſans ceſſe à contribution par le premier ; pour être, à parler juſte, le dépoſitaire des deniers publics.

ARTI-

ARTICLE QUATRIEME.

LA JUSTICE.

SONGE *.

JE me promenois, il n'y a que quelques jours, dans le jardin de Lincoln's-inn: suivant la coutume des vieillards, qui ne se sont pas fait une grande fortune ou une brillante réputation, je murmurois de l'avancement rapide de personnes beaucoup plus jeunes que moi; en un mot, je me plaignois de la distribution inégale des richesses, des honneurs, & des biens de la vie. Je me perdois dans ces pensées, lorsque la nuit me surprit, & m'offrit un spectacle & des réflexions plus agréables que celles dont j'étois occupé. Le Ciel paroissoit, pour ainsi dire, dans toute sa gloire; on voyoit une si grande quantité d'étoiles que cela formoit une perspective ravissante pour ceux qui se plaisent à contempler &

* Traduit de l'Anglois.

& à étudier la Nature. Ce brillant ſpectacle me fit méditer ſur le puiſſant & ſage Auteur de ces objets qui s'offroient à mes regards. Dans ces occaſions la Philoſophie fournit des motifs à la Religion, & la Religion augmente les plaiſirs de la Philoſophie.

Revenu de l'eſpèce d'extaſe dans laquelle je fus plongé pendant quelque tems, je me retirai chez moi, avec la ſatisfaction d'avoir paſſé quelques heures dans une occupation digne d'une créature intelligente & raiſonnable, & perſuadé que mon ſommeil ſeroit délicieux. A peine m'y fus-je abandonné que j'eus un ſonge, ou une viſion, (car je ne ſai de quel nom me ſervir) occaſionnée ſans doute par les objets ſur leſquels je venois de méditer. Il me ſembloit que je voyois ce même Ciel parſemé des brillantes étoiles, dont la vuë m'avoit cauſé tant de plaiſir. Je regardois attentivement le ſigne du Zodiaque que l'on nomme *la Balance*, quand tout à coup j'aperçus une lumiére auſſi éclatante que celle du Soleil; il me ſembla qu'elle s'aprochoit de la Terre; je diſcernai au milieu quelque choſe qui reſſembloit à une ombre, & qui avoit la figure d'une femme. Je crus d'abord que c'étoit

l'In-

l'Intelligence ou l'Ange qui préſidoit à cette conſtellation: mais examinant de plus près, je vis autour d'elle les attributs avec leſquels on peint ordinairement la Déeſſe de la *Juſtice.* Son air étoit terrible & majeſtueux, mais d'une beauté parfaite pour ceux dont les yeux pouvoient en ſoutenir l'éclat; ſon ſourire répandoit le plaiſir dans l'ame; ſes dédains étoient effrayans. Elle tenoit un miroir qui avoit les mêmes proprietés que celui que les Peintres mettent dans les mains de la *Vérité*: il en ſortoit une lumiére que l'on diſtinguoit plus aiſément parmi toutes les autres, qu'on ne diſtingue un éclair au milieu du jour. Lorſqu'elle le remuoit, les cieux, l'air, & la terre en étoient éclairés. Quand elle fut aſſez deſcenduë pour que les mortels puſſent la voir & l'entendre, afin de rendre ſon éclat plus ſuportable, elle répandit autour d'elle des nuages, qui modéroient la lumiére, & la réfléchiſſoient en mille maniéres; ce qui formoit le brillant ſpectacle des plus belles couleurs, & multiplioit ainſi cet éclat, qui auparavant étoit éblouiſſant.

Pendant ce tems-là le Monde étoit dans l'allarme; tous ſes habitans s'aſſemblérent dans

une

une vaste plaine; desorte qu'il me sembloit que j'avois devant mes yeux tout le genre humain. Une voix sortit du milieu des nuages, & déclara, qu'on alloit aproprier & rendre à chacun ce qui lui étoit dû. Il est impossible de dépeindre la crainte & l'espérance, la joie & la tristesse qui se répandirent dans les ames & sur le visage, à l'ouïe de cette déclaration solemnelle. Le premier Edit fut, *Qu'on produisit tous les titres & contracts, par lesquels on possédoit des richesses ou des biens fonds, & qu'ils fussent donnés à leurs véritables propriétaires.* Alors tous les habitans de la Terre présentérent leurs titres sur du parchemin, du papier, de la cire, &c. & à mesure que la Déesse remuoit le miroir qu'elle tenoit dans sa main, de maniére que la lumiére tombât sur la multitude, on examinoit ces titres & ces contracts. Les rayons qui sortoient du miroir avoient la proprieté de mettre le feu à tous les titres faux & supposés. La flamme des papiers, la fonte des cachets, le petillement des parchemins, offrirent un spectacle fort amusant. Le feu couroit quelquefois deux ou trois rangs avant de s'arrêter; je m'apperçus qu'il s'attachoit particuliérement aux

lignes

lignes inférées entre les autres, & aux códicilles. La lumiére du miroir perçoit jusques dans les endroits les plus obscurs de l'Univers, & découvroit des écrits que le tems, le hazard, ou l'intention avoient tenus cachés ou ensevelis. Tout cela occasionna une étrange révolution parmi les hommes. Les dépouilles de l'extorsion, de la fraude & du vol, avec les produits de la séduction & de la corruption, furent entassées en un seul monceau, qui s'élevoit jusques aux Cieux, & que l'on appelloit la *Montagne de la Restitution*: chaque personne à qui on avoit fait tort y venoit reprendre ce qui lui apartenoit.

On voyoit une foule de gens couverts de haillons changer d'habits avec d'autres qui étoient couverts de galons & de broderies; plusieurs qui étoient riches de cent mille livres étoient réduits à une fortune très médiocre; mais ce qui me frapa le plus, ce fut de voir les habitans d'une certaine rue, dont le crédit étoit très bien établi dans toute l'Europe, être tout à coup obligés de faire banqueroute.

Le second Edit portoit, *que tous les enfans devoient joindre leurs véritables péres.* Cela

occasionna bien du mouvement dans l'assemblée ; la Déesse remuoit de tout côté le miroir, dont les rayons avoient la proprieté de faire naitre un instinct qui conduisoit chaque enfant vers le véritable Auteur de sa naissance. On vit alors des Péres, qui avoient une famille nombreuse, se trouver tout à coup sans enfans ; des garçons ruinés par un nombre prodigieux de fils & de filles ; l'héritier présomptif de biens considérables demander la bénédiction à son cocher, & des Beautés célébres rendre leurs devoirs à des valets de chambre. On voyoit un grand nombre de personnes qui avoient fait voeu de célibat, entourées d'une nombreuse postérité. Ce changement de parens auroit causé bien de la tristesse, si le malheur n'avoit pas été assez général, & si la plûpart de ceux qui se trouvoient sans enfans, n'avoient pas eu la satisfaction de les voir entre les bras de leurs meilleurs amis.

Par un troisiéme Edit il fut ordonné, que *tous les postes de dignité & d'honneur fussent confiés à ceux qui auroient le plus de mérite & de talens*. Aussitôt le bel homme, l'homme riche, l'homme fort s'avancérent ; mais ne pouvant soutenir l'éclat du miroir dont les rayons

tom-

tomboient ſur leur viſage, ils ſe retirérent en grande hâte dans la foule. La Déeſſe éprouvant la multitude par le moyen du miroir, comme l'Aigle éprouve ſes petits par les rayons du Soleil, tous ceux qui ne s'étoient pas diſtingués par leurs vertus, leurs connoiſſances, ou leurs talens pour les affaires civiles ou militaires, tournoient auſſi-tôt la tête. Ceux qui ſoutinrent l'épreuve du miroir, furent placés au milieu de la multitude, & rangés en trois corps. Le premier étoit composé des gens vertueux; le ſecond, des ſavans; le troiſiéme, des gens d'affaires.

On ne pouvoit regarder la premiére colomne ſans une ſecrette vénération; les regards de ceux qui la compoſoient étoient adoucis par l'humanité; on voyoit peinte ſur leur front une aimable majeſté, & cette ſérénité de l'ame qui nait de l'habitude de la vertu. Je remarquai que pluſieurs de ces phyſionomies étoient inconnuës, non-ſeulement à la multitude, mais auſſi à pluſieurs de ceux qui étoient dans la même colomne.

Il y avoit eu de grandes difficultés dans la ſeconde colomne compoſée des Savans, avant qu'ils ſe fuſſent rangés; ils n'en ſeroient pas

même venus à bout sans l'ordre exprès de la Déesse. Elle ordonna que ceux qui avoient le plus de génie & de sens seroient mis à la tête de cette colomne; que ceux qui avoient formé leur esprit sur les pensées & les écrits d'autrui, seroient placés au second rang; que le troisiéme seroit occupé par ceux qui avoient plus d'esprit que de bon sens, & de savoir que de génie. Tous les Auteurs vivans étoient rangés dans quelqu'une de ces trois classes. Je fus fort surpris de voir une grande quantité d'Editeurs, de Critiques, de Grammairiens & de Commentateurs, qui prétendoient qu'ils devoient occuper la premiére place parmi les Savans; la Déesse, loin de leur accorder leur demande, ordonna qu'ils porteroient livrée, & qu'ils ne seroient regardés que comme les laquais des Savans.

La troisiéme colomne étoit composée de gens dans les emplois militaires ou civils; les gens de guerre se séparérent, formérent un corps, & se placérent à la tête de la colomne; ceux qui étoient dans les emplois civils, se contentérent de branler la tête, sans oser leur disputer le pas. Je fis plusieurs remarques sur cette troisiéme colomne; mais j'ai des raisons parti-

particuliéres qui m'empêchent de les communiquer au Public.

Afin de remplir tous les postes, on tira de chaque colomne ceux qui possédoient les trois qualités ensemble, & ils eurent les emplois les plus distingués. Ceux qui n'avoient que deux qualités remplirent les seconds postes. Ceux qui n'avoient qu'une seule qualité eurent les emplois auxquels ils étoient propres. Comme il restoit encor plusieurs places vacantes, on prit, parmi la multitude, ceux qui avoient quelques aparences de ces qualités, ou qui étoient recommandés par ceux qui les possédoient réellement.

On étoit fort surpris de voir tant d'hommes inconnus occuper les postes les plus brillans; & tant d'autres, qui avoient été élevés en dignité, trouver à peine une place parmi les personnes du plus bas ordre.

Cette assemblée d'hommes ayant été renvoyée par la Déesse, tout à coup la plaine fut couverte de femmes. J'éprouvai un plaisir délicieux à la vuë de cette nouvelle assemblée; & comme la lumiére du miroir tomboit sur leurs visages, plusieurs d'entr'elles paroissoient bien plus être de la suite de la Déesse,

que des perſonnes obligées de venir devant elle pour être jugées. Le bruit des langues, la confuſion des voix, formoient un ſi grand tumulte, que la Déeſſe fut obligée d'ordonner à pluſieurs repriſes & d'un ton ſévére, que l'on fit ſilence pour écouter les Edits qu'elle vouloit prononcer. Toutes ces femmes avoient d'abord penſé qu'on alloit décider l'affaire la plus capitale pour le ſexe feminin, je veux dire le pas ou la préſéance; ce qui avoit donné lieu à bien des diſputes & occaſionné un tumulte général. On entendoit de tout côté dans la plaine ces mots, *Naiſſance*, *Beauté*, *Eſprit*, *Richeſſes*. Quelques-unes ſe paroient du mérite de leurs époux; d'autres ſe vantoient de l'empire deſpotique qu'elles avoient ſur eux. Celles-ci alléguoient une virginité ſans tache; celles-là une nombreuſe famille; quelques-unes diſoient qu'elles étoient méres, d'autres qu'elles étoient filles, de perſonnes de diſtinction. On ne voyoit & l'on n'entendoit dans cette aſſemblée, que des chanſons, des danſes, des mouvemens de tête, des œillades, des ſourires, des ſoupirs, des regards moqueurs, dédaigneux, enfantins, & tous ces petits artifices dont le beau ſexe ſe ſert ſi habilement

ment pour captiver les cœurs d'êtres raisonnables. Pour terminer toutes les disputes, la Déesse ordonna, *que chaque femme prendroit place suivant qu'elle seroit plus ou moins belle.* Cette déclaration répandit la joie dans l'assemblée, qui sur le champ se rengorgea & parut dans tout son lustre. Celles qui croyoient avoir des graces dans leurs mouvemens saisissoient l'occasion de reculer, d'avancer, ou de faire un faux pas, pour montrer leur personne dans l'attitude qui leur étoit la plus favorable. Celles qui avoient un beau sein regardoient par-dessus les têtes de la multitude, & examinoient attentivement les endroits de l'assemblée les plus reculés. Quelques-unes portérent leurs mains au front, comme voulant s'aider à fixer l'éclat qui environnoit la Déesse, mais on en imagine aisément la véritable raison. La satisfaction des Dames fut bien augmentée, lorsqu'elles aprirent, que pour décider cette grande dispute, elles seroient elles-mêmes leurs propres juges, & qu'elles prendroient place suivant l'opinion qu'elles auroient de leur personne, après s'être regardées dans la glace.

La Déesse fit alors descendre le miroir qu'el-

le tenoit suspendu par une chaine d'or; il avoit la proprieté de dissiper les fausses apparences; chaque femme y étoit représentée au naturel; celle qui rassembloit toutes les perfections particuliéres au beau sexe, étoit la plus belle; & celle qui avoit le plus de défauts, étoit la plus difforme. La Déesse varioit tellement les mouvemens du miroir, qu'il n'en étoit aucune qui ne pût s'y regarder. Il est impossible de décrire l'étonnement, le plaisir, la rage, qui paroissoient sur les visages; la plupart reculoient de frayeur à la vuë de leur figure, & auroient cassé la glace si elle avoit été à leur portée: plusieurs virent les fleurs qui brilloient sur leur visage se faner à mesure qu'elles se regardoient; l'admiration qu'elles avoient euë pour elles-mêmes se changeoit en dégout & en horreur. Telle Dame qui passoit pour charmante dans ses mouvemens de colère, & qui avoit souvent reçu des éloges sur sa grande vivacité, étoit effrayée en se regardant, croyant voir une furie. La maitresse mercenaire voyoit une Harpye, & la coquette trompeuse, un Sphinx. J'éprouvois de la tristesse en voyant disparoitre les charmes de tant de beaux visages; mais en même tems, j'eus le plaisir d'en

voir

voir plusieurs, que je regardois déjà comme des chefs-d'œuvre de la nature, briller d'un nouvel éclat. J'observai que quelques-unes (mais en petit nombre) étoient assez humbles pour être étonnées de leurs propres charmes; j'en vis d'autres, qui avoient vécu dans la retraite comme des Vestales, qui me paroissoient ornées de tous les attraits que l'on donne aux Sirènes. Je fus transporté de plaisir à la vuë d'un objet que j'aperçus dans la glace, & qui me parut le plus beau qui se fût jamais offert à mes regards: c'étoit une Dame dont le maintien avoit quelque chose de plus qu'humain; ses yeux jettoient un tel éclat qu'ils sembloient embellir tout ce qu'ils regardoient; son visage étoit animé par un coloris qui annonçoit plus l'immortalité que la santé; sa taille & son port étoient majestueux. Je désirois ardemment de voir l'original d'un si beau portrait; c'étoit une vieille petite femme, qui dans son printems pouvoit avoir eu cinq pieds de haut, mais qui n'en avoit plus que quatre; son visage étoit défiguré par les rides, & sa tête étoit couverte de cheveux blancs. J'avois conçu pour elle une si grande inclination, que j'étois sur le point de lui parler de mariage,

lors-

lorſqu'elle me quitta tout à coup; la Déeſſe ayant ordonné que celles qui avoient été contentes de leur figure après s'être regardées dans le miroir, ſe ſépareroient & ſe placeroient à la tête de leur ſexe.

La Déeſſe publia enſuite pluſieurs Edits; il y en eut deux, entr'autres, qui me frapérent par leur ſingularité & par la ſévérité avec laquelle ils furent mis en exécution. Ils avoient pour but de faire un exemple des perſonnes du ſexe qui tombent dans les deux extrêmes oppoſés, de celles qui ſont trop ſévéres ſur la conduite d'autrui, & de celles qui ne font pas aſſez d'attention à la leur propre. La premiére ſentence portoit, *que toute femme trop encline à la médiſance & à la calomnie, perdroit l'uſage de la parole.* Dès que la Déeſſe eut prononcé cet Edit, le bruit que faiſoit auparavant l'aſſemblée fut conſidérablement diminué. C'étoit un ſpectacle aſſez triſte que de voir pluſieurs perſonnes qui avoient eu la réputation d'être d'une vertu & d'une probité diſtinguée, devenir tout à coup muettes. Une Dame qui étoit à côté de moi, & qui s'apperçut du chagrin que j'éprouvois, me dit qu'elle étoit ſurpriſe de me voir prendre

tant

tant d'intérêt à de pareilles...... Je compris, par un mouvement de sa tête, qu'elle alloit me peindre leur caractère; mais je vis, par son silence, qu'elle venoit de perdre l'usage de la parole.

Ce genre de punition étoit en particulier très cruel pour ces personnes du sexe qu'on nomme *Prudes*, ou *Hypocrites femelles*; ce sont celles qui ont trouvé l'art de paroitre vertueuses, en faisant apercevoir les défauts d'autrui.

La seconde sentence regardoit les femmes libertines; elle portoit, *que toutes celles qui avoient couru le risque d'être enceintes, le seroient en effet*; ce qui produisit un spectacle très amusant; on découvrit par ce moyen un si grand nombre de fautes, que celles qui étoient devenuës muëttes ne supportérent qu'avec plus de chagrin & d'impatience le malheur qu'elles avoient eu de perdre la parole. Je remarquai aussi que la plupart de ces muëttes n'avoient pas moins de part à ce second Edit qu'elles en avoient eu au premier; rien de plus divertissant que leur confusion & leur embarras.

Lorsque je fus réveillé, je ne pus m'empêcher de convenir que mon songe étoit extravagant, & que dans mon sommeil je ne rendois pas au beau sexe la justice que je lui

rends toujours quand je ne ſuis pas endormi. Il eſt certain que ſi la vertu paroit plus reſpectable chez les hommes, elle eſt bien plus aimable chez les femmes; c'eſt ce que Milton a ſi bien exprimé, lorſqu'il fait dire à Adam en parlant d'Eve: » Je conçois, il eſt vrai, » que ſuivant le but de la nature, elle m'eſt » inférieure quant à l'eſprit & aux facultés in» ternes qui ſont les plus excellentes; elle reſ» ſemble moins auſſi dans l'extérieur à l'image » de celui qui nous a fait tous deux, & elle » exprime moins ce caractère d'empire qui » nous a été donné ſur les autres créatures. Ce» pendant quand je l'enviſage, elle ſemble ſi » parfaite & ſi remplie de la connoiſſance de ſes » droits, que ce qu'elle veut faire ou dire, pa» roit le plus ſage, le plus vertueux, le plus » diſcret, le meilleur. La ſcience ſe décon» certe en ſa préſence; la ſageſſe diſcourant » avec elle ſe démonte & reſſemble à la folie. » L'autorité & la raiſon l'accompagnent com» me ſi elle eût été conçuë dans les idées de » Dieu indépendamment de moi pour être la » premiére; enfin les graces ont élû leur de» meure dans ſa perſonne aimable, & elles ont » placé comme une garde angelique autour » d'elle, le reſpect & la crainte.

A. R.

ARTICLE CINQUIEME.

AVANT-PROPOS.

» QUelle doit être la conduite des amateurs » de la vérité, lorsqu'ils voyent attaquer » ce qu'elle a de plus respectable? Lorsque des » ames de bouë osent soulever toutes les passions » contre leur Créateur & contre ses loix, est- » ce assez de les payer d'un profond mépris? » ou doit-on opposer un courage religieux au » torrent de leur licence?

» Si l'on doit s'y opposer, réussiroit-on à » ramener ces corrupteurs, ou à prévenir l'ef- » fet de leurs séductions par des réfutations sé- » rieuses, dans un siécle si peu favorable à ces » derniéres, & qui ne reçoit, pour ainsi dire, » avec complaisance que ce qui entre dans les » gouts de la mollesse?

» Telle étoit la question qui s'éleva dans un » Cercle d'amis, Gens de lettres, lorsque l'on » vît paroitre au jour ce livre odieux, qui sous » le nom du sage *Senéque*, & sous le titre en- » gageant *de la vie heureuse*, tendoit à faire des

» cri-

» criminels & des misérables. L'audace de l'Au-
» teur & du Libraire étoit sans exemple. On
» avoit vû des hommes, dignes d'être nés par-
» mi les brutes, ne vivant que pour leurs sens,
» enseigner & perfectionner les horreurs de la
» débauche : mais on n'avoit point vû encore
» de Philosophe enseigner le crime à tête levée,
» y endurcir l'ame des plus scélerats, apprivoi-
» ser avec ses noirceurs les ames peu aguerries,
» & attirer par des chemins de fleurs ses dis-
» ciples dans le précipice.

» Il y avoit déja quelques mois qu'à la hon-
» te de l'humanité, & d'un art aussi noble que
» l'Imprimerie, circuloit ce libelle affreux con-
» tre la Divinité & contre les mœurs, sans
» que personne eût encore tenté de venger la
» société, & de flétrir l'auteur d'un si grand
» outrage. Ceux qui s'en entretenoient avec la
» douleur qu'inspirent de si grands désordres,
» n'étoient ni des Cagots ni des Solitaires : c'é-
» toient des gens du monde, membres de qua-
» tre Académies différentes, aussi tolerans
» qu'on peut l'être sans abjurer la vertu.

Tous convenoient que si l'on ne peut sans
» crime voir avec une froide indifférence of-
» fenser un ami, un bienfaiteur ou un pére;
» si

» si l'on ne peut voir sans indignation attaquer » une societé dont on est membre ; nuire à sa » patrie, ou à sa famille ; on ne devroit pas être » plus tranquille en voyant attaquer son Dieu, le » repos public, le bonheur universel. Si les *Col-* » *lins*, les *Tindal*, les *Tolland*, les *Woolston*, les » *Mandevile*, n'avoient point été relevés & con- » fondus par de généreux antagonistes, à quels » excès seroient montés l'immoralité & l'irré- » ligion en Angleterre ?

» Tous convenoient donc de la nécessité de » s'opposer à une licence non moins téméraire : » mais ils vouloient que ce fût par une route » nouvelle & moins rebattue que les froids » arguments des dissertations. Il falloit un » ton neuf ; & selon eux tous les tons étoient » épuisés.

» Ce fut cette espéce de défi ou de diffi- » culté, qui inspira à l'un de ceux qui avoient eu » part à la conversation, la lettre allégorique » que l'on va lire. Dès que l'esquisse en fut » crayonnée, on la jugea propre à ce but ; & » lorsqu'elle fut finie elle parut assez énergique » pour imprimer une tache ineffacable aux au- » teurs de ces piéces insolentes ; on espéra » qu'elle imposeroit silénce, du moins à quel-

ques-

» ques-uns de ces hommes perdus qui ont
» plus d'esprit que d'ame ; ou qu'elle feroit
» détester avec l'abus des talens, les beautés
» impures dont ils font gloire.

LETTRE

A MR. D. L. M. (*)

Sur son Ouvrage intitulé, *Traité de la Vie heureuse, par* SENEQUE, *avec un Discours du Traducteur sur le même sujet;* à POTSDAM chez Chrêtien Frederic Voss.

MONSIEUR,

LE plaisir que je me fais de commercer avec les hommes illustres de notre ordre, me fait accepter avec un extrême empressement la commission dont je suis chargé pour vous. C'est, Monsieur, de vous instruire de ce qui s'est passé à vôtre sujet dans un Chapitre general de nos braves, qu'un petit nombre de gens

(*) C'est Mr. *De la Mettrie*, auteur de l'*Homme Machine*, Anatomiste éclairé, bon écrivain, homme d'esprit, mais dont le cœur étoit aussi déréglé que son imagination.

braves, qu'un petit nombre de gens pusillanimes appellent scélerats & que nous nommons *virtuosi*.

D'abord vous ferai-je la description du lieu où se tenoit cette célébre assemblée? Représentez vous, Monsieur, un vaste souterrain où la lumiére du Ciel ne perça jamais. Ces manoirs sombres noircis par une fumée de souphre qui qui s'y exhale continuellement du fond du Tartare, sont éclairés par un millier de torches ardentes allumées dans ses torrens. Cette épaisse lumiére répandroit l'effroi plutôt que la joie, si ce n'étoit la seule qui pût éclairer nos yeux. Là nous ne redoutons point les horreurs de la solitude; la foule qui y accourt de tant de Royaumes dans les tems marqués pour nos convocations solennelles, est plus que suffisante pour faire mugir les échos. Peut-être croirez-vous que cet abord tumultueux de tant de gens ennemis jurés de la subordination, va produire un affreux cahos. Non, Monsieur; car s'il faut de l'ordre dans les crimes, il en faut bien plus encore entre ceux qui s'y dévouent. Quand je dis *crimes*, vous voyez bien que je parle le langage du vulgaire, puisque selon vous & moi il ne sauroit y en avoir de réels; toutes les actions, comme vous l'avez si bien démon-

tré, étant égales de leur nature, les plus audacieuses sont visiblement & les plus grandes & les plus belles. Il y a donc de l'ordre, des degrés de valeur & des prééminences dans nos assemblées, & c'est le mortel le plus célébre par ses attentats qui y préside selon le choix libre de tant de héros; à la vérité c'est sous la patente du Roi redoutable des abimes : le Conseil d'embas a le même pouvoir sur nous qu'en a chez les Rois le Conseil d'enhaut. C'est de là que nous viennent tous les ordres, toutes les instructions intéressantes, toutes les inspirations de ce noble enthousiasme qui produit de tems en tems des efforts vigoureux, semblables au votre. Nous lui devons tous ce que nous sommes; nous en attendons tout ce que nous devons être, toute notre gloire & nos récompenses.

Ponirotatos (*) avoit la présidence dans notre dernier Chapitre: choisi exprès pour honorer vos talens, & pour donner plus de lustre à vos travaux, à peine eut-il pris sa place dans un siége de fer assez élevé, que tous les mem-

(*) Ce nom est pris d'un mot Grec qui signifie *le plus méchant de tous.*

membres de ce Conſeil ſe partagérent ſelon les diverſes claſſes qui les diſtinguent.

Ne croyez pas, Monſieur, que les Chefs rangés le plus près du Thrône fuſſent les *Trenck*, les *Brinvilliers*, ou les *Cartouches*. Ce n'eſt point l'atrocité des cas, c'eſt la témérité & la grandeur des entrepriſes qui leur aſſigne le rang. Ceux qui empoiſonnent les corps, ne ſont placés que fort au-deſſous de ceux qui empoiſonnent l'eſprit, ou qui corrompent le cœur. Ceux qui attaquent le Ciel précèdent ceux qui attaquent la Terre ; & cela étant, jugez avec quels cris, quels applaudiſſemens, quels hurlemens de joie fut reçuë la proclamation de vos ouvrages. Les *Vanini*, les *Tolland* baiſſérent la tête, & ſe retirérent plus bas pour laiſſer vacante la place que vous leur avez ravie, & que vous occuperez quand il vous plaira, à la tête de nos plus fameux Athlétes.

Mais voici des détails plus intéreſſans ; c'eſt les diverſes réflexions que produiſent vos travaux philoſophiques. D'abord on admira qu'un génie de vôtre force ſe fût conſacré de ſi bonne grace à étendre les bornes de nôtre Empire ; à rendre ſes vuës, ſes maximes, ſes intêrets plus recommandables. Quoi ! diſoit-on

avec une eſpéce d'extaſe, entre tant de genres de gloire que ce génie pouvoit ſe faire, n'eſt-il pas ſurprenant qu'il ait préféré la nostre; diſons plus, qu'il ait préferé la nôtre à la ſienne propre? car peut-on douter qu'en tout autre genre il n'eût eu de brillans ſuccès, & peut-être des ſuccès moins conteſtés? Ah! dirent pluſieurs, il n'y a pas tant de mœurs & de Religion ſur la Terre. N'importe, repliqua celui qui parloit, il en reſte aſſez pour lui attirer une horreur dont il ſeroit à couvert par des travaux d'un genre tout différent. Avouons-le, c'eſt le comble du héroïſme, d'avoir encouru volontairement la flétriſſure que redoutent communément les hommes qui cherchent la gloire. Peut-on douter que s'il eût appliqué ſes forces à rendre la Religion vénérable aux hommes, ou ſeulement à inculquer les maximes fondamentales du gouvernement civil, à prouver la néceſſité & l'obligation des mœurs, des régles & du bon ordre, il n'eût emporté les ſuffrages des Puiſſances, ſi intéreſſées à le maintenir, de tous les individus qui aiment la paix & de ceux même qui y repugnent dans le ſecret de leur cœur; puiſque (nous le ſavons par expérience) nous voudrions violer les

loix

loix pour notre utilité propre, & pour cette même utilité nous voudrions que tous les autres les obfervaffent? Il eft donc vifible, continua-t-il, que cet homme a renoncé, par un effort prefque au-deffus de la nature, à un bien qu'à la vérité nous n'avons jamais connu, mais qu'on nous affure être très grand, je veux dire, l'eftime & la bienveuillance, non feulement de cette partie du Genre humain obfcure à nos yeux que l'on appelle les Sages, mais encore à la protection que doivent les Rois, les Magiftrats, les focietés entiéres à tout ce qui appuye leur gloire & leur fureté. Que fi vous y joignez encore l'intrépidité avec laquelle il brave l'intolérance de tous les Clergés du Monde, fi redoutable en des chofes de beaucoup moindre importance, fi mal placée dans la plûpart, mais fi naturellement à craindre pour des attentats qui fappent à la fois toute Religion; vous conviendrez, Meffieurs, que ce fameux Autheur renonce en notre faveur à tout ce qu'il y a de plus féduifant, une gloire pure, une réputation fans tache, une approbation univerfelle. Vous reconnoitrez auffi qu'il a bravé la honte, les reproches, les peines même qu'ont à redouter tous ceux qui rompent le lien des

ſocietés, qui ruinent autant qu'en eux eſt le bonheur du genre humain: Et tout cela, Meſſieurs, il l'a fait pour vous, & pour nos communs ſupérieurs. Car qui l'en récompenſera dans les ſocietés humaines? Qui ſentira le prix d'un pareil ſervice, ſinon ce Prince redoutable qui dans ſes palais brulans préſide à tout ce qui peut flétrir l'humanité, qui travaille ſans relâche à déshonorer le Roi du Ciel & à troubler l'Univers.

C'eſt ainſi que parla l'un de vos admirateurs. Il ne pouvoit qu'être dans vos intérêts, puiſqu'il a juré une guerre immortelle à tout ce que les hommes les plus Philoſophes révèrent.

Ne vous attendez pas néanmoins, Monſieur, que dans une aſſemblée telle que la notre il pût régner ſur aucun ſujet une entiére uniformité. Ennemis de toute régle, il ne ſauroit y avoir de point fixe de réunion, ni de motif auquel tous les individus puſſent adhérer.

Dans l'enfoncement poudreux & mal éclairé de cette ſalle ſouterraine étoit un de ces génies pour qui la gloire d'autrui eſt le plus cruel ſupplice. Rongé d'envie au récit de vos exploits, & bleſſé au vif des éloges qu'on vous prodiguoit, il s'éleva tremblant d'émotion, & tor-

dant

dant la bouche, il s'énonça en ces termes : Que vous connoissez mal, ou que vous feignez de connoitre peu celui que vous admirez, lorsque vous faites retentir ces voutes fumantes de la grandeur de ses sacrifices ? Que vous sacrifie-t-il en effet qu'une réputation déja perdue ? & à qui la sacrifie-t-il encore qu'à un orgueil désespéré qu'il éléve sur les autels comme son unique Dieu ? Ce génie bouillant avoit parcouru toutes les espéces de gloire, & trouvoit tous les genres épuisés pour lui. Prévenu dans toutes les carriéres par des esprits d'une trempe de beaucoup plus forte, ou par des ouvrages déja immortels ; desespérant de les atteindre, & d'être neuf sur aucun article ; trop foible pour créer, & trop vain pour se réduire à l'imitation ; trop infléxible sur-tout pour s'attacher à rien de ce qui avoit été pensé avant lui ; il n'a vu qu'un genre qui pût attirer sur lui les regards ; genre bien facile, puisqu'il n'exigeoit que de l'audace. C'est d'attaquer de plus près & avec fureur ce que les plus téméraires avoient respecté, ou ce qu'ils n'avoient fait encore que rendre suspect. Quel gré lui saurons-nous de s'être livré à la fumée de cet encens, qu'il ne fait bru-

ler que pour lui? Quel compte lui tiendrons-nous des périls auxquels il s'expose, soit de la part de ceux dont il détruit les espérances, soit de la part des societés, que ses principes une fois reçus vont faire crouler jusques dans leurs bases; soit enfin de la sureté qu'il s'arrache à lui-même, & de l'infamie qui le couvre, tandis que son but unique a été de s'élever au-dessus de nous & de s'arroger le seul privilége que j'envie, d'un attentat sans exemple.

Eh bien! lui repliqua quelqu'un d'un air enflammé, & d'une voix rauque de colére, c'est cet orgueil superbe qui le rend digne de nos éloges, parce qu'il l'égale presque aux Anges déchus: s'il n'eût enseigné que ce qu'il croyoit, il seroit simplement dans l'erreur: vil esclave de la probité, il ne mériteroit pas d'être parmi nous, mais d'élever les problêmes les plus hardis contre la vertu, la vérité & les Cieux, sans respecter même le fond de son cœur; exécuter ce dessein uniquement pour obtenir la gloire d'un crime nouveau, & dont le degré surpassât ce que le courage le plus determiné avoit jamais osé entreprendre; c'est là ce qui selon nos maximes doit l'immortaliser dans nos Fastes. Qui de nous ne respecteroit un mortel qui

qui d'une main ébranle le throne du Tout-puissant, & de l'autre défend la conscience contre les remords? A peine avoit-il lâché ces paroles, qu'il s'éleva un murmure confus d'accens douloureux. Non, disoient plusieurs d'un ton bas & lamentable, cet ouvrage n'est pas fait encore; nous sentons des déchiremens insupportables; il se fait en nous un soulévement que nous ne saurions calmer; depuis le tems que nous y travaillons, avons-nous pû y réussir? Un sentiment vif & plus fort que nous empoisonne toutes nos joies tumultueuses. Ah! qu'il nous donne ce beau secret de tranquilliser une ame plus agitée que les flots de la mer durant la tempête! Mais, s'écria l'envieux qui avoit parlé, si ce grand Médecin guérit les remords, qu'il commence par les siens propres, & qu'il nous dise s'il est tranquille.

Quoi! repliqua celui qui venoit de le refuter, n'est-il pas de son caractère & de l'incertitude de son art, de tenter les cas les plus impossibles? Et supposé qu'il soit encore lui-même troublé par de secrettes agitations, n'est-il pas plus grand de démentir cet hommage secret par un désaveu public? N'est-il pas plus beau & plus généreux de tenter pour vous ce qu'il

qu'il n'a pû faire pour lui? D'ailleurs est-ce sa faute, je vous prie, si les cœurs qui font profession du crime ne peuvent être calmés? Ces cœurs sont-ils son ouvrage? a-t-il pû leur ôter l'impression du juste? seroit-il capable d'en gouverner les ressorts?

Non, reprit le Président allarmé de l'effet que pourroient produire des vérités échapées dans la chaleur de cette dispute; non, Messieurs, tout ce qu'il pouvoit faire, il l'a fait; c'étoit de nous cacher un état auquel lui-même craint de penser; c'étoit de masquer le précipice, pour nous faire marcher sur ses bords avec moins de crainte; c'étoit d'en détourner nôtre esprit, en portant le feu dans notre imagination.

Vous l'avez dit, formidable Chef, ajouta un bel esprit de ces sombres lieux. Quelles ressources ne nous offre pas la plume enchanteresse de cet homme illustre! De quelles images riantes n'orne-t-il pas des maximes qui sans cela seroient l'effroi de ceux dont le cœur & le front ne sont pas d'airain! Fleurs vives, souplesse insinuante, tours ingénieux, saillies imprévuës, sophismes adroits, graces du langage, tout est prodigué pour avilir ce que les sages

ſages vénèrent, ou pour aſſujettir les ames les moins vigoureuſes à l'empire flatteur des ſens. Eſt-il poſſible de lui échaper, quand enflammant nos déſirs, il nous fait paſſer par les délices d'une yvreſſe voluptueuſe; ou lors qu'aſſoupiſſant nos craintes, étouffant nos eſpérances, il enchaine au char des paſſions tous les ſentimens qu'un inſtant de réflexion pourroit éclairer. Où ſe placeroient les remords & les craintes de l'avenir, dont la perſpective lointaine s'efface par la peinture animée des plaiſirs préſens?

Cet Epicurien faiſoit preſque renaître la joie, & n'étoit interrompu que par de bruyans éloges, lorſque dans un banc occupé par des hommes que l'expérience avoit rendu cauteleux, on en vit un qui branloit la tête avec un amer ſourire.

Nous n'avons peut-être, dit-il, aucun partiſan ſur la terre plus rempli de zêle, & peut-être aucun qui nous ait rendu de plus dangereux ſervices. Dans ces âges fleuriſſans du Paganiſme, où la Religion dominante ſembloit être nôtre ouvrage, ou bien dans ces ſiécles ténébreux où la lumiére ſembloit fuir les yeux, autant que les yeux ſemblent aujourdhui la chercher; dans ces époques brillantes pour l'erreur

&

& pour le vice, tout pouvoit plaire à des gens grossiers; tout pouvoit séduire des cœurs corrompus par la Religion même qu'on croyoit en être le frein.

Mais aujourdhui, Messieurs, oseroit-on présenter des atrocités pareilles? ou pourroit-on se flatter qu'elles triomphassent? Les hommes mieux instruits & plus éclairés repoussent tout ce qui choque trop directement leurs lumiéres, & leurs principes favoris de Politique ou de Religion: plus déliés, & plus délicats, ils veulent qu'on respecte le gout au défaut de la raison; ils sont blessés de tout ce qui leur refuse des ménagemens, de tout ce qui attaque sans détour leur objet chéri. *Julien* s'y prenoit avec bien plus de sens & d'adresse, lorsqu'il forma le plan d'abattre la Secte Chrêtienne. Il connoissoit mieux le foible des hommes, & vôtre Médecin guériroit peu de malades s'il les traitoit comme il traite les esprits. En applanissant toutes les voies du meurtre, du parjure, & de la revolte, comme il feroit celles d'une intrigue tendre; en excitant hautement tous les hommes à céder sans crainte à tous leurs panchans, ne fait-il pas horreur à ceux même qu'il veut flatter? Qui de nous voudroit qu'on sonnât le

tocsin

tocsin sur lui? & n'est-ce pas jetter par-tout l'épouvante que d'inviter tous les hommes aux plus grands crimes, pourvû qu'ils sçachent tromper les yeux vigilans de la justice? S'y prendre de cette maniére, c'est se faire des ennemis, en cherchant à leurrer des sectateurs: c'est dire à haute voix, Regardez tous ceux qui penseront ainsi, comme de vrais monstres, & par-tout où vous en trouverez, étouffez-les comme s'ils avoient la rage.

Il est donc clair, Messieurs, qu'un zêle aveugle & mal habile l'a mené trop loin; & quoique digne de nous par ses vuës, il s'est conduit comme s'il en avoit de toutes contraires. Il doit nécessairement s'attirer & à tous ses sectateurs les plus affreuses persécutions. Que dis-je? il passe les bornes que se prescrivent nos plus braves Chefs; il nous débite des choses si absurdes & si revoltantes, que nous ne saurions les croire, tout scélerats que l'on nous suppose. Car enfin, avouons-le, si nous commettons des crimes, ce n'est pas par estime pour ces attentats; dans le tems même que nous y cédons, le crime est criminel à nos yeux. Gravons donc son nom dans nos Fastes; mais n'imitons pas son exemple. Il l'emporte sur nous tous

tous par sa théorie, supposé même qu'il nous soit inférieur dans la pratique. Non, Messieurs, à tout prendre nous ne l'égalerons jamais; ou si contre mon attente nous pouvons devenir aussi dépravés, soyons-le du moins avec plus d'art.

Je ne vous rapporterai pas, Monsieur, tout ce qui fut dit encore; mais entre les observations qui furent faites, je ne dois pas vous dissimuler celles qui peuvent tendre à perfectionner votre ouvrage, en écartant un défaut si capital qu'il suffiroit seul pour détruire le doux prestige de votre stile; car à cela près, tous convenoient que vos discours formoient des dissonances très harmonieuses; mais quoique ces dissonances fassent une des plus grandes beautés dans la musique par des points de réunion qui les rapprochent, ou dans le discours par des transitions délicates, qui semblables à des nuances légéres lient les pensées qui sembloient être en guerre ouverte; il est de telles dissonances dans vos écrits, qu'elles visent au contraste, & que choquant dès-là même le sens commun, elles deviennent intolérables. Telle fut à peu près la discussion que se donnérent la peine de faire quelques-uns de nos Philosophes les plus moderés: car nous avons aussi

des

des Philoſophes dans nos aſſemblées ; & ſi l'on doute encore que ce titre ne pût compatir avec nos mœurs, vous ſeul, Monſieur, en feriez la preuve.

C'eſt à ces Juges ſourcilleux que vôtre travail paroiſſoit peu dans les régles : car quoiqu'ils ſentiſſent très bien qu'il eſt mal-aiſé de s'affranchir de toute régle, comme vous le faites, & de paroitre les ſuivre, ils trouvoient pourtant qu'il eſt des maximes de raiſonnement qui devoient être inviolables pour vous ; c'eſt de ſauver au moins de palpables contradictions. Car même entre gens de nôtre ordre il ne doit point y en avoir, il n'y en a point en effet : ſous des formes différentes nous ſommes toujours les mêmes.

Mais vous, Monſieur, lorſque tantôt vous faites la peinture la plus aimable des vertus, & tantôt des tableaux ſéduiſans du vice ; je vous entens ; vous voulez rendre tout douteux ; la plupart d'entre nous vous rendent cette juſtice, celle même de croire que vous voudriez de tout vôtre cœur faire prévaloir leur cauſe : mais vous y prenez-vous bien ? Quand vous louez la vertu, ne ſemble-t-il pas que c'eſt un aveu d'eſtime qu'elle vous arrache, ou un titre

de diſtinction pour les vertueux vos ennemis ? Si elle eſt belle, pourquoi le vice n'eſt-il point difforme, du moins à vos yeux ? Pourquoi vous eſt-il ſi indifférent ? Pourquoi lui promettez-vous un bonheur qui ne puiſſe être troublé, ni par les remords ni par un mal à venir : mais comment la vertu ſeroit-elle belle, ſi elle n'eſt rien en elle-même ? Eſt-ce donc un trait de beauté de n'être qu'une chimére & un pur néant ? Car ſelon vous, elle n'a de beauté ni par ſa nature, puiſqu'elle n'eſt rien en elle-même ; ni par l'autorité d'un Etre ſupérieur, que la ſeule crainte, ſelon vous, a imaginé. Quand vous avez une fois établi avec vôtre ſolidité ordinaire que la vertu n'eſt qu'un vain nom, un mot abſolument vuide de ſens, pourquoi en d'autres endroits la ſuppoſez-vous aſſez recommandable pour ſouhaiter que l'on vous croye quelque mérite ? Ici vous tournez le dos ou à notre parti, ou à vos maximes.

On a fait à peu près les mêmes obſervations ſur les éloges que vous donnez au grands hommes. C'eſt là, a-t-on dit, où il conviendroit que nôtre ami parût plus ſincére. Voudriez-vous en effet qu'ils cruſſent que vous les admirez au dehors, & que vous les mépriſez dans

le

le fond du cœur? Convient-il que vous paroissiez estimer en eux des vertus dont vous ne faites pas plus de cas que des vices opposés? De quel prix seront pour eux des louanges que chaque page de vôtre systême désavoue, & fait évanouir comme une fumée? Cela est ainsi par cela même que vous anéantissez toute idée de vertu, seule base des vrayes louanges. Avouons-le, Monsieur; nous ne sommes pas propres à loüer les grands hommes. Il faut être vertueux pour louer dignement la vertu, & ceux qui se distinguent par son éclat. Mais vous, vous y êtes moins propre encore. Dans nos bouches les éloges seroient des hommages; dans la vôtre ce sont des mensonges ou des moqueries. Ils n'ont rien de réel dans vôtre intention, supposé même qu'ils soient fondés en réalité. Ils n'ont rien de vôtre part que de simulé, & par là même rien que d'offensant, puisque vous vous faites un jeu de ce qui paroit aux autres le plus respectable.

A la vérité on refuta ce reproche d'une maniére qui fut sans replique, en disant que vôtre caractére, & l'idée que l'on en avoit, étoit la chose du monde la mieux décidée. La profession du Pyrrhonisme & de l'Epicureisme le

plus consommé, tempéré l'un par l'autre dans une mesure égale, vous a acquis l'heureuse impossibilité de faire aucune illusion. Vous êtes au pair pour l'effet avec les hommes d'une exquise probité; vous êtes incapable de tromper, si ce n'est ceux qui aiment l'erreur; & ceux qui s'y trouveront engagés à la suite de vos discours, n'auront à se plaindre que de leur folie.

Je crains de vous surcharger de remarques: mais je n'oserois omettre celle-ci qui fut poussée avec force par l'un de nos orateurs. Messieurs, dit-il, je rends toute la justice possible à l'illustre défenseur que nous avons acquis dans le monde; & pourquoi ne la lui rendrois-je pas, dans le tems qu'il se sacrifie pour nous, & qu'il s'avilit pour nous honorer? Qu'il vive à jamais dans nos Fastes, puisqu'il s'est effacé si généreusement en notre faveur de tous les autres. Qu'il obtienne la seule immortalité qu'il pouvoit prétendre; que ces autres secrets, & de plus profonds encore, rétentissent du bruit de son nom; qu'ils deviennent le temple de sa gloire & le sanctuaire de son mérite. Mais en cela nous couronnerons son zéle & non sa prudence: car avions-nous besoin non seulement de devenir plus odieux que nous ne l'étions,

mais

mais d'augmenter encore les périls dont nous nous ſommes déja volontairement environnés ? Souvent perſécutés par la Juſtice, toujours mal avec les loix, c'eſt néanmoins à l'ombre de leur protection que nous vivons, que nous jouïſſons de nos plaiſirs même, & des fruits de ces crimes que la lumiére n'a pu percer. Ces loix qui ſont nôtre fléau ne ſont-elles pas en même tems nôtre ſureté ? Nous avons beau les violer, nous les reclamons tous les jours. Elles nous tendent les bras chaque fois que l'on nous opprime. Pourquoi donc les énerver, & les rendre mépriſables ? Pourquoi les déſarmer de ce pouvoir que les plus importantes de ces loix exercent ſur l'intérieur de l'ame, par le ſentiment de l'obligation ? Pourquoi leur arracher les reſpects & la confiance de la multitude dont le préjugé à cet égard nous étoit ſi ſalutaire ? & qui ne croira pas devoir aux loix & à la ſociété plus de ſentimens qu'on ne lui en inſpire pour la vérité & pour la vertu ? (*) Suppoſé même que leur autorité fût une il-

(*) L'auteur dit à la pag. 149. *Il eſt naturel de traiter la vertu comme la vérité. Ce ſont des Etres qui ne valent qu'autant qu'ils ſervent à celui qui les poſſéde... Mais faute de telle ou telle vertu, de telle ou telle vérité, les Sciences, & la Société*

lusion, laissons les hommes dans cette erreur ; & tandis que nous forçons cette barriére pour aller à eux, ne les autorisons pas à la rompre pour venir à nous. Malgré l'antipathie qui nous sépare, nous aurons moins lieu de les craindre tant qu'ils craindront la Divinité, parce qu'ils ne nous nuiront que selon les loix. Ceux même qui bornent leurs espérances au présent, ne sauroient le rendre heureux qu'en laissant fortement empreinte dans tous les cœurs la crainte de l'avenir.

Et puis, en débitant des maximes si contraires à toutes les notions reçues, en nous mettant autant qu'il le peut dans la néceffité de les croire vraies, songe-t-il à ses propres intérêts & aux notres ? Comment pensera tout le genre humain d'un mortel qui attaque, qui bouleverse sa fureté ? Où est-ce que cet audacieux trouvera un azile ? Quelle confiance pourront prendre en ses discours, en ses sermens les plus solemnels, ceux même dont il paroîtra le

Societé en souffriront ? Soit : mais si je ne la prive point de ces avantages, moi j'en souffrirai. Est-ce pour autrui, ou pour moi, que la nature & la raison m'ordonnent d'être heureux ? Et plus haut à la page 134. *La Politique n'est pas si commode que ma Philosophie, la Justice est sa fille, les Bourreaux & les gibets sont à ses ordres : crain-les plus que ta conscience & les Dieux.*

le meilleur ami, le ſujet ou le partiſan le plus zêlé? Dans ce moment, dira-t-on, il les aime, il les vénére ou il les careſſe; dans un autre moment il voudra les perdre; & cette ſociété qu'il dit encore vouloir rendre heureuſe, ne la ſacrifiera-t-il pas toute entiére à ſon intérêt particulier bien ou mal conçu? Quel honneur n'immolera-t-il pas à ſa paſſion! Quels crimes ne commettra-t-il point dès que le ſecret pourra les voiler! C'eſt ainſi du moins qu'auront droit d'en juger les Rois, les Sociétés & chaque individu avec lequel & lui & tout ſectateur de ſa doctrine aura à faire.

Si pluſieurs d'entre nous violent une Religion qu'ils croyent ſainte, offenſent un Dieu dont ils croyent l'exiſtence, enfraignent des loix qu'ils eſtiment juſtes; quels forfaits n'aura-t-on pas lieu d'attendre de celui qui déclare hautement qu'il ne connoit rien de ſacré, rien de juſte, rien d'honnête, rien de raiſonnable enfin, que de ſatisfaire tous ſes panchans. (†)

(†) L'auteur de la lettre tire ce qu'il dit de cent endroits du Livre de Mr. De L. M. *Chaque individu* (dit-il à la pag. 73.) *en ſe préférant à tout autre, ne fait que ſuivre l'ordre de la Nature*, & pag. 75. *Le plaiſir de l'ame étant la vraye ſource du bonheur, il eſt très évident que par raport à la félicité, le bien & le mal ſont en ſoi fort indifférens; & que*

Eh bien! reprit *Ponirotatos*, odieux à toute la terre, il en sera d'autant plus à nous. Notre société sera la seule dont il ne pourra être banni, la seule qui puisse compatir avec ses maximes. Nos souterrains seront son unique azile; heureux encore d'y trouver la sureté qu'il ôte à tout l'Univers. Nous la lui devons néanmoins, parce qu'il s'efforce de jetter dans cet Univers un trouble toujours favorable à nos vuës, ou à nos passions. S'il est écouté, il ne régnera plus d'ordre qu'en apparence; & que ne gagnerons-nous pas dans un monde où il n'y aura plus ni vertu, ni remords, ni conscience, ni Religion? (*) où les sages même énervés par les

que celui qui aura une plus grande satisfaction à faire le mal, sera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien. On trouvera beaucoup pire encore à la page 135. & suivantes.

(*) Deux principes favoris de l'Auteur suffiroient pour éteindre toute Religion; l'un, Que l'homme est jetté dans ce Monde par le pur hazard, pag. 96. *Puisque le hazard nous a jettés dans ce Monde*: & l'autre, le mépris des Dieux ou de la Divinité, ce qui suppose qu'il n'en admet point; car s'il en croyoit une, il la craindroit. Voyez la page 42. & 43. où il se moque ouvertement de la justice & de la sagesse de ses décrets; & la pag. 82. *Que la disgrace revienne, dont me préservent non les Dieux inutiles au Monde, mais le plus grand des Rois &c.* & ce mot p. 134. *Crain-les plus* (les Bourreaux) *que ta conscience & les Dieux.*

les plaisirs (puisque la sagesse ne consiste selon lui qu'à les bien gouter) n'auront plus le sentiment intérieur de la justice, cet amour de l'ordre si redoutable pour nos pareils, ce zêle ardent pour l'extirpation du vice, cette austérité gênante pour nos mœurs, cette vigilance attentive sur nos actions.

Ces vertus qui ne se soutenoient que par l'espoir des récompenses d'une autre vie, s'évanouïront bientôt par le ridicule dont il les couvre. Quelles facilités ! quels succès ! quels triomphes ne nous prépare pas l'audace effrénée de ses écrits !

Peut-être croirez-vous que leur excès attirera sur eux les flétrissures les plus sanglantes, ou sur sa personne les peines les plus rigoureuses ; car que n'ont pas à craindre ceux qui trouvant trop peu de chose au gré de leur ambition de causer une sédition particuliére, veulent avoir la gloire d'un soulévement universel contre le bon sens, contre la vérité & contre Dieu? C'est ainsi du moins qu'en parle le petit nombre de nos chagrins adversaires.

Mais, Messieurs, je ne perds pas courage, quand je réfléchis à la mollesse qui a envelopé & comme englouti la race humaine ; telle est

la foule au milieu de laquelle ce petit nombre ne pourra se faire entendre. Combien d'ames de boüe se trouveront, pour ainsi dire, dans leur élément, en apprenant de notre fameux auteur qu'elles sont matérielles ! Combien de gens que l'idée de l'anéantissement doit flatter, en écartant pour jamais la terreur d'une funeste immortalité ! Combien de gens encore, sensuels au point de n'estimer qu'une volupté grossiére, n'envisageoient déja que comme un sujet d'ennui tous les plaisirs spirituels qu'on leur promettoit ! Que de gens d'esprit, qui entrainés par leur seule imagination, ne peuvent supporter rien de sérieux, & se laisseront éblouïr par le clinquant de son stile ! Non, Messieurs, l'orage qui menace nôtre Héros n'est point si prêt à le foudroyer. Il sera gouté de plusieurs de ceux dont l'esprit n'est qu'un magazin de bagatelles ; il sera suivi de tous ceux qui le croiront à la mode ; il sera veneré de ceux qui ne mesurent les hommes que par l'éclat & la grandeur de leurs fautes. L'idée de grand génie dans un siécle où l'esprit est l'idole la plus encensée, masquera l'horreur qu'il eût excité en d'autres tems, & la légéreté du siécle jointe au gout déclaré pour tout ce qui est extraordinaire, ne le livrera

au

au plus, qu'au mépris des gens senſés; cohorte timide & peu écoutée, qui ne l'emportera pas ſans doute ſur une multitude hautaine & bruyante. Oui, (dit un de ceux qui n'avoient pas encore parlé, de ceux qui ont vieilli ſous le harnois des paſſions, & qui ſemblables à ces poudreux enfans de Mars ſe ſont accoutumés à voir de ſang froid couler le ſang & les larmes;) Oui, dit-il, je vois avec tranſport les progrès futurs de notre vaillant Athléte. Et ſuppoſé même que la petite troupe des ſages le fuye, ſuppoſé encore qu'une troupe aſſez nombreuſe de gens peu aguerris, craignent de s'avilir dans ſon commerce, ou de s'empoiſonner par la lecture de ſes ouvrages, qu'en réſultera-t-il, je vous prie, ſi ce n'eſt qu'abandonné par ceux qu'il redoute, il reſtera maître du champ de bataille? il triomphera ſans même avoir combattu, & s'érigera des trophées de ſes propres mains. La folie tiendra à l'écart la ſageſſe, tandis que le troupeau d'Epicure boira à longs traits le venin mortel; & que l'étourderie, la craſſe ignorance & la volupté s'apprivoiſeront avec la coupe dorée dans laquelle on le leur préſente.

Il eſt donc ſûr, Meſſieurs, qu'il achévera de gâter

gâter tous ceux qui aprochoient d'être corrompus, & dont les dispositions préparoient ou dévançoient déja ses succès. Si ses désirs sont remplis, une mortelle peste répandue dans les esprits gagnera le genre humain, & nous verrons grossir par milliers nos redoutables phalanges.

Mais, Messieurs, par quelles récompenses animerez-vous de si grands projets? Quelles mains couronneront de si beaux talens? Sera-ce assez de lui assigner une des premiéres places dans nos assemblées? Sommes-nous dignes de l'y recevoir? Qui de nous mérite de lui être comparé? L'un aura cent fois noyé sa raison dans des flots de vin; un autre aura épuisé tous les genres de volupté sans épargner l'or ni l'innocence qu'on dit être plus précieuse encore. Accumulez toutes les subtilités que l'avare industrie peut suggérer, toutes les violences du voleur, toutes les inhumanités du maltotier, toutes les barbaries du soldat, toutes les cruautés raffinées de la vengeance, de la jalousie, de la haine; tous les détours de la fourberie, les noirs souterrains de la calomnie; chaque crime, tous les crimes ensemble égalent-ils l'art jusqu'ici inconnu & inusité d'en souffler par-tout le désir, d'en calmer les terreurs, d'en briser le

frein,

frein, & de devenir par un petit nombre de maximes le mobile de mille & mille attentats funeſtes? Non, il n'y a nulle comparaiſon entre ſes principes & nos exploits: la paſſion immodérée nous y pouſſe, un déſir preſque irréſiſtible, un goût ou un intérêt vainqueur des plus fortes réſolutions, un bouillon de tempéramment ou de jeuneſſe, nous y précipite, & nous empêche de délibérer: mais lui, dans le ſilence des paſſions, dans le calme du cabinet, du ſein paiſible de la Philoſophie, il jette dans toutes les ames qu'il peut ſéduire un gout, un feu, un enthouſiaſme pour tous les vices. Il intercepte, pour ainſi dire, la voix du Ciel; il étouffe celle de la conſcience; il ne fait entendre que le cri ſuborneur de la volupté, que le murmure flatteur des déſirs enflammés ou ſatisfaits. Ah! Meſſieurs, convenons-en; cet Homme eſt plus grand que nous; toutes nos dignités ſont trop petites pour lui. Nous ne corrompons ſouvent que nôtre propre cœur: mais ce grand génie travaille à corrompre tous les mortels.

Que nous reſte-t-il à faire qui réponde à une ſi grande entrepriſe? Il n'y a que le Monarque des Intelligences revoltées contre le Ciel

qui

qui puisse lui donner le prix. Nôtre illustre Auteur est digne d'être l'apui de son thrône, le guide & ie modéle de ses émissaires.

Recevez-le, ô Roi formidable des Ombres, dans vôtre sein enflammé; préparez lui un sort & des occupations dignes de son cœur.

C'est ainsi que finit cet Orateur si zêlé pour vôtre cause. Toute l'assemblée y applaudit par des cris qui ébranlérent presque les rochers. Un nombre de vos nouveaux proselytes se précipitérent pour annoncer vôtre venue au Monarque des abimes.

Voilà ce qui se passa dans ce Chapitre célébre, dont vous seul, Monsieur, fites le sujet. Préparez-vous à soutenir la grandeur de vôtre destinée, sinon avec cet air d'enjouement & de badinage que vous avez dans le monde, du moins avec le courage & la grandeur d'ame dont vous avez fait parade. *Je suis &c.*

MONSIEUR,

Vôtre * * *

Iras atque animos à crimine sumunt.

A R-

ARTICLE SIXIEME. *

JE vous revois enfin, ô ma chére Patrie,
Lyon, temple sacré des arts, de l'industrie :
Que mon ame est émue, en parcourant des yeux
Ces plaines, ces côteaux heureux,
Ces remparts, ce vaste rivage,
Ces fleuves amants de ces bords,
Qui de les embellir disputant l'avantage,
Confondent à l'envi leurs flots & leurs transports !
Epris du vain désir de voir & de connoître,
En proie à mes vœux inconstants,
Loin du beau Ciel qui m'a vû naître,
J'osai porter mes pas errants.
J'ai vû ces neiges immortelles,
Ces rochers & ces monts, fiers débris du cahos,
Entassés par les Dieux, franchis par les Héros,
Des champs Ausoniens barriéres peu fidelles :
Du haut de ces thrônes des airs,
Mon ame erroit sur ces belles contrées,
De qui les Nations vainement conjurées
Reçurent des arts & des fers.
Dieux !

* Ces Vers furent lûs par l'Auteur, après son retour d'Italie, dans une Séance de l'Académie de Lyon.

Dieux ! comme je volai vers les plaines fécondes,
Que l'Arno, que le Tibre enrichit de ses ondes!
Horace, Auguste, Scipion,
Et vous César, Virgile, Ciceron,
Tous vainqueurs des humains par différens prodiges,
D'un pas respectueux j'ai cherché vos vestiges.
Terrible Michel-Ange, ingénieux Bernin,
Raphaël enchanteur, & vous Tasse divin,
J'adorois vos savans prestiges.
Que d'objets ravissants pour mes regards confus!
Obélisques pompeux élancés jusqu'aux nuës,
Temples, Cirques, Palais, innombrables Statues
De Héros immortels, de Dieux qui ne sont plus!
Romains, tous les lauriers ont couronné vos têtes.
Enfants des Muses & de Mars,
Vous avez fait briller les doux rayons des arts,
Parmi les éclairs des tempêtes:
Quels biens ne vous doit pas l'Univers enchanté!
Et vôtre moindre gloire est de l'avoir dompté.
Deux fois la seconde Ausonie,
Sous Auguste & sous Leon dix,
Vit croître dans ses champs les palmes du génie,
Et ses nouveaux Césars furent les Medicis.
Tout passa: tout finit: cette seconde aurore
N'a brillé qu'un matin, & s'est éteinte encore.

Ha-

Habitans paiſibles & doux,
On accourt ſur vos bords des terres étrangéres,
Mais c'eſt la gloire de vos péres
Que l'on vient admirer chez vous.
Rome n'eſt plus qu'un nom, que l'ombre d'elle-même:
Elle a perdu dans ſes revers,
Le ſceptre des talens comme de l'Univers.
Veniſe en ſa foibleſſe extrême,
Trop fidelle peut-être à ſes antiques loix,
N'a plus de Titiens & redoute Biſance,
Que ſon bras ſoumit autrefois.
Pour l'aimable & belle Florence,
Gémiſſante autour des tombeaux,
De longs voiles de deuil elle obſcurcit ſes charmes,
Et répand d'inutiles larmes
Sur les urnes de ſes héros.
Les Muſes & les arts ont volé vers la Seine.
Tibre jaloux, vainement tu frémis,
Céde ſans murmure & ſans haine
Au beau ſiécle des deux Louïs:
Endormi ſur tes vieux trophées,
Borne aujourd'hui ta gloire aux lauriers des Orphées.
Mais gardons nous d'envier humblement
Les vains ſuccès de l'Italie:

Elle

Elle a chanté les ris & la folie ;
Le François seul chante le sentiment.
Art divin, fils de l'ame, & qui régnes sur elle ;
Par tes sublimes sons, par tes tendres accents,
Tu surpasses autant l'ariette éternelle,
Et ses frivoles agréments,
Que le cœur surpasse les sens.
Nation légére & brillante,
Pour la premiére fois sois fidelle & constante :
Que le flambeau des arts pour toi soit immortel !
Rome, depuis longtems, ne vit que dans l'histoire ;
Que ton siécle soit éternel !
Vous, Citoyens heureux, partagez cette gloire,
Imitée & vaincuë en vos tissus brillants,
La nature jalouse admire vos talens.
D'Athéne & de Lyon la Déité fidelle,
A de nouveaux succès Minerve vous apelle :
Sur l'aile du génie élevez vos concerts,
Embrassez tous les arts au sein de l'abondance :
La seconde ville de France
Doit l'être aussi de l'Univers.

***
**
**
*

ARTI-



ARTICLE SEPTIEME.

AVERTISSEMENT.

La traduction que nous donnons en vers François de la Tragédie de TITUS, *Opera Italien de Monsieur l'Abbé* Metastase, *Poëte aussi connu qu'estimé, n'a jamais été destinée à l'impression; on nous a assuré, qu'elle est le fruit du loisir de deux amis pendant leur séjour à la campagne, où ils s'étoient proposé de faire représenter cette piéce. Le hazard nous en a procuré une copie, & nous espérons, que les traducteurs nous pardonneront ce petit larcin littéraire, en faveur du plaisir que nous cherchons à procurer aux amateurs.*

Il paroit que le sens littéral de l'original est parfaitement rendu, & qu'on ne s'en est écarté qu'autant que le tour & l'expression de la langue Françoise l'ont exigé.

On reconnoitra facilement que l'Auteur Italien n'a pas craint d'emprunter de nos meilleurs Tragiques François plusieurs situations, plusieurs caractéres très reconnoissables; le Titus *en particulier auroit bien des restitutions à faire au* Cinna *de Corneille, & à l'*Hermione *de Racine; mais en cela, Metastase n'a suivi que l'exemple de ces derniers, qui se sont approprié les beautés des anciens, des* Sophocles *& des* Euripides; *c'est*

ainsi que nos bons Auteurs François sont devenus successivement les modèles des autres nations. Par la même raison, les traducteurs de Metastase ont été bien fondés à leur tour à employer quelquefois des hémistiches, & même des vers entiers de nos Poëtes François, dès qu'ils rendoient parfaitement le sens de l'Italien; ce n'étoit que les remettre à leur place.

Il nous reste quelques observations à faire: la première sur les Ariettes *qui dans les Opéras Italiens sont des hors-d'œuvres en vers libres placés à la fin de chaque Acte, & de quelques Scenes, pour servir de canevas à de grands airs; c'est où brille souvent le Musicien aux dépens du Poëte, qui n'est là qu'en second. Metastase a cherché à la vérité à rapprocher en quelque façon les Ariettes du sujet; mais les traducteurs pour mieux assortir le tout au ton & à la majesté de la Tragédie, les ont traduits également en grands vers, & réduits en maximes ou en sentimens liés à ce ce qui les précéde.*

La seconde Observation sur laquelle nous avons crû devoir encor prévenir le lecteur, regarde les à parte *sans nombre qui sont dans la piéce Italienne; rien n'est si fatiguant, & si peu vraisemblable, sur-tout dans le chant; il a falu cependant les conserver dans la traduction, d'autant plus que ces* à parte *font un grand effet dans les situations de cette Tragédie, dès que le spectateur veut bien se prêter à l'illusion.*

Enfin le changement qu'ont crû devoir faire les Traducteurs dans la catastrophe, ne peut qu'être approuvé. Metastase a pû croire avec raison que

dans

dans un Opéra elle devoit être heureuse pour tous les Acteurs, & en conséquence Titus pardonne tous les conjurés. Il prend Rome pour Epouse; Ennius obtient Servilie, & Vitellie même est unie à Sestus. Mais en regardant la piéce comme une véritable Tragédie, il eût été trop odieux de faire ainsi triompher le vice, & que Vitellie joüit, à la face du Peuple Romain, du fruit de son crime: ainsi sans altérer le caractére de bonté de Titus, c'est dans la traduction Vitellie elle-même qui au désespoir de ne pouvoir le posséder, & monter sur le Thrône des Césars, forme à la fin du second Acte le projet de s'empoisonner, ainsi qu'elle paroit l'annoncer précédemment; & au moment que Titus accorde cette Princesse aux vœux de Sestus, le poison qu'elle a pris agit sur elle; & le spectateur est satisfait de voir mourir une femme furieuse qui a tramé la conjuration la plus odieuse contre Titus qu'elle adore, & qui a engagé l'ami le plus chéri de ce Prince à se charger de cet infame parricide.

ACTEURS.

TITUS VESPASIEN, Empereur de Rome.

VITELLIE, Fille de l'Empereur Vitellius.

SERVILIE, Soeur de Seſtus, Amante d'Annius.

SESTUS, Ami de Titus, Amant de Vitellie.

ANNIUS, Ami de Seſtus, Amant de Servilie.

PUBLIUS, Préfet du Prétoire.

SENATEURS.

PEUPLE.

La Scène eſt à Rome.

LA

LA CLEMENCE DE TITUS,

TRAGEDIE-OPERA

Traduit en Vers François.

Le Théatre représente une galerie du Palais de Vitellie, dont la vüe donne sur le Tibre.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VITELLIE, SESTUS.

VITELLIE.

Pourquoi chercher, Sestus, d'inutiles détours?
Qu'ont produit jusqu'ici tes frivoles discours?
Tu dis que Lentulus, prêt à briser l'idole,
Doit, la flamme à la main, marcher au Capitole;
Qu'à l'aspect du signal les conjurés jaloux
De porter à Titus d'inévitables coups,
Auront pour se connoitre une marque certaine;
Mais ne conçois-tu point une espérance vaine?
Et que font à mon cœur des projets concertés,

Quand ma vengeance attend qu'ils ſoient exécutés?
Faut-il qu'auparavant Titus à Bérénice
Du Thrône & de ſa main faſſe le ſacrifice?
Parle, comment peux-tu colorer ces délais?

SESTUS.

Dieux!

VITELLIE.

Toujours des ſoupirs, & jamais des effets!
Je t'avois vu partir, prêt à tout entreprendre,
Tu reparois tremblant; que dois-je enfin attendre
De ce mélange affreux & d'audace & de peur?

SESTUS.

Madame, puis qu'il faut vous découvrir mon cœur;
Quand je ſuis près de vous je ne penſe qu'à peine,
Et de ma volonté vous êtes ſouveraine;
Empreſſé d'obtenir le don qui m'eſt offert,
Je frémis de l'affront que vous avez ſouffert.
Titus eſt à mes yeux un monſtre condamnable;
Mais dès que je le vois, un charme inconcevable
Me le montre innocent.....

VITELLIE.

Se peut-il?

SESTUS.

Permettez
Que ſur tous ces délais qui ſemblent affectés,
Je vous prenne pour juge, & vous verrez, Madame;
Ce que tant de combats font ſouffrir à mon ame:
Vous êtes outragée, & Titus doit périr;
Mais Titus eſt mon maître, & je dois le chérir.
L'offre de vôtre main anime mon courage;
Ses bienfaits ſur mon cœur ont le même avantage.

L'amour

L'amour parle pour vous, le devoir pour Titus:
Vous m'offrez des appas, il m'offre des vertus.
Faut-il vous mériter par une perfidie?
Si je vous perds, je sens que je perdrai la vie;
Et si je vous obtiens, je deviens odieux
A moi-même, aux Romains, à ma Patrie, aux Dieux!
Ordonnez à présent; qu'exige ma Princesse?

VITELLIE.

Rien; & je connois trop jusqu'où va ta foiblesse.

SESTUS.

Hélas! je ne suis point dans le crime affermi.
Songez qu'en vous servant, j'immole mon ami,
Les délices du monde, & de Rome le pére,
Un héros généreux, sensible à la misére,
Prompt à récompenser, toujours lent à punir;
Son plaisir est d'aimer, sa peine de haïr;
Il soupire le soir, quand sa main fortunée
N'a pû par ses bienfaits signaler la journée.

VITELLIE.

Mais il régne.

SESTUS.

Il est vrai, mais quel est ce pouvoir?
A-t-il un autre objet que l'ordre & le devoir?
Chargé seul des travaux qu'impose la Couronne,
Titus nous fait joüir des douceurs qu'elle donne.

VITELLIE.

Viens-tu donc pour loüer mon Tyran à mes yeux,
Le possesseur du Trône où régnoient mes Ayeux?
Sçais-tu que ce Titus, si grand, si magnanime,
A voulu me tromper? & c'est son plus grand crime.
Faut-il te dire encor, ingrat, pour t'animer,

Qu'il a vaincu ma haine, & que je puis l'aimer ?
En ce jour même enfin il rappelle une Reine ;
Il veut l'associer à la grandeur Romaine :
Une telle rivale, indigne de son choix,
Attaque également mon honneur & les loix.

SESTUS.

Si Bérénice ici reparoit à sa vûe,
Sur l'ordre de Titus elle n'est point venüe.

VITELLIE.

Ne crois pas m'abuser par ce nouveau détour :
Je sai jusqu'où pour elle il porta son amour,
Et combien son départ lui fit verser de larmes.
Au moment que je parle, enyvré de ses charmes,
Il soupire à ses pieds, il la comble d'honneurs.

SESTUS.

Ah ! de la jalousie écartez les fureurs.

VITELLIE.

Je ne suis point jalouse, & ma gloire offensée
Seule dans cet instant occupe ma pensée ;
Cependant je te vois insensible à l'affront
Qui me faisant rougir, rejaillit sur ton front.

SESTUS.

Je cours....

VITELLIE.

D'autres sans toi sçauront servir ma haine.

SESTUS.

Je jure...

VITELLIE.

Ne fai point une promesse vaine ;
Je t'ai trop entendu...

SESTUS.

Madame, pardonnez.

VITELLIE.

Adieu. . . .

SESTUS.

Quel eſt mon ſort, ſi vous m'abandonnez?
Helas! je ſuis rempli du déſir de vous plaire,
Pourriez-vous m'accabler d'une injuſte colère?
Faut-il armer mon bras à vos ordres ſoumis?
Parlez, & j'entreprens: commandez, j'obéis.

VITELLIE.

Avant la fin du jour que le tyran périſſe.

SCENE II.

ANNIUS, VITELLIE, SESTUS.

ANNIUS *à Seſtus.*

CEſar veut te parler, ami.

VITELLIE *à Annius.*

Quoi! Bérénice
Permet que l'Empereur lui dérobe un moment?

ANNIUS.

Vous outragez Titus, Madame, injuſtement;
Il eſt maître du Monde, & maître de lui-même;
Et ſçait, quand il le faut, oublier ce qu'il aime.
Bérénice eſt partie.

SESTUS.

O Ciel !

VITELLIE.

Que dites-vous ?

ANNIUS.

Que ce jour est brillant pour Titus, & pour nous !
J'ai vû le sacrifice, & ne le crois qu'à peine :
Rome ne craindra plus cette honteuse chaine.

VITELLIE.

Après un tel affront, Bérenice, je crois,
Sur le cœur de César abandonne ses droits ?

ANNIUS.

Non ; jamais pour Titus elle ne fut plus tendre ;
Elle accuse le sort, & ne peut s'y méprendre ;
Elle part adorée, & sçait que son amant
Partage sa douleur en ce cruel moment.

VITELLIE.

On se trompe peut-être.

ANNIUS.

Il oppose, Madame ;
Le Héros à l'Amant, & l'honneur à sa flamme.
Le héros est vainqueur, mais il a combattu.
Je lisois dans ses yeux l'effort de la vertu ;
Les plus rudes assauts ont précédé sa gloire ;
Et l'amour a long-temps disputé la victoire.

VITELLIE (*à part.*)

Je respire ; Titus peut cesser d'être ingrat.
Haut à Sestus.
Sestus, de mes projets j'ai différé l'éclat.
Vous attendrez mon ordre.

SESTUS.

Ah qu'ai-je encor à craindre ?
Vous verrai-je toujours soupirer, & vous plaindre ?

Inhu-

Inhumaine, est-ce bien la voix de la pitié
Qui suspend les effets de vôtre inimitié?
Faut-il que le respect m'impose le silence?

VITELLIE.

Etouffe dans ton cœur un doute qui m'offense;
Loin de te faire aimer, tu te ferois haïr.
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.

SCENE III.

ANNIUS, SESTUS.

ANNIUS.

Ami, de vous dépend le bonheur de ma vie:
Vous m'avez accordé la main de Servilie;
Achevez, obtenez l'aveu de l'Empereur;
Qu'il prouve qu'il vous aime en faisant mon bonheur.

SESTUS.

Vos souhaits sont les miens, je cours les satisfaire.
Mon ami par ce nœud, va devenir mon frére.

ANNIUS.

Hâtez vous, cher Sestus, tous les moments sont chers;
Plus mon sort est heureux, plus je crains les revers.

SESTUS.

Des bontés de César vous devez tout attendre.

ANNIUS.

Je le sai, mais enfin tout allarme un cœur tendre;
Le doute, quand on aime, est un cruel tourment,
Et l'on doute toûjours lorsque l'on est amant.

SCENE IV.

SESTUS *seul.*

Ah! pour me délivrer de mon amour funeste,
Vôtre secours, grands Dieux! est le seul qui me reste.
Vitellie en ce jour a subjugué mon cœur;
La superbe le sçait, & rit de mon ardeur.
D'autant plus malheureux, dans ce désordre extrême,
Que vainement je cherche à m'abuser moi-même.
Si l'amour aux forfaits m'entraine sur ses pas,
Sa loi me tyrannise, & ne m'aveugle pas.
Désespéré, confus d'en être la victime,
J'adore la vertu, quand j'embrasse le crime.
O vous sur qui le Ciel répand à pleines mains
Ces dons si dangereux, & si chers aux humains,
Belles, dorez nos fers, étendez vôtre empire,
Et versez le plaisir sur tout ce qui respire.

SCENE V.

Le Théatre représente le lieu où s'assemble le Sénat; vis à vis le vestibule du Temple de Jupiter Stator, une partie du Forum ornée d'arcs de triomphe, d'obélisques, & de trophées. On voit dans l'éloignement le mont Palatin, & une partie de la Voye sacrée; en face est l'intérieur du Capitole, où l'on monte par un magnifique degré. Publius, Annius, les Sénateurs, & les Envoyés des Provinces soumises qui apportent les Tributs annuels, sont dans le

le vestibule; pendant que Titus descend du Capitole, précédé des Licteurs, de la Garde Prétorienne, & environné du Peuple.

Le Chœur chante.

CHOEUR DU PEUPLE.

Dieux protecteurs de Rome, & des Romains;
Conservez dans Titus vôtre plus digne ouvrage;
Sa bonté, son courage,
L'élévent près de vous au-dessus des humains:
Ah! puissions-nous sur sa tête sacrée
Voir à jamais ses lauriers renaissants!
Ce présent vient de vous, daignez, Dieux tout-puissans;
Eterniser de ses jours la durée.
Dieux protecteurs &c.

PUBLIUS, TITUS, ANNIUS, SESTUS.

PUBLIUS.

Rendez vous à nos vœux, le Sénat vous en prie;
Il vient de vous nommer Pére de la Patrie;
Vôtre gloire, ô César, nôtre propre intérêt,
Tout enfin autorise un si juste décret.

ANNIUS.

Non, ce n'est point assez que le titre de Pére;
Rome vous reconnoit pour son Dieu tutelaire,
Elle veut vous placer parmi les Immortels,
Et prétend en ce jour vous dresser des autels.

PUBLIUS.

Ces richesses, tributs des Provinces conquises;
Pour cet auguste usage en nos mains sont remises.

TITUS.

TITUS.

Un tel excès d'amour, Romains, doit me flatter;
Mais c'est peu d'en jouïr, je veux le mériter.
Connoissez donc Titus, & sachez qu'il prefère,
A ces titres pompeux le tendre nom de Pére:
Adorer les mortels, c'est en faire des Dieux;
Ce sacrilége honneur n'éblouït point mes yeux.
Non, je n'aurai jamais la criminelle audace
De souffrir que près d'eux on m'assigne une place;
Ce superbe projet pourroit les irriter,
Et c'est être assez grand que de les imiter.
Ces trésors rassemblés, dont vous m'offrez l'hommage,
Sont dûs à vos exploits, j'en veux faire un usage
Digne de vôtre gloire, & qui leur donne un prix
Digne aussi des travaux qui vous les ont acquis.
Vous sçavez nos malheurs; par cent bouches horribles
Le Vésuve vomit les feux les plus terribles,
Rien n'en peut arrêter l'impétueux effort,
Ils vont porter au loin l'épouvante & la mort;
Les pâles habitants des villes, des campagnes,
Gémissent sous le poids des débris des montagnes:
Qui ne seroit touché du récit de leurs maux?
Je veux être pour eux Pére autant que Héros;
Que ces mêmes tributs soulagent leur misére;
Voilà le noble emploi que vous en devez faire;
Pour vos cœurs, pour le mien, c'est un devoir bien doux;
C'est le seul Temple enfin que j'exige de vous.

ANNIUS.

O générosité digne d'être admirée!

PUBLIUS.

O bonté qui ne peut être assez celébrée?

Le

(*Le Chœur reprend.*)

Dieux protecteurs de Rome & des Romains ,
Conservez dans Titus &c.

TITUS *interrompant le Chœur.*

Peuple, c'en est assez. Sestus, approchez vous.
Annius, demeurez : (*au Chœur*) Qu'on s'éloigne de nous.

ANNIUS à *Sestus* (*à part.*)

Il en est temps, ami, secondez mon attente ,
Annoncez mon himen.

SESTUS *à Titus.*

Cette Reine charmante !

TITUS.

Elle est partie enfin, je ne la verrai plus !
Etouffons, s'il se peut, des regrets superflus ;
J'en rens graces aux Dieux, j'ai satisfait ma gloire ,
Il me reste à jouïr du fruit de ma victoire ,
Je ne veux point laisser mon triomphe imparfait.

SESTUS.

Hé que faut-il de plus pour le rendre complet ?

TITUS.

Détruire le soupçon d'une flamme fatale ,
Qui de ma gloire, Ami, fut trop long-temps rivale.

SESTUS.

Mais ce nouveau départ ne l'a-t-il pas détruit?

TITUS.

Non, je veux des Romains tranquilliser l'esprit ;
Tant qu'on pourra douter du choix d'une autre épouse ,
Mes ennemis qu'anime une fureur jalouse ,
D'un amour mal éteint supposeront les feux.
Le nom de Reine à Rome est un nom odieux ;
Une Reine ne peut être sa Souveraine ;

Et

Et Rome dans mon lit, veut voir une Romaine;
Il faut la contenter; l'amitié, dans ce jour,
Va ura serrer des nœuds échappés à l'amour.
à Sestus.
Je choisis vôtre sœur, & par cet himénée,
Fruit de tant de combats, ma gloire est couronnée.

SESTUS.

Servilie?

TITUS.

Elle-même.

SESTUS (*à part.*)

O destin!

ANNIUS (*à part.*)

O malheur!

TITUS.

Sestus ne répond point?

SESTUS.

Que répondre, Seigneur?
Accablé des bontés, dont mon Maître m'honore,
Je rougis... je ne sçai... ma langue hésite encore.

ANNIUS (*à part.*)

Sestus tremble pour moi.

TITUS.

Expliquez vous, Sestus.
Et que pouvez-vous craindre?

SESTUS (*à part.*)

Ah! sauvons Annius!

ANNIUS.

Quel embarras!

SESTUS.

Seigneur...

ANNIUS.

ANNIUS.

Une amitié ſincére,
M'unit avec Seſtus, duſſai-je lui déplaire,
Je dois en ce moment vous découvrir ſon cœur.
Vertueux, & modeſte, il tremble pour ſa ſœur;
Plus il connoit le prix d'une telle alliance,
Plus il craint de ce choix que Rome ne s'offenſe;
Mais ſi les plus hauts rangs ſont faits pour les vertus;
La ſeule Servilie eſt digne de Titus;
Graces, beauté, ſageſſe, on trouve tout en elle;
Le Ciel en la formant, & vertueuſe, & belle,
La deſtinoit au trône; elle remplit ſon ſort.

SESTUS (*à part.*)

Eſt-ce un ſonge, grands Dieux? Annius, quel effort!

TITUS.

Hatez vous, Annius, d'inſtruire Servilie;
Et vous, à qui je dois le repos de ma vie,
Seſtus, redoutez moins l'honneur que je vous fais;
Je vous éléverai ſi haut par mes bienfaits,
Que Rome en nous voyant aura peine à connoître
Lequel eſt de nous deux le ſujet, ou le Maître.

SESTUS.

Modérez cet excès de généroſité;
Vous me rendrez ingrat à force de bonté.

TITUS.

Ami, raſſure toi; je veux que ma puiſſance
T'acquitte ſeule ici de ta reconnoiſſance.
Aux reſpects des Romains préférant leur amour;
Quand je les rends heureux, je le ſuis à mon tour.

SCENE VI.

ANNIUS, *ensuite* SERVILIE.

ANNIUS *seul.*

Je ne m'en repens point, oui je perds ce que j'aime,
Mais c'est pour l'élever à la grandeur suprême;
Je sens ce qu'il m'en coûte, & m'en fais une loi;
Je dois ce sacrifice à Servilie, à moi.
Celle que j'adorois devient ma Souveraine;
Mon amour en respect va se changer sans peine....
Sans peine, hélas! que dis-je? ah! je la vois venir;
Qu'elle est belle, grands Dieux! quel cruel avenir!

SERVILIE.

Cher Amant!...

ANNIUS.

Arrêtez, ma chère Servilie,
Ce nom devient un crime, il faut que je vous fuie.

SERVILIE.

Un crime! Vous me fuïr?

ANNIUS.

Madame, l'Empereur
Vous place sur le Thrône; ah quel coup pour mon cœur!
C'est moi qu'il a chargé du soin de vous le dire;
Je n'ose... je frémis... partagez son Empire.
Adieu, je ne sçaurois...

SERVILIE.

Demeurez, Annius.

Expli-

Expliquez vous. Qui, moi, l'Epouse de Titus?
De ce choix inégal que faut-il que je pense?

ANNIUS.

Est-il rien que de juste en cette préférence?
La vertu, la beauté donnent par-tout des loix;
Et Rome ne sçauroit qu'applaudir à ce choix.
Souffrez que je m'éloigne, & laissez moi, Madame;
Etouffer loin de vous une coupable flamme.

(*Il veut sortir.*)

SERVILIE (*en l'arrêtant.*)

Quoi! vous m'abandonnez dans ce trouble mortel;
Vous, mon cher Annius?

ANNIUS.

Je deviens criminel
En restant près de vous. Chère ame de ma vie!...
Ce nom m'est échappé, pardonnez, Servilie,
Ma bouche accoutumée à vous nommer ainsi;
Le respect la fermoit, mon amour m'a trahi.

SCENE VII.

SERVILIE *seule.*

A Mes premiers liens constamment attachée,
Du Trône des Césars pourrois-je être touchée?
Ne croi pas, cher amant, que son éclat trompeur
Flatte ma vanité, qu'il t'enlève mon cœur;
Une premiére flamme, une flamme innocente,
Jusqu'au dernier soupir t'assure ton amante.
Mais Titus vient, fuyons...

SCENE VIII.

Le Théatre représente le cabinet de l'Empereur.

TITUS *suivi de* PUBLIUS *tenant en mains des papiers.*

TITUS.

Qu'enferment ces écrits?

PUBLIUS.

Le nom des criminels dignes d'être proscrits,
Qui toujours ennemis du Trône, & de sa gloire,
De vos prédécesseurs outragent la mémoire.

TITUS.

O barbare recherche, & cruelle à mon cœur;
Qui n'offre en ses projets que haine, & que fureur;
Qui pour ternir l'éclat de la plus belle vie,
Sçait rendre l'innocent victime de l'envie!
J'en abolis l'usage, & veux que désormais
Contre le délateur tournent ses propres traits;
Et qu'en horreur à tous, il subisse la peine
Qu'il avoit destinée à l'objet de sa haine.

PUBLIUS.

Mais la justice veut...

TITUS.

Si pour nôtre malheur
La justice s'armoit de toute sa rigueur,
La Terre, Publius, seroit bientôt déserte;
Qui pourroit se flatter d'échaper à sa perte?
Ne sondons point du cœur les replis tortueux;
Qui de nous est bien sûr d'être pur, vertueux?

Tel peut être souvent, qui juge un misérable;
Du crime qu'il condamne est lui-même coupable.

PUBLIUS.

Les châtiments du moins....

TITUS.

Deviennent superflus;
Dès qu'ils sont trop fréquents, ils n'en imposent plus:
L'habitude enhardit, l'audace multiplie
Les partisans du crime, & l'attrait qui les lie:
Hélas! de la vertu les autels sont déserts;
Qu'on l'ignore du moins.

PUBLIUS.

Mais, Seigneur, des pervers,
Qui contre vous enfin portent leur insolence?...

TITUS.

Pourquoi de leurs discours veux-tu que je m'offense?
Enfants d'un vain caprice, un autre les détruit;
La vérité me plait, la critique m'instruit;
Le fol n'est qu'un malade, & je le trouve à plaindre;
Si le méchant a tort, ami, dois-je le craindre?
J'aime mieux pardonner.

SCENE IX.

TITUS, PUBLIUS, SERVILIE.

SERVILIE.

En pleurs à vos genoux,
J'implore vos bontés.

TITUS.

Madame, levez vous.

Le rang d'Impératrice...

SERVILIE.

Avant que d'y prétendre,

J'ai d'importants secrets, Seigneur, à vous apprendre.

TITUS.

Publius, laissez nous.

Publius sort.

SERVILIE.

Monarque généreux,

Votre choix en ce jour devroit combler mes vœux.
Au don de vôtre main vous joignez un Empire;
Mais à vos volontés je ne dois point souscrire;
Je trahirois mon Maître, & comment vous trahir,
Vous l'image des Dieux? Je n'y puis consentir.

TITUS.

Parlez.

SERVILIE.

A vos vertus, Seigneur, je rends hommage;
Le bonheur des Romains du mien est le présage;
Mais mon cœur!... Quel aveu!...

TITUS.

Parlez, ne craignez rien.

SERVILIE.

Mon cœur n'est plus à moi, d'un autre il est le bien;
Sans connoitre l'amour je devins sa victime;
En aimant Annius croyois-je faire un crime?
Et le gout, & le temps, resserrèrent ces nœuds;
La raison elle-même autorisa nos feux;
Le Trône ne vaut pas une flamme si pure,

Et vous dédaigneriez une épouse parjure.
Tel fut toujours mon cœur; un vain déguisement
Offenseroit César, ma gloire, & mon amant.
Maintenant prononcez, j'obéis à mon Maître.

TITUS.

Pour la premiére fois je la vois donc paroître,
Cette vérité pure, & loin de la trahir,
Servilie à mes yeux ne craint point de l'offrir.
O combat magnanime! ô vertu que j'admire,
Qui doit servir d'exemple à Titus, à l'Empire!
Pour vous placer au Trône, Annius en ce jour,
Etouffe les transports d'un légitime amour.
Vous fuyez cet honneur pour lui rester fidelle;
Eh! je pourrois troubler une flamme si belle?
Quoi! je m'avilirois par cette lâcheté?
Vous me surpasseriez en générosité?
Non, je fais mon bonheur d'une union si chére;
J'eusse été votre époux, je serai votre pére.
Ma fille, de ma main recevez Annius;
Il est digne d'un cœur destiné pour Titus.
Couronnez, Dieux puissants, un si grand sacrifice;
.... Que pour le célébrer Rome avec vous s'unisse!

SERVILIE.

O César, ô mon pére! ah! pourrai-je jamais
Reconnoitre le prix de ces rares bienfaits?

TITUS.

Je vous quitte du soin de vanter ma puissance;
Et pour faire éclater votre reconnoissance,
Inspirez aux Romains cette aimable candeur,
Qui seule a sçu trouver le chemin de mon cœur.
Je hais la fausseté qui flatte avec bassesse,
Et le vrai seul me plait, lors même qu'il me blesse.

SCENE X.

SERVILIE, VITELLIE.

SERVILIE *apercevant Vitellie,*

Quel bonheur !

VITELLIE *ironiquement.*

J'accourois pour grossir votre Cour;
Quand Titus vous choisit pour épouse en ce jour.
Ce titre, il faut le croire, exige mon hommage.

SERVILIE (*à part.*)

Elle cherche à m'aigrir par un pareil langage;
Pour punir son orgueil, laissons la dans l'erreur;
Partons... (*haut*) Adieu, Madame.

VITELLIE.

Avec tant de hauteur;
Quoi vous me refusez un coup d'œil favorable!
Déja d'un tel dédain Servilie est capable!

SERVILIE.

Hà! ne le pensez pas; je ne puis m'arrêter;
Et laissant à l'amour le soin de m'acquitter,
Je céde au doux transport qui m'enléve à moi-même;
Et vole sur les pas du tendre objet que j'aime.

SCENE XI.

VITELLIE, *ensuite* SESTUS.

VITELLIE *seule.*

PAr de nouveaux mépris elle vient m'outrager!
O barbare Titus, je sçaurai me venger.
C'étoit peu de m'avoir préféré Bérénice;
Tu voulois augmenter ma honte, & mon supplice;
Ta main est donc offerte à toute autre qu'à moi?
Et tu me juges seule indigne de ta foi.
Tremble, ingrat, c'en est trop, & Sestus qui s'avance,
Va laver dans ton sang cette nouvelle offense.

SESTUS.

Chère Princesse.

VITELLIE.

Hé bien! viens-tu d'exécuter
Ce projet que pour moi ta main devoit tenter?
Le Capitole enfin est-il réduit en cendre?
Titus est-il puni?

SESTUS.

Lentulus doit s'y rendre:
J'ai pour le soutenir assemblé nos amis;
Mais, s'il faut l'avoüer, je n'ai rien entrepris.

VITELLIE.

Qu'assurent tes serments, tes stériles tendresses,
Si la crainte t'arrête, & suspend tes promesses?

SESTUS.

C'est par votre ordre exprès que j'ai tout suspendu.

VITELLIE

VITELLIE.

Quoi! le nouvel affront que depuis j'ai reçu;
N'a-t-il pas dû hâter ta vengeance, & la mienne?
Qu'attends-tu, lâche? cours, que rien ne te retienne;
Et ne vien plus m'offrir un amour incertain,
Qui veut ſauver Titus, & mériter ma main;
Non, le prix de mon cœur doit lui coûter la vie;
Sa mort ſeule en ce jour t'aſſure Vitellie.

SESTUS.

Ha! que me dites-vous? Je n'ai donc déſormais
Que le choix de vous perdre, ou celui des forfaits?
Comment juſtifier la mort d'un ſi grand homme?

VITELLIE.

Par mon propre intérêt, par l'intérêt de Rome.
Si pour elle en ce jour tu veux te ſignaler,
Le moment eſt venu de ne plus reculer.
Délivre ta Patrie, elle aſſure ta gloire,
Et conſacre ton nom au Temple de Mémoire;
Rend-lui la liberté: que ſans remords, Seſtus
A ſes yeux étonnés montre un nouveau Brutus.
Si de l'ambition ton ame étoit épriſe,
Tout favoriſe ici cette noble entrepriſe.
Compte ſur mes amis, ſur mes droits, & ſur moi;
Conſomme tes projets, & l'Empire eſt à toi.
L'amour d'un feu plus doux embraſe-t-il ton ame?
Si Vitellie encor eſt l'objet de ta flamme,
Si l'eſpoir de me plaire a de quoi te flatter,
Porte à Titus le coup que je voudrois porter;
Tu deviens mon époux au moment qu'il expire;
Sans quoi n'eſpére pas que je veuille y ſouſcrire.
Ecoute, & ſache enfin le ſecret de mon cœur;

Je

Je ne m'en cache plus, Titus fut mon vainqueur.
Pour lui jusqu'à ce jour j'ai dédaigné d'entendre
Ce que ta passion t'inspira de plus tendre.
S'il vit, il peut m'aimer; je ne te réponds pas
Que pour moi son amour n'eût encor des appas.
Enfin faut-il encor te le faire redire?
Si la gloire & l'amour, qui t'offrent un Empire,
Ne peuvent émouvoir, ni ton cœur, ni ta main,
Tu me perds pour jamais, & tu n'ès point Romain.

SESTUS.

Que d'assauts à la fois! Ah! c'en est trop, Madame;
Toute votre fureur a passé dans mon ame.
J'étouffe les remords, & Titus expirant,
De mon amour pour vous sera le sûr garant...
(*à part.*)
Justes Dieux! qu'ai-je dit?

VITELLIE.

Je lis dans ta pensée.
Tu te repens déja!... Que j'étois insensée.
D'en croire à tes serments!

SESTUS.

Je ne m'en repens pas.
Mais...

VITELLIE.

Ne me parle plus; des sentimens si bas
Méritent peu de foi; tu voulois me surprendre;
A tes discours trompeurs j'étois prête à me rendre.
Tu me plaisois déja, j'allois presque t'aimer;
Va, fui loin de mes yeux. Moi vouloir t'enflammer!
Moi vouloir t'élever au Trône de mon pére!
Ces motifs sont trop grands pour une ame vulgaire.

Tu trouverois encor quelque prétexte vain,
Qui pour mon déshonneur arrêteroit ta main.

SESTUS.

Non, je n'hésite plus, croyez-en à vos charmes.

VITELLIE.

Venge moi, je crois tout; va, cours prendre les armes.
Accompli tes serments.

SESTUS.

C'en est fait, & je pars...
Me refuserez-vous un seul de vos regards?....
(Elle le regarde tendrement.)
Ha! je lis dans vos yeux, ils embrasent mon ame,
Et la mort de Titus va couronner ma flamme.
Que l'amour sur un cœur a de puissants attraits!
Il vient armer mon bras, & répond du succès.

SCENE XII.

VITELLIE *seule, ensuite* PUBLIUS.

VITELLIE.

TU te repentiras de m'avoir méprisée.
Titus, sur mes appas me serois-je abusée?
Non; tes plus chers amis ont senti leur pouvoir;
Ils ont pour me venger fait taire le devoir...
Mais je vois Publius. Que venez-vous m'apprendre?

PUBLIUS.

Dans votre appartement l'Empereur va se rendre.

VITEL-

VITELLIE.

L'Empereur? Que veut-il?

PUBLIUS.

Pouvez-vous ignorer
Le choix dont en ce jour il doit vous honorer?
D'un bonheur assuré sa main devient le gage.

VITELLIE.

Ne me trompez-vous point par un pareil langage?

PUBLIUS.

Moi vous tromper, Princesse? ha! ne le pensez pas;
Croyez-en mes serments, croyez-en vos appas.

VITELLIE.

Mais enfin Servilie?

PUBLIUS.

Elle est abandonnée;
J'en ignore la cause, & dans cette journée,
Votre triomphe est sûr, & le sien va finir.
Allez.....

VITELLIE.

Je pars.... Sestus!.. comment le prévenir?
Il faut le rappeller.... Publius, cours lui dire,
Que Titus en ce jour... (*à part.*) Peut-être qu'il expire;
Colère trop funeste! (*haut.*) Ha! raméne Sestus,
Puissai-je le revoir avant de voir Titus!

PUBLIUS.

Que lui dire? Pourquoi? qu'exigez-vous?

VITELLIE.

Qu'il vienne;
Son retour intéresse & sa gloire & la mienne...
Quoi tu n'es pas parti? Que ce retardement,

En

En augmentant ma crainte, augmente mon tourment!

PUBLIUS.

Je ne vous comprens point, mais j'obeïs, Madame....
Le plaisir jette-t-il tant de trouble en une ame?

SCENE XIII.

VITELLIE *seule.*

UN ordre trop barbare, (ah quel sort est le mien!)
Peut-être en ce moment a décidé du tien,
Cher Titus! j'en frémis, je me suis trop pressée;
Quoi, devois-je écouter ma fureur insensée?...
Mais si Titus feignoit de m'aimer en ce jour,
Si l'inconstance encor m'enlevoit son amour?...
Ou vai-je m'égarer?... Bannissons cette crainte;
Par ces doutes affreux ma raison semble éteinte;
De sentiments divers mon cœur est agité;
Je redoute à présent ce que j'ai souhaité!
De la haine à l'amour, de l'amour à la haine,
Je passe en un instant.... Dieux, finissez ma peine.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente des Portiques.

SESTUS *seul, portant le ruban rouge noué sur l'épaule droite, signal des conjurés.*

OU suis-je? où vai-je? ô Dieux! quels mouvemens confus
S'emparent tour à tour de mes sens éperdus?
Je m'arrête, j'avance, & tout m'offre un abîme:
Non, je n'ai pas conçu ce que coûtoit un crime.
Mais comment reculer? le premier pas est fait;
Il faut, tel est mon sort, achever ce forfait.
Lentulus va porter la flamme au Capitole;
Je dois frapper Titus...! quoi c'est moi qui l'immole!
D'un pareil attentat l'horreur me fait frémir!...
Et si je le commets, je n'ai plus qu'à mourir.
A mourir! que du moins je meure avec courage!
Mais un traître jamais en eut-il en partage?
Un traitre, nom affreux! Sestus infortuné,
Aurois-tu jamais crû qu'il te seroit donné?
Il ne t'en restera qu'une douleur stérile,
Qu'un opprobre, qu'un crime, & peut-être inutile!
Tu trahis à la fois un Maître généreux,
Un ami qui t'élève au-dessus de tes voeux,

Un Prince l'ornement & l'amour de la Terre....
Que plutôt à l'inſtant m'écraſe le tonnerre !....
Qui moi contre ſes jours j'oſerois attenter !
Non... je mourrois du coup, avant de le porter.
Comment le prévenir ?... il en eſt temps encore ;
Suſpendons les effets d'un projet que j'abhorre ;
Abandonnons après mon triſte ſort aux Dieux....
Mais quel ſpectacle, ô Ciel ! vient s'offrir à mes yeux ?
Le Capitole en feu !.... Lentulus a peut-être
Déja porté le coup.... Dieux, défendez mon Maître ;
Volons à ſon ſecours.

SCENE II.

ANNIUS, SESTUS.

ANNIUS.

Seſtus, pourquoi me fuir ?

SESTUS.

Ha ! ne m'arrêtez pas.

ANNIUS.

Vous paroiſſez frémir :
D'où vient ?..

SESTUS.

Vous le ſaurez, & trop tard pour ma gloire.

(*Il ſort.*)

SCENE

SCENE III.

ANNIUS, *ensuite* SERVILIE, PUBLIUS *avec des Gardes.*

ANNIUS.

De ce discours obscur hélas que dois-je croire?
Quel est donc ce secret, pourquoi me le cacher?
Que penser de ces mots qu'il lui faut arracher?
Dans un sombre chagrin son ame envelopée,
Sembloit d'un grand péril profondément frappée.
Suivons-le.

SERVILIE *qui entre.*

Ah! cher amant, que ces momens sont doux!

ANNIUS.

Tous mes vœux sont comblés, quand je suis près de vous;
Mais il faut malgré moi qu'à l'instant je vous quitte.

SERVILIE.

Vous me faites frémir; quel trouble vous agite?

PUBLIUS (*qui arrive avec précipitation.*)

Annius en ces lieux! quelle tranquillité!
Dans ce même moment le peuple revolté
Court le fer à la main, & la fureur dans l'ame;
Déja du Capitole on voit briller la flamme.

SERVILIE.

O Dieux!

PUBLIUS.

Il est trop vrai.

ANNIUS.

Quel étrange malheur!

Les discours de Sestus en redoublent l'horreur.
Courons.

SERVILIE.

Vous me laissez dans ce péril extrême!

ANNIUS.

Que ne puis-je à la fois défendre ce que j'aime,
Et sauver mon ami! Sûr de vôtre secours,
C'est à vous, Publius, que j'ose avoir recours;
Je remets en vos mains ma chère Servilie,
Et c'est vous confier mon bonheur & ma vie.

SCENE IV.

SERVILIE, PUBLIUS.

SERVILIE.

A Cet embrasement qui pourroit avoir part?
Peut-être aussi n'est-il que l'effet du hazard!

PUBLIUS.

Plût au Ciel qu'en effet il en fût seul la cause!
Je crains la perfidie, & je sçai ce qu'elle ose.

SERVILIE.

Vous me glacez d'effroi.

PUBLIUS.

Madame, cependant
Rassurez vous, allez dans vôtre appartement;
Des gardes près de vous ont ordre de se rendre;
Je cours à Vitellie, & sçaurai vous défendre;
Titus a tout prévû.

SERVILIE.

Quoi donc, dans ces instants

Il étend jusqu'à moi ces secours importants ?

PUBLIUS.

Sa vigilante audace en ce désordre extrême,
Le fait penser à tout, il voit tout par lui-même :
Tel qu'un Pilote habile, & qu'un sage Guerrier,
Pour n'être point surpris il sçait se méfier :
Toujours la rame en main, toujours le casque en tête,
Il est prêt au combat, & brave la tempête.

SCENE V.

SERVILIE *seule.*

HElas ! cher Annius, que fais-tu loin de moi ?
Les dangers que tu cours redoublent mon effroi.
Rentrons : volez, transports de la plus vive flamme,
Et peignez-lui l'ardeur qui régne dans mon ame.

SCENE VI.

VITELLIE, SESTUS.

(Ils entrent chacun par un côté opposé.)

VITELLIE.

JE cherche en vain Sestus, je cours de tous côtés.

SESTUS.

Où fuir, où me cacher ?

VITELLIE.

Je le vois, arrêtez.
Que fait Titus ?

SESTUS.

Cruelle !

VITELLIE.

Ha! que vas-tu me dire?

SESTUS.

Titus, hélas! Titus en ce moment expire.

VITELLIE.

Barbare, qu'as-tu fait?

SESTUS.

Un noble repentir
M'armoit pour le sauver, & non pour vous servir;
Contraire à vos projets, à mon Prince fidelle,
Je vole, mais trop tard..! une main criminelle,
Dans ce moment fatal ose percer son flanc;
Je me vois tout couvert de cet auguste sang,
Et Titus, ô douleur! Titus chancèle, tombe.

VITELLIE.

Q'uentends-je, Dieux cruels! il est mort! je succombe!

SESTUS.

Emû par la pitié, guidé par la fureur,
Je veux sur l'assassin porter ce fer vengeur;
Mais la fuite à mes coups dérobe le coupable;
Voilà ce qu'a produit votre ordre détestable;
Je rapporte à vos pieds mon affreux désespoir.
Pour vous j'ai tout trahi, l'amitié, le devoir.
Que vai-je devenir, où trainer ma misère?
O combien m'a coûté le désir de vous plaire!

VITELLIE.

Toi me plaire! ame lâche! ah! fui loin de mes yeux;
Je ne vois plus dans toi qu'un objet odieux,
Qu'un monstre qui flatté d'une indigne victoire,
Vient de ravir à Rome, & son père, & sa gloire.
Pour immoler Titus, quel crime a-t-il commis?
Celui de te placer au rang de ses amis.

Tant

Tant de faveur sans doute étoit une injustice;
Mais devois-tu, cruel, te charger du supplice?

SESTUS.

Suis-je Sestus, ô Dieux! Quoi, ne m'avez-vous pas
Vous-même ici tantôt ordonné son trépas?
Vous seule....

VITELLIE.

Garde-toi de m'imputer ton crime.
Moi je t'aurois livré cette illustre victime?
Et quand je l'eusse fait, à travers ma fureur
Tu devois démêler les transports de mon cœur;
Mais sa mort te flattoit, je le sçai, trop perfide,
Tu tramois dès long-temps cet affreux parricide.
Si ce n'est point assez, s'il t'en faut un nouveau,
Frappe, je rejoindrai Titus dans le tombeau;
Frappe, c'est me servir; la triste Vitellie
N'aspire désormais qu'à voir finir sa vie.
Tu me ravis, barbare, en ce funeste jour,
L'espoir de ma grandeur, l'objet de mon amour;
Par toi je perds le Trône, & deviens criminelle;
C'en est fait, je te jure une haine éternelle....
La force m'abandonne.... avant de le trahir
Que ne revenois-tu?... Que sert mon repentir?

SCENE VII.

SESTUS *seul*, *ensuite* ANNIUS.

SESTUS.

Au comble des malheurs, je n'ai plus rien à craindre;
Je l'ai bien mérité, j'aurois tort de m'en plaindre.
Tu trahis à la fois, ô malheureux Sestus!

L'amour, & l'amitié, Vitellie & Titus !
Les Dieux ont sur ta tête épuisé leur colère ;
Ils ont juré ta perte, il faut les satisfaire.
Remords, déchirez moi, dans ce cœur criminel ;
Rage qui l'animez, portez le coup mortel ;
Ou si vous m'épargnez, implacable Furie,
Mon bras sçaura sans vous m'affranchir de la vie.
Mourons.
(*Il tire son épée.*)

ANNIUS (*qui entre précipitamment.*)
Que faites-vous ? César en cet instant.....

SESTUS.
Il veut mon sang, eh bien ! César sera content.
(*Il veut se frapper.*)

ANNIUS *l'arrêtant.*
Quel langage ! Titus surpris de ton absence,
Ne désire que toi ; j'arrive en diligence.
Vien, vole à son secours dans un si grand péril.

SESTUS.
Je ne te comprens point ; quoi Titus vivroit-il ?

ANNIUS.
Il vit.

SESTUS.
Puis-je le croire ? ah ! j'ai vû le perfide,
Qui plongeoit dans son sein une main parricide.

ANNIUS.
Mais enfin dans quel lieu ?

SESTUS.
Dans ce passage obscur.....
Annius, je l'ai vû, son trépas est trop sûr.

ANNIUS.
Hé non, mon cher Sestus, ton ame prévenüe

A pû dans le tumulte être aiſément déçûë.

SESTUS.

Celui qu'en ce moment j'ai vû ſacrifier,
Etoit vêtû de pourpre, étoit ceint de laurier;
Quel autre que Titus?...

ANNIUS.

Faut-il te le redire?
Titus vit plein de gloire.

SESTUS.

Il vit?... Ah je reſpire!
Vous l'avez conſervé, vous le deviez, grands Dieux!

ANNIUS.

Ne différe donc plus; & n'en croi que tes yeux;
Vien près de l'Empereur.

SESTUS.

Que je m'offre à ſa vüe,
Après l'avoir trahi? Mon ame trop émüe
N'oſeroit ſoutenir....

ANNIUS.

Qu'entens-je, ô Dieux! Seſtus
Auroit-il pu lui même?...

SESTUS.

Oui, j'ai trahi Titus,
J'ai conçu le projet, j'ai conduit l'entrepriſe.

ANNIUS.

Oſes-tu l'avoüer? Ciel! quelle eſt ma ſurpriſe!

SESTUS.

Un inſtant m'a perdu, je ſçaurai m'en punir.
D'un malheureux ami daigne te ſouvenir.
Je vai fuir en des lieux où l'horreur me conſume;
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume;
Joüet infortuné d'un trop funeſte amour,

Indigne de jouïr de la clarté du jour,
Et trainant malgré moi ma déplorable vie;
Mourir dans les remords, & dans l'ignominie.

ANNIUS.

Ecoute, le complot est encor ignoré;
Quelque effort qu'on ait fait, nul ne l'a pénétré;
On impute au hazard cet affreux incendie;
Rassure toi, surtout que ton ame enhardie
Ose ne pas trembler en voyant l'Empereur,
Tu le sçais, & tu dois te fier à son cœur.

SESTUS.

Ce Romain mis à mort, que je croyois mon maître;
Suffit pour me confondre.

ANNIUS.

On n'a pû le connoître.

SESTUS.

Mais ce manteau sanglant?

ANNIUS.

Quel est-il donc, grands Dieux!

SESTUS.

C'est celui de ce traitre immolé sous mes yeux.

ANNIUS.

Son manteau? pren le mien; je vole pour apprendre
Ce qu'on pense dans Rome, interroger, entendre;
Si tout est découvert, je reviens t'avertir,
Te plaindre, t'embrasser, & t'aider à partir.

SESTUS.

Ami trop généreux, ha! ton cœur est capable
D'aimer, de protéger un malheureux coupable!
Mais ne te flatte pas de calmer mon effroi,
Ma raison égarée est déja loin de moi;
Je la rappelle en vain, tout m'allarme, & m'étonne.
Dispose de mon sort, à toi je m'abandonne.

SCENE VIII.

Le Théatre représente une galerie ornée de statues, & qui répond à des jardins.

TITUS, SERVILIE.

TITUS.

Contre moi l'on conſpire, & vous m'en aſſurez,
Servilie?

SERVILIE.

Oui, Seigneur, par un des conjurés
Je viens de tout apprendre, & lui-même s'accuſe;
Il oſe ſe flatter qu'un tel aveu l'excuſe.

TITUS.

Lentulus auroit part à cet affreux projet?

SERVILIE.

Il en eſt ſeul l'auteur, redoutez-en l'effet;
Ce traitre dès long-temps pour la grandeur ſoupire;
Il vouloit vous ravir, & la vie, & l'Empire;
Déja de toute part ſes parents, ſes amis
Paroiſſoient raſſemblés, à ſes ordres ſoumis;
Pour animer le peuple, il part, il court, il vole,
Et ſon bras va porter la flamme au Capitole:
Cependant revêtu des ornements ſacrés,
Qui par nos citoyens ſont toujours révérés,
Il croit que tout ſuccède au gré de ſon envie,
Mais c'eſt ce qui vous ſauve, & lui coûte la vie;
Un conjuré déçu par ce déguiſement,
Croit voir en lui Céſar; en ce même moment

Sous

Sous les coups redoublés du transport qui le guide,
Lentulus tombe....

TITUS.

Eh bien, est-il mort le perfide?

SERVILIE.

Je ne sçai.

TITUS.

Se peut-il qu'à ma Cour, sous mes yeux,
Il trama sourdement ce complot odieux?

SERVILIE.

Ah! d'un traitre toujours la fureur est extrême;
Défiez vous de tout, de vôtre garde même.
Les conjurés unis pour ce complot fatal,
Ont sur l'épaule droite un ruban pour signal.
(Elle lui montre un ruban rouge tel que les conjurés le portent au nœud de leur manteau.)
Voyez.... observez bien tous ceux qui vont paroitre,
A la couleur, au nœud, vous pourrez les connoitre.

TITUS.

Avoüez-le, Madame, on doit peu s'occuper
D'une ombre de grandeur qui sert à nous tromper.
Rien ne paroit aux yeux si beau qu'une Couronne;
Hélas! presque toujours la crainte l'environne.
Quand je fais mon bonheur du bonheur des Romains;
Je suis prêt à périr, & par leurs propres mains;
Ils trament contre moi les plus noirs artifices,
Et Rome de ce crime enfante les complices?
Moi qu'on a vû cent fois voler à leur secours,
Prodigue de mon sang pour conserver leurs jours!
Moi leur Maître, leur pére, & qui pour eux encore
Viens de me séparer de l'objet que j'adore?
Moi la haine de Rome? Après tant de combats,
Tant de bienfaits, devois-je y trouver des ingrats?

SCENE

SCENE IX.

TITUS, SERVILIE, SESTUS *mandé par l'Empereur.*

SESTUS (*à part.*)

C'Eſt mon Maitre? A ſa vuë à peine je reſpire.

TITUS (*en l'appercevant.*)

Seſtus, mon cher Seſtus, contre moi l'on conſpire?

SESTUS (*à part.*)

O cruel ſouvenir!

TITUS.

Quoi l'aurois-tu penſé,
Que ton Maitre à ce point ſe verroit offenſé?
Que Rome dût payer mes bienfaits par ſa haine?
Qu'avide de mon ſang elle eût pû...

SESTUS (*à part.*)

Quelle peine!

TITUS.

O toi dont la franchiſe & les rares vertus
Ont ſçû te mériter l'amitié de Titus,
Toi de tous mes ſecrets ſage dépoſitaire,
Parle, de mes bontés eſt-ce là le ſalaire?

SESTUS (*à part.*)

Hélas! ſans le ſçavoir il me perce le cœur.

TITUS.

A quoi dois-je imputer ce projet plein d'horreur?
Que me reproche-t-on? ah! je connois ton zèle.
Répon.

SESTUS.

Seigneur...

TITUS.

Eh bien ?

SESTUS (*en pleurant.*)

Une main criminelle.....

TITUS.

Tu pleures, cher Sestus, mon sort te fait pitié;
Vien dans mes bras, je sens le prix de l'amitié;
Je vois que la douleur étouffe ta parole,
Et ta fidélité me flatte, & me console.

SESTUS (*à part.*)

Je suis prêt d'expirer, mais avant de mourir,
Par mon silence encor je pourrois le trahir.
Il faut.... ah Dieux vengeurs! j'aperçois Vitellie.

SCENE X.

SESTUS, VITELLIE, TITUS, SERVILIE.

VITELLIE (*à part.*)

JE vois Sestus! (*bas.*) Tai toi, je viens sauver ta vie.
(*Haut s'adressant à Titus.*)
Le Ciel a donc veillé sur vos jours précieux.

SESTUS (*à part.*)

Il me manquoit encor Vitellie en ces lieux.
Quel horrible tourment!

VITELLIE (*à Titus.*)

Je frémis quand je pense
A ce pressant danger. (*bas à Sestus.*)
Garde au moins le silence.

TITUS.

Et l'Empire, & la vie ont pour moi peu d'appas,

Mada-

Madame, en les perdant, je ne me plaindrois pas ;
Quand je veux les ravir aux coups de l'homicide,
L'intérêt de mon Peuple est le seul qui me guide :
Ma Couronne, mes jours, Rome, sont vôtre bien,
Vous m'en rendez comptable à chaque citoyen.
Qui ne vit que pour soi n'auroit jamais dû naître :
Mais pour verser mon sang, pourquoi chercher un traitre ?
Pour Rome j'ai sçû vivre, & je sçaurai mourir ;
Faut-il donc m'arracher ce que je veux offrir ?
Méconnoit-on Titus ? il est Romain lui-même.

VITELLIE.

Quel Héros !

SCENE XI.

LES ACTEURS PRECEDENTS,

Et ANNIUS *ayant le manteau de Sestus noüé sur l'épaule, avec le ruban rouge, signal des conjurés.*

ANNIUS (*à part.*)

De Sestus le péril est extrême ;
Tâchons de l'avertir. (*à Titus.*)
Seigneur, en ce moment
Du Capitole enfin cesse l'embrasement ;
Mais à de plus grands maux sans doute il nous expose,
Et le hazard tout seul n'en fut jamais la cause.
On conspire, Seigneur, on en veut à vos jours.

TITUS.

Je le sçai, du complot j'arrêterai le cours,

Et dans peu. . .

(Il apperçoit le signal des conjurés sur le manteau d'Annius.)

Servilie ? O ciel ! quelle surprise !

Annius est coupable, il sçavoit l'entreprise,

Il porte le signal.

SERVILIE.

Que dites-vous, Seigneur.

Comment ?

TITUS.

Tout y répond, la forme, la couleur,

Ce ruban.

SERVILIE.

D'Annius eh que pouvez-vous craindre ?

(Se retournant du côté d'Annius.)

Mais que vois-je, grands Dieux ? En vain je voudrois feindre.

TITUS.

Annius, quoi, toi-même ?

SESTUS *(à part.)*

Ah ! comment résister ?

TITUS *à Annius.*

Tu désires ma mort, di, pour la mériter

Qu'ai-je fait ?

ANNIUS.

Que plutôt la terre m'engloutisse,

Que frapé de la foudre à vos yeux je périsse ! . .

TITUS.

Laisse là tes serments, tu les ferois en vain,

Ce signal de ton crime est un garant certain.

ANNIUS.

Je ne sçai ce que c'est. . .

SESTUS

SESTUS (*à part.*)

Je vois ce qui l'abuse.

ANNIUS.

Je ne redoute point un signal qui m'accuse,
J'en atteste les Dieux, & rien ne m'est connu.

TITUS.

Mais par qui ce ruban t'est-il donc parvenu?

ANNIUS (*interdit.*)

C'est..... (*à part.*)
Ah je perds Sestus dès que je le déclare.....

TITUS.

Parle donc.

ANNIUS.

Je ne sçai....

VITELLIE (*à part.*)

Je tremble,

SESTUS (*à part.*)

Amitié rare!

TITUS.

Il ne peut se défendre, & le traitre est troublé.
Ah! cher Sestus, hélas! mon malheur est comblé!
Les Rois par leurs bienfaits se font aimer sans p...;
Je n'ai pû par les miens m'attirer que la haine.

ANNIUS (*à part.*)

Lavons-nous d'un soupçon...

SESTUS (*à Vitellie à part.*)

C'est trop dissimuler.
On accuse Annius, je dois enfin parler.
Vitellie....

VITELLIE *en l'interrompant.*

Ah cruel! veux-tu que je périsse?

SESTUS (*à part.*)

Que je souffre!

ANNIUS (*à part.*)

Du Ciel j'implore la justice!

TITUS *à Servilie.*

Hé bien! un tel amant est-il d'un si grand prix, Servilie?

SERVILIE.

A l'amour succéde le mépris;
Et je rougis, Seigneur...

SESTUS (*à part.*)

Que son sort est à plaindre!

TITUS *à Annius.*

Mais di-moi, cœur ingrat, & garde toi de feindre;
Ce complot, osas-tu le former sans horreur?

SESTUS (*à part.*)

C'est moi qui suis l'ingrat....

TITUS (*à Annius.*)

Pourquoi cette fureur?

SESTUS (*à part.*)

Je ne puis résister. (*à Titus.*)
A vos pieds la victime....

VITELLIE (*à part.*)

Malheureuse!

SESTUS.

Annius n'a point commis le crime,
Et moi-même....

VITELLIE *l'interrompant & s'adressant à Titus.*

Ah! Seigneur, en ce moment Sestus
Accablé, confondu, tremble pour Annius;
Nous implorons tous deux vôtre auguste clémence;
Vôtre cœur du pardon nous répond par avance.

SESTUS.

Non, non....

VITEL-

VITELLIE (*à part, l'interrompant.*)
Veux-tu ma mort?

SESTUS.

Quel horrible tourment!

TITUS *à Annius.*

Enfin explique-toi, tu n'as plus qu'un moment.

ANNIUS.

Je vous dirai, Seigneur.... Hélas que puis-je dire?

TITUS *à Sestus.*

Sestus, il est coupable, & ma colére expire;
Je vois que ma présence & le trouble, & l'abbat;
Retenez-le en ces lieux, je renvoye au Sénat
Du crime d'Annius l'entiére connoissance;
Puisse-t-il devant lui prouver son innocence!
Que ton cœur, Annius, est différent du mien!
Tu voulois mon trépas, je tremble pour le tien.
Quand ton ingratitude outrage la nature,
Ma bouche se refuse à te nommer parjure;
Je vois la trahison, & je sens l'amitié;
Ton embarras me touche, & je vai par pitié
M'éloigner; je le sens, mon aspect t'humilie.

SCENE XII.

SESTUS, VITELLIE, SERVILIE, ANNIUS.

ANNIUS.

OU suis-je? Quel état, ma chére Servilie!
C'est à vous...

SERVILIE.

Fui, barbare, & ne me voi jamais;
Tu réclames en vain des titres que je hais:
Mon amour eſt éteint, j'abhorre ton hommage,
Et je romps pour toujours un lien qui m'outrage.
Adieu.

SCENE XIII.

ANNIUS, SESTUS, VITELLIE.

ANNIUS.

Seſtus ſe tait?

VITELLIE.

Je tremble...

SESTUS.

Je me meurs.

ANNIUS.

Ami, je ſuis réduit au comble des malheurs.
Tu me vois confondu, tu gardes le ſilence;
Quel autre mieux que toi connoit mon innocence?
Si pour ſauver tes jours, Seſtus, je me ſuis tû,
Si j'ai porté mes fers ſans en être abbatu,
Il eſt temps d'effacer l'affreuſe ignominie
Dont le ſoupçon du crime obſcurciroit ma vie.
Déshonoré, haï de l'objet de mes feux,
Sans l'avoir mérité, quel ſort plus malheureux!
L'amitié m'a perdu, qu'elle me juſtifie;
Mais détrompe ſur-tout, & calme Servilie.

SCENE

SCENE XIV.

SESTUS, VITELLIE.

SESTUS.

Enfin.....

VITELLIE.

Sans t'arrêter en de vains entretiens,
Fui, si tu veux sauver, & tes jours, & les miens.

SESTUS.

Que je laisse en fuyant accabler l'innocence?
Qu'Annius?...

VITELLIE.

Je prendrai le soin de sa défense.

SESTUS.

Non si je ne le vois.....

VITELLIE.

J'en atteste les Dieux;
Je te répons de lui, sauve-toi de ces lieux;
Il est en sureté.

SESTUS.

Mais que vous sert ma fuite?

VITELLIE.

Elle assure à la fois mon honneur, ta conduite:
Car enfin en ce jour mon secret découvert,
(Il n'en faut plus douter) fait ma honte, & te perd.

SESTUS.

Au milieu des tourments comptez sur mon silence,
Et Titus par la mort ne peut....

VITELLIE.

C'eſt ſa clémence

Qui m'effraye en ce jour, & non pas ſa rigueur;
Bientôt il trouvera le chemin de ton cœur.
Si jamais Vitellie à tes yeux a ſçû plaire,
Accorde cette grace à mes déſirs ſi chère;
Il y va de ma gloire, il y va de mes jours.
Parle, puis-je eſpérer cet utile ſecours?

SESTUS.

Dieux!

VITELLIE.

Ah! déja je lis dans le fond de ton ame;
J'y vois les mouvements de l'amour qui t'enflamme:
Tu crains de me quitter, cependant mon bonheur
L'exige, cher Seſtus.
(*Elle le regarde avec tendreſſe.*)

SESTUS.

Quel pouvoir enchanteur!
Je pars, mais que de moi Vitellie occupée.....

SCENE XV.

LES ACTEURS PRECEDENTS, PUBLIUS, Gardes,

SESTUS.

Mais que veut Publius?

PUBLIUS.

Rendez moi votre épée.

SESTUS.

Mon épée? & pourquoi?

PUBLIUS.

Lentulus n'eſt pas mort ;
C'eſt vous en dire aſſez.

VITELLIE.

Oh coup affreux du ſort !

SESTUS.

Cruelle, c'eſt celui que je devois attendre.

PUBLIUS.

Le Sénat aſſemblé demande à vous entendre :
Je ne puis plus long-temps vous laiſſer en ce lieu ;
Suivez moi.

SESTUS.

J'obeïs. Ah ! Vitellie, adieu.

SCENE XVI.

VITELLIE *ſeule.*

EST-ce aſſez de fureurs, barbare Vitellie ?
Tu ravis à Seſtus, & l'honneur & la vie !
Les ſerpents d'Alecto ſont entrés dans ton ſein ;
Du plus fidelle ami tu fais un aſſaſſin.
Tu brules pour Titus, & tu veux qu'il expire,
Quand il t'offre à la fois, & ſa main, & l'Empire.
Quel abime de maux ! que de forfaits divers !
Ma honte va paroitre aux yeux de l'univers.
Tremblante, irréſoluë, hélas ! que dois-je faire ?
Je n'oſe en ce moment ni parler, ni me taire.
Je ne puis ſoutenir la lumiére du jour,

Je porte dans mes flancs, & la rage, & l'amour.
Des plus cruels remords mon ame est déchirée.
D'une si triste vie abrégeons la durée.
Oui, cette même main qui te sçut outrager,
Titus, te fera voir comme on doit se venger.

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente l'intérieur de l'appartement de Titus.

TITUS, PUBLIUS.

PUBLIUS.

Tout est prêt, il est temps que la fête commence ;
Le peuple dans le Cirque attend vôtre présence.
Seigneur, il a tremblé pour vos jours triomphants ;
Montrez un Pére auguste à ses heureux enfants,
Hâtez vous.

TITUS.

Oui, j'irai, leur amitié m'est chère ;]
Mais du sort de Sestus l'incertitude amére
Corromproit la douceur dont j'aime à me flater ;
Le Sénat est instruit, il va me contenter.
Sans doute d'un ami j'apprendrai l'innocence,
Et j'en attends l'avis avec impatience.

PUBLIUS.

Craignez plutôt, Seigneur, cet éclaircissement.
Lentulus contre lui dépose clairement.

TITUS.

Lentulus pour couvrir la noirceur de son crime ;
Voudroit s'associer une illustre victime ;

Il connoit le pouvoir qu'a Sestus sur mon cœur ;
Et croit que l'amitié fléchira ma rigueur ;
C'est là des criminels la ressource ordinaire.
Je veux en être instruit : qu'attend - on ? quel mistére ?
Retournez au Sénat, allez vous informer....

PUBLIUS.

J'obéis, mais je crains.

TITUS.

Ah pourquoi m'allarmer ?
Non, d'un tel attentat Sestus n'est point coupable ;
J'en juge par mon cœur, il en est incapable.

PUBLIUS.

Vous jugez de son cœur par celui de Titus ;
Mais quel mortel, Seigneur, égala vos vertus ?
Le crime échape aux yeux d'une ame noble & pure ;
Elle en doute, & trop tard reconnoit l'imposture.

SCENE II.

TITUS *seul, ensuite* ANNIUS.

TITUS.

Se peut-il que Sestus eût voulu me trahir ?
Quoi donc, en un moment a-t-il pû me haïr ?
Non, pour lui mes bontés ont réveillé l'envie ;
On a voulu le perdre, & de la calomnie
Je découvre aisément les criminels efforts,
Mais ses droits sur mon cœur en deviennent plus forts.

AN-

ANNIUS *entre.* TITUS *continue.*

Que me veut Annius? je le vois qui s'avance:
Venez-vous de Sestus m'annoncer l'innocence?
Puis-je encor me flatter?

ANNIUS.

Hélas! à vos genoux
Je demande sa grace.

TITUS.

O Ciel! que dites-vous?
Sa grace? il est donc vrai que Sestus est coupable?

ANNIUS.

Que n'en puis-je douter? Ce signal détestable,
Sur lequel faussement on m'avoit soupçonné,
Vous le savez, Seigneur, par lui me fut donné.
Lentulus lui soutient qu'il a sçu le séduire,
Qu'à regret par lui seul il s'est laissé conduire.
Sestus par ce reproche accablé, confondu,
Garde un morne silence, hélas il est perdu!

TITUS.

Défions nous encor d'une apparence vaine;
Vous m'en offrez vous-même une preuve certaine;
Et vous sçavez combien je m'étois abusé.
Vous portez le signal, vous êtes accusé;
Je vous parle, j'ordonne, & loin de me répondre,
Vous semblez à mes yeux vous troubler, vous confondre;
Je crois voir les remords qu'un criminel ressent;
Cependant, cher ami, vous étiez innocent.
Peut-être pour Sestus les mêmes circonstances
Vont démentir ici de fausses apparences.

ANNIUS.

Plût au Ciel ! Mais, Seigneur, si son crime est certain. . .

TITUS.

Ah ! s'il a pû former cet horrible dessein,
Si de mon amitié la trop douce habitude,
N'a pû produire en lui que de l'ingratitude,
A mon tour je sçaurai, dans ma juste fureur,
Le punir du pouvoir qu'il avoit sur mon cœur.

SCENE III.

LES ACTEURS PRECEDENTS,

Et PUBLIUS *un papier à la main.*

PUBLIUS.

CEsar ! . . . je n'ose. . . hélas ! Sestus est parricide ;
Et lui seul fut l'auteur de ce complot perfide ;
Je l'ai sçû trop prévoir, & l'on n'en doute plus,
Pour le justifier mes soins sont superflus.
Est-il pour le punir d'assez rudes supplices ?
Il confesse son crime, & nomme ses complices.
Ils sont par le Sénat aux bêtes condamnés ;
Et déja dans le Cirque on les voit enchaînés.
J'apporte le décret terrible, encor plus juste,
Il n'y manque, César, que votre seing auguste.

TITUS.

Grands Dieux ! que m'offrez-vous ?

(Il s'assied.)

AN-

ANNIUS (*à part.*)

Pour ſon cœur quel tourment!

TITUS.

Annius, laiſſez moi reſpirer un moment.

PUBLIUS.

On attend.

TITUS.

C'eſt aſſez, allez, qu'on ſe retire.

ANNIUS.

Je ſens toute l'horreur qu'un tel forfait inſpire;
J'en frémis, mais daignez, Seigneur, en ce moment
Suſpendre encor l'effet d'un juſte châtiment.
Si vous refuſez grace au Criminel que j'aime,
Je dois en vous quittant l'implorer pour vous-même.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

Tranquille dans le crime, & faux avec douceur;
Avec quel art le traître a caché ſa fureur!
O ſort épouvantable, & qui me déſeſpére!
J'ai toujours eu pour lui des entrailles de Pére.
Pour prix de mes bienfaits, il attente à mes jours;
Et du décret fatal j'arrêterois le cours?
Non, qu'il meure... ha! que dis-je? il faut au moins
l'entendre,
Peut-être qu'il aura des ſecrets à m'apprendre;
Et par lui du complot je puis être éclairci.
Gardes, cherchez Seſtus; qu'on me l'améne ici.]

Mal-

Malheureux Souverains, adorés du vulgaire,
Votre éclat n'eſt au fond qu'un bien imaginaire ;
Elevés ſur le Trône, au faîte des grandeurs,
Vous êtes abuſés par des déhors trompeurs !
La crainte ou l'intérêt maſquent tous les viſages.
Vous qui loin de la Cour, à l'abri des orages,
Nous procurez les biens que la Terre produit,
De vos heureux travaux un doux calme eſt le fruit.
Jamais dans vos hameaux n'habita l'impoſture,
Et vous n'y connoiſſez que la vérité pure.
Dans nos riches palais, où l'on nous traite en Dieux,
Le menſonge avec art la dérobe à nos yeux.
Je vois donc par Seſtus mon amitié trahie !
Après avoir ainſi voilé ſa perfidie,
Hélas ! qui peut compter ſur la foi d'un ſerment?

SCENE V.

TITUS, PUBLIUS.

TITUS.

Quoi, Seſtus ne vient point ?

PUBLIUS.

Seigneur, en ce moment,
Vos gardes ont couru.

TITUS.

C'eſt trop me faire attendre ;
A mes ordres plus tôt ils auroient dû ſe rendre.

PU-

PUBLIUS.

J'apperçois vos licteurs, ils conduisent Sestus.
(*à part.*)
Que va-t-il devenir à l'aspect de Titus ?

TITUS.

Hélas en le voyant déja mon cœur palpite;
Pourrai-je lui cacher le trouble qui m'agite?
Mais que la pitié cesse, & puisqu'il m'a trahi,
Qu'il trouve en moi son maître, & non pas son ami.

SCENE VI.

TITUS, PUBLIUS, SESTUS, Gardes.

SESTUS (*à part.*)

C'Est Titus. Quel air sombre, & quel regard farouche!
Grands Dieux! puis-je espérer que mon malheur le touche?

TITUS (*à part.*)

O Ciel! est-ce Sestus? Ah sur son front je voi
Le crime, les remords, le repentir, l'effroi.
(*d'un ton dur.*)
Approche.

SESTUS (*à part.*)

A cette voix mes entrailles frémissent.
Que lui répondre? Hélas mes forces s'affoiblissent.

TITUS.

Je t'ai dit d'aprocher.

SES-

SESTUS. (*Il s'avance, s'arrête.*)
O douloureux tourments !
O Terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelants !

TITUS (*à part.*)
Il frissonne, & je sens que son sort m'intéresse,
Je ne puis oublier mon ancienne tendresse.
(*haut à Sestus.*)
Que l'on nous laisse seuls..... Tu voulois donc ma mort?
Le croirai-je, Sestus? Quel barbare transport,
T'armoit contre mes jours? moi ton Maitre, ton pére,
Qui toujours eus pour toi l'amitié la plus chére?
Du titre d'Empereur perdant le souvenir,
Ingrat, celui d'ami n'a pû te retenir?
A qui donc désormais donner ma confiance,
Quand Sestus qui devoit embrasser ma défense,
Pour me percer le sein lui-même s'est offert?
Quoi, tu l'as pû, cruel, & ton cœur l'a souffert!

SESTUS (*en larmes, embrassant les genoux de Titus.*)
Ha! mon Maitre, ah! Seigneur, si ce cœur misérable,
Accablé, confondu, déchiré, mais coupable,
Paroissoit à vos yeux en cet affreux état,
Vous en seriez touché... Quel terrible combat!
Mon crime, vos bienfaits, ma noire ingratitude,
Je vois tout, il n'est point de supplice plus rude;
Votre présence même en redouble l'horreur;
Je ne puis soutenir votre aspect... Ha! Seigneur,
Si pour un criminel quelque bonté vous reste,
Qu'on me prive à l'instant du jour que je déteste;
Qu'à vos pieds que j'embrasse, on me perce le flanc;
Qu'on lave mes forfaits dans mon perfide sang.

TITUS.

(à part.)

Malheureux, léve-toi..... Je ressens ses allarmes,
J'ai peine en ce moment à retenir mes larmes.
(Haut.)
Tu vois l'état horrible où le crime réduit;
De la soif de régner tu vois quel est le fruit.
Pensois-tu que le Trône étoit le bien suprême?
Insensé, tu devois en juger par moi-même.
Reconnoi, mais trop tard, ces frivoles grandeurs;
Et combien de dangers en troublent les douceurs.

SESTUS.

Non, ce n'est point, Seigneur, ce qui m'a pû séduire.

TITUS.

Mais quel autre motif? Et tu dois m'en instruire.
Révéle ce sécret qui semble t'accabler.

SESTUS.

Hélas! Seigneur!

TITUS.

Eh bien?

SESTUS.

Je ne sçaurois parler;
En vain je le voudrois.

TITUS.

Tu gardes le silence:
De ta part il devient une nouvelle offense.

SESTUS.

Ma foiblesse!.. le sort....

TITUS.

Parle plus clairement.

SESTUS.

O Dieux !

TITUS.

Ecoute-moi ; l'Empereur eſt abſent ;
Seſtus, nous ſommes ſeuls, déclare avec franchiſe
Les reſſorts, le ſecret de toute l'entrepriſe ;
Et ce qu'à ton ami ton cœur découvrira,
Je te jure, Seſtus, Céſar l'ignorera.
Pour t'excuſer cherchons quelques moyens enſemble.
Ah ! plus que toi peut-être en ce moment je tremble.

SESTUS.

Non ; mon crime, Seigneur, ne ſe peut excuſer.

TITUS.

Quand je l'ordonne enfin, dois-tu le refuſer ?
Ce cœur à qui tu fais la plus ſenſible injure,
Sçaura bien comme toi vaincre enfin la nature.
J'apprendrai de Seſtus à ceſſer d'être humain,
Et Titus n'eſt pas fait pour te prier en vain.
Tu prétens m'y forcer. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clémence.
Tu ſçus tous mes ſecrets, & j'exige le tien ;
Tu le dois, je l'attends.

SESTUS (*à part.*)

Quel tourment eſt le mien !
L'irriter, ou moi-même accuſer Vitellie !
Que cet inſtant n'eſt-il le dernier de ma vie ?

TITUS.

Tu balances encor ? ah ! c'eſt trop m'outrager.
A te fier à moi tout devoit t'engager.

Mes

Mes yeux t'annoncent-ils un Juge inexorable?
Dépose dans mon cœur ce secret qui t'accable,
Et ne différe plus.

SESTUS.

Quel astre furieux
Répandit son poison sur mes jours odieux?

TITUS.

Ces détours affectés redoublent ma colére,
Mérite ton pardon par un aveu sincére.

SESTUS.

Seigneur, aprenez donc....(*à part.*)
Que dire en ce moment?

TITUS.

Achéve.

SESTUS.

Hélas! quel Dieu finira mon tourment?

TITUS.

Je vois la vérité qui sur sa bouche expire.
Il faut l'encourager. Que voulois-tu me dire?

SESTUS.

Qu'objet de la vengeance, & du courroux des Dieux,
Exécrable aux humains, à moi-même odieux,
Je m'avoüe assassin, scélerat, & perfide;
Que c'est trop ménager les jours d'un parricide,
Dont les Dieux rougiroient de prolonger le cours.
Pourquoi vous offenser par de nouveaux détours?
Je mérite la mort, Seigneur, je la désire;
C'est dans mon désespoir le seul bien où j'aspire.

TITUS. (*Les Gardes entrent avec Publius.*)
Tu seras satisfait. Gardes, vous Publius,
Qu'on fasse exécuter mes ordres absolus;

Je ne veux plus le voir.

SESTUS.

Si la pitié vous touche ;
Au moins avant ma mort permettez que ma bouche ;
Pour la derniére fois sur vôtre auguste main....
(Il veut l'embrasser.)

TITUS.

Sors, & n'espére plus.

SESTUS.

Ah! quel est mon destin!
Rappellez vous, Seigneur, votre bonté premiére ;
Et que cette faveur doit être la derniére.

TITUS.

Sors, il n'en est plus temps.

SESTUS.

Il est trop vrai, Seigneur ;
Je sors déséspéré ; dans mon affreux malheur,
Les supplices, la mort n'ont rien qui m'épouvante,
Et je sçaurai les voir d'une ame indifférente.
Ce qui dans ce moment me confond, & m'abbat ;
Hélas! c'est d'avoir pû pour Titus être ingrat.
(On l'emméne.)

SCENE VII.

TITUS *seul.*

A Garder son secret le malheureux persiste ;
A toutes mes bontés constamment il résiste.
Jamais pére irrité n'écoutant que son cœur ;
Pour un fils qui l'outrage eût-il plus de douceur ?
C'en est fait, à la fin ma patience est lasse,
Et cette méfiance est indigne de grace.
Lorsque tremblant pour lui je cherche à le sauver ;
L'ingrat dans ce moment ose encor me braver.
Je voulois le trouver digne de ma clémence,
Mais elle-même ici me demande vengeance....
Me venger ! Ah ! Titus, ce désir insensé,
Honorant l'offenseur, avilit l'offensé :
Et doit-on s'applaudir d'une mort qu'on ordonne ?
Est-ce là le pouvoir qui flatte sur le Trône ?
Le droit d'ôter la vie est un droit odieux,
La donner est le droit des Souverains, des Dieux....
Qu'il vive... Mais enfin des loix dépositaire,
A mon gré puis-je aussi les forcer à se taire ?
Puis-je, lorsque que je vois Manlius, & Brutus ;
Sacrifier leurs Fils, pardonner à Sestus ?....
Sestus qui me fut cher est criminel ; qu'il meure ;...

(*Il signe le décret.*)

Qu'il meure? ... Ah! qu'ai-je dit? Je vois approcher
l'heure,
Où je vai me livrer aux loix de la rigueur;
Si mon ami n'a pû trouver grace en mon cœur,
Dautres dans peu de temps éprouveront ma rage;
Dans Rome on va revoir le meurtre, & le carnage.
Quel changement, grands Dieux! quoi! la postérité
Pourra-t-elle applaudir à tant de cruauté?
L'arrêt contre Sestus lui paroitra-t-il juste?
Non, elle pensera que Sylla, comme Auguste,
Las des proscriptions, & du sang des Romains,
Par un noble retour devinrent plus humains;
Qu'au contraire Titus, avide de vengeance,
Dans le sang d'un ami lava sa propre offense;
Que j'avois le supplice, & la grace à mon choix;
Que sans craindre le blâme, & sans blesser les loix,
Je pouvois pardonner; que même sa jeunesse
Devoit pour le coupable exciter ma tendresse;
Qu'un premier crime enfin se pardonne aisément;
Quand l'amitié sur-tout parle si puissamment.
Ha! puis-qu'on peut ainsi me juger trop sévère,
Reprenons bien plutôt nôtre route ordinaire;
Faisons grace à Sestus, malgré sa trahison.
Si de mes sentiments je dois rendre raison,
Que l'Univers reproche à mon ame attendrie
Trop de pitié plutôt que trop de barbarie.

(Il déchire le décret.)

SCENE

SCENE VIII.

TITUS, PUBLIUS,

PUBLIUS.

Seigneur...

TITUS.

Je vai me rendre où le peuple m'attend;
Mais qu'au Cirque Sestus soit conduit à l'instant.

PUBLIUS.

Quoi, son sort?...

TITUS.

Est reglé.

PUBLIUS.

Hélas qu'il est à plaindre!

TITUS.

Je veux me faire aimer, & non me faire craindre.
Si sans verser du sang on n'est point Empereur,
Otez moi, Dieux puissants, ou l'Empire, ou mon cœur.

SCENE IX.

PUBLIUS, VITELLIE,

VITELLIE.

Publius, écoutez.

PUBLIUS.

Je ne le puis, Princesse.

Je dois suivre César, & mon devoir m'en presse

VITELLIE.

Mais où va-t-il?

PUBLIUS.

Au Cirque.

VITELLIE.

Eh que devient Sestus?

PUBLIUS.

Il y sera conduit.

VITELLIE.

Ha! je n'en doute plus;
Sestus est condamné.

PUBLIUS.

Sa perte est trop certaine:
Je vois avec douleur....

VITELLIE.

Vous redoublez ma peine.
Sestus a donc paru?

PUBLIUS.

De plus il a parlé.

VITELLIE.

Ha! ne puis-je sçavoir ce qu'il a révélé?

PUBLIUS.

Madame, ils étoient seuls; César a fait défendre
D'approcher de ces lieux, je n'ai pû rien apprendre

(*Il sort.*)

SCENE X.

VITELLIE,

ensuite SERVILIE, ANNIUS.

VITELLIE *seule.*

Non, vainement encor je voudrois me flatter ;
Sestus m'aura nommée, & je n'en puis douter ;
Ce qu'a dit Publius me la fait trop connoitre ;
Il fuyoit, il craignoit près de moi de paroitre ;
Lui que j'ai vû toujours attentif, empressé,
Etoit en me voyant, honteux, embarrassé.
J'aurois dû m'accuser ; pourquoi cacher mon crime ?
Oui, je devois offrir à Titus sa victime.
Quand un sincére aveu se joint au repentir,
Un Juge est toujours prêt à se laisser fléchir... :
Mais puis-je l'espérer ? c'est trop tard y prétendre ;
Titus instruit de tout ne voudra plus m'entendre.

SERVILIE *qui arrive avec* ANNIUS.

Princesse, c'est à vous que nous avons recours.
Mon frére....

ANNIUS.

Mon ami va voir finir ses jours.

SERVILIE.

Me refuserez-vous la grace que j'espére

Vous seule pouvez tout pour ce malheureux frére.

VITELLIE.

Que puis-je pour Sestus ?

SERVILIE.

Le ravir à la mort ;
Auprès de l'Empereur faire un dernier effort.

ANNIUS.

Que du moins on renvoye à demain son supplice ;
César accordera tout à l'Impératrice.

VITELLIE.

Ha ! je ne le suis pas.

ANNIUS.

Avant la fin du jour ;
Par sa main vous verrez couronner vôtre amour ;
Et déja tout est prêt pour ce grand himénée.

VITELLIE (*à part.*)

Justes Dieux ! il s'est tû ! Pour mon ame étonnée
Quel exemple d'amour & de fidélité !
(*haut à Annius.*)
Allez à l'Empereur, implorez sa bonté ;
Mais il faut malgré moi qu'un moment je vous laisse,
Je vous suivrai dans peu.

ANNIUS.

Madame, le temps presse.

SERVILIE.

Venez, laisseriez-vous mourir dans son printemps,
Un amant qui pour vous brula depuis long-temps ?

Il

Il étoit des Romains la gloire & l'eſpérance.
Connoit-on le motif de tant de violence ?
Sçait-on qui l'a ſéduit, comment, ſur quel eſpoir ?
Madame, la pitié dans vous eſt un devoir ;
Il ſe trouble, il vous nomme ; il vous étoit fidelle...
Vous pleurez ?

VITELLIE.

Laiſſez moi.

SERVILIE.

C'eſt être trop cruelle ;
A des maux ſi preſſants vôtre foible amitié
Ne veut-elle oppoſer qu'une oiſive pitié ?
Vous devez prévenir le coup qui le menace.
Moi je cours à Titus, pour lui demander grace ;
Mais hélas ! ſi mes pleurs ne peuvent le toucher,
A vous ſeule Seſtus pourra le reprocher.

SCENE XI.

VITELLIE *ſeule.*

Voici l'inſtant affreux d'éprouver ta conſtance,
Vitellie ! ah ! quelle eſt ta fatale eſpérance ?
Verras-tu d'un œil ſec Seſtus privé du jour,
Seſtus qui t'adoroit, & dont le fol amour
L'aveugloit ſur ſon crime, & ſur ton injuſtice,
Qui garde ton ſecret à l'aſpect du ſupplice ?

Peux-

Peux-tu dans cet état diſpoſer de ton cœur?
Iras-tu prendre place au lit de l'Empereur,
Sur ta coupable tête élever la Couronne,
Et porter ſans rougir le crime ſur le Trône?
Non non, ſans ceſſe en proie à la honte, à l'effroi,
Je croirois voir Seſtus errant autour de moi;
Chaque inſtant je craindrois que du fond des abimes
Sa voix ne s'élevat pour révéler mes crimes.
C'en eſt trop: hà! plutôt je dois me condamner,
A mon malheureux ſort enfin m'abandonner:
Qu'il ne ſoit plus plus pour moi de Trône, d'Himénée,
Il faut, il faut ſubir ma triſte deſtinée.
Courons à l'Empereur; ne diſſimulons plus;
L'aveu de mes forfaits pourra ſauver Seſtus;
Et puiſque de ſes maux mon amour eſt la ſource,
Qu'il trouve dans mon cœur ſon unique reſſource.
Si mes crimes, grands Dieux! étonnent l'avenir,
Il apprendra du moins quel fut mon repentir.



SCENE

SCENE XII.

LE Théatre représente un magnifique Amphithéatre ; les gradins sont remplis d'un peuple nombreux ; sur l'arène sont les complices de la conjuration, condamnés à être dévorés par les bêtes.

Pendant qu'on chante, le Chœur suivant TITUS *arrive précédé des Licteurs, environné des Sénateurs & des Patriciens, suivi de la Garde Prétorienne.*

Viennent ensuite ANNIUS *&* SERVILIE.

CHOEUR.

C'est le même qu'au premier Acte, Scène V.

Dieux protecteurs de Rome & des Romains,
Conservez dans Titus vôtre plus digne ouvrage &c.

TITUS.

Hola ! Gardes, je veux, avant que l'on commence,
Qu'ici le criminel paroisse en ma présence.
(*à part.*)
Puis-qu'il n'espére plus de fléchir ma rigueur ;
Le pardon en sera plus sensible à son cœur.

SERVILIE.

Ah ! Seigneur, rendez vous aux pleurs de Servilie.

TITUS.

TITUS.

Madame, de Sestus vous demandez la vie?
Son arrêt est porté.

ANNIUS.

Ciel! quoi, vous-même enfin
L'envoyez à la mort!

SERVILIE.

Oh! terrible destin!
Le grand cœur de Titus méconnoit sa clémence?

TITUS.

Je le vois, écoutez, & qu'on fasse silence.

SCENE XIII. & derniére.

PUBLIUS, SESTUS *au milieu des Licteurs*, *Ensuite* VITELLIE *& les Acteurs précédens.*

TITUS *à Sestus.*

Tu connois, malheureux, tes criminels projets,
Et quelle peine est düe à de si noirs forfaits.
Ta lâche trahison au plus haut point portée,
Rome par tes complots contre moi revoltée;
Tout parle contre toi; tu blesses à la fois
Le devoir, l'amitié, la Majesté, les Loix;
Et la Terre & le Ciel demandent ton supplice;
Au salut de l'Etat je dois ce sacrifice.
Appren mes volontés.

VITEL-

VITELLIE *qui entre précipitamment.*

Seigneur, à vos genoux
Je dois vous découvrir un ſecret....

TITUS.

Levez vous.
Madame, ce ſecret dont vous venez m'inſtruire,
Peut-il ſauver Seſtus?

VITELLIE.

J'ai voulu vous conduire
De cet affreux complot le criminel auteur.

TITUS.

Quel eſt-il? Achevez.

VITELLIE.

Vous frémirez d'horreur;
Mais je ne puis me taire en ce malheur extrême.

TITUS.

Madame, quel qu'il ſoit, nommez-le.

VITELLIE.

C'eſt moi-même.

TITUS.

Qu'entends-je? Contre moi tout conſpiroit ici;
Vous prette à m'épouſer, vous, Vitellie, auſſi?

VITELLIE.

Seigneur, des conjurés je ſuis la plus coupable;
Moi ſeule j'ai formé ce projet effroyable;
Seule j'ai ſçû gagner ceux qui vous ont trahi;
Par l'eſpoir de mon cœur j'ai ſéduit votre ami;
Sur moi ſeule en ce jour faites tomber la peine.
Je l'attens.

TITUS.

TITUS.

Mais pourquoi, contre moi tant de haine ?
D'un si noir attentat quel motif?

VITELLIE.

Vos bontés.
Je me suis crüe aimée, & mes sens enchantés
Ont trop sçu me flatter; enfin désabusée,
Deux fois je me suis vüe en un jour méprisée;
J'ai voulu me venger.

TITUS.

Ciel! quel événement!
J'absous un criminel, dans le même moment
Un autre vient s'offrir. Ha! fortune cruelle,
Quand pourrai-je trouver un cœur vraiment fidelle?
Les Astres conjurés veulent-ils me forcer
A répandre du sang, à ce point m'abaisser?
Non, d'un triomphe affreux ils n'auront point la gloire;
Je sens que ma vertu m'assure la victoire:
En vain la perfidie ose la disputer;
Ma clémence est le Dieu que je veux écouter.
Que Sestus, Lentulus, que les autres complices,
Délivrés de leurs fers, affranchis des supplices,
Joüissent de la vie & de la liberté.
Mon cœur est tel encor qu'il l'a toujours été.
Allez, & qu'à l'instant dans Rome l'on publie,
Que je sçai le forfait, le pardonne, & l'oublie.

ANNIUS.

Prince trop généreux!

SESTUS.

Dieux! je ne puis parler.

SER-

SERVILIE.

Qui l'auroit pu prévoir ?

VITELLIE.

Je sens mes pleurs couler.

TITUS *à Vitellie.*

Je voulois vous offrir, & ma main, & l'Empire,
Princesse, ... Mais...

VITELLIE.

J'entens, ce mot doit me suffire ;
Et j'en rougis, Seigneur.

TITUS.

Au moins je vous promets
Que nulle autre à ce rang ne parviendra jamais,
Et vous ne serez point d'un nouveau choix jalouse ;
C'est Rome que je prens aujourd'hui pour épouse ;
Mes enfants les plus chers seront ses citoyens,
Et leur amour pour moi serrera ces liens.
Vous, Madame, en ce jour imitez Servilie ;
Que l'himen à jamais avec Sestus vous lie ;
Je ne veux me venger qu'en faisant son bonheur ;
Il lui coûte assez cher.

VITELLIE.

Il n'est plus temps, Seigneur ;
Et le subtil poison, qui coule dans mes veines,
Va bientôt terminer & ma honte, & mes peines ;
Ce supplice est trop doux, mes remords plus cruels
Avoient déjà sur moi porté des coups mortels.
Que ne puis-je, grands Dieux ! pour Sestus, pour ma
gloire,
De mon crime en mourant effacer la mémoire !
Vi heureux, cher Sestus ; hélas ! mes tristes jours

Sans

Sans cesse auroient des tiens empoisonné le cours.
Si de mon désespoir tu sens la violence,
Ah! du moins de Titus imite la clémence.
Pardonne moi.... je meurs.

SESTUS.

O Ciel... César... hélas!
Elle expire, & je vis!

TITUS.

Sestus, vien dans mes bras,
Je conçois, & je plains la douleur qui te presse;
La cruelle a voulu ravir à ma tendresse
Le plaisir que j'aurois à voir combler tes vœux.
Que mon cœur te suffise, & qu'il te rende heureux.

On reprend le Chœur, Acte premier Scéne V.

Fin du troisiéme & dernier Acte.



ARTICLE HUITIEME.

REFLEXIONS SUR LE DROIT NATUREL. *

L'Usage de ce mot est si familier, qu'il n'y a presque personne qui ne soit convaincu au-dedans de soi-même que la chose lui est évidemment connue. Ce sentiment intérieur est commun au Philosophe & à l'homme qui n'a point réfléchi; avec cette seule différence, qu'à la question, *qu'est-ce que le Droit?* celui-ci manquant aussi-tôt & de termes & d'idées, vous renvoye au tribunal de la conscience & reste muet; & que le premier n'est réduit au silence & à des réfléxions plus profondes, qu'après avoir tourné dans un cercle vicieux qui le raméne au point même d'où il étoit parti, ou le jette dans quelqu'autre question, non moins difficile à résoudre que celle dont il se croyoit débarrassé par sa définition.

Le Philosophe interrogé dit, *le Droit est le* fon-

* Encyclopédie.

fondement ou la raison première de la justice. Mais qu'est-ce que la justice? *C'est l'obligation de rendre à chacun ce qui lui appartient.* Mais qu'est-ce qui appartient à l'un plutôt qu'à l'autre dans un état de choses où tout seroit à tous, & où peut-être l'idée distincte d'obligation n'existeroit pas encore? & que devroit aux autres celui qui leur permettroit tout, & ne leur demanderoit rien? C'est ici que le Philosophe commence à sentir que de toutes les notions de la Morale, celle du *Droit naturel* est une des plus importantes & des plus difficiles à déterminer. Aussi croirions-nous avoir fait beaucoup dans cet article, si nous réussissions à établir clairement quelques principes à l'aide desquels on pût résoudre les difficultés les plus considérables qu'on a coutume de proposer contre la notion du *Droit naturel.* Pour cet effet il est nécessaire de reprendre les choses de haut, & de ne rien avancer qui ne soit évident, du moins de cette évidence dont les questions morales sont susceptibles, & qui satisfait tout homme sensé.

I. Il est évident que si l'homme n'est pas libre, ou que si ses déterminations instantanées, ou même ses oscillations, naissent de quelque chose

chose de matériel qui soit extérieur à son ame, son choix n'est point l'acte pur d'une substance incorporelle & d'une faculté simple de cette substance ; il n'y aura ni bonté ni méchanceté raisonnée, quoiqu'il puisse y avoir bonté & méchanceté animales ; il n'y aura ni bien ni mal moral, ni juste ni injuste, ni obligation ni droit. D'où l'on voit, pour le dire en passant, combien il importe d'établir solidement la réalité, je ne dis pas du *volontaire*, mais de la *liberté*, qu'on ne confond que trop ordinairement avec le *volontaire*.

II. Nous existons d'une existence pauvre, contentieuse, inquiette. Nous avons des passions & des besoins. Nous voulons être heureux ; & à tout moment l'homme injuste & passionné se sent porté à faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fit à lui-même. C'est un jugement qu'il prononce au fond de son ame, & qu'il ne peut se dérober. Il voit sa méchanceté, & il faut qu'il se l'avoue, ou qu'il accorde à chacun la même autorité qu'il s'arroge.

III. Mais quels reproches pourrons-nous faire à l'homme tourmenté par des passions si violentes, que la vie même lui devient un poids onéreux, s'il ne les satisfait, & qui, pour ac-

quérir le droit de disposer de l'existence des autres, leur abandonne la sienne? Que lui répondrons-nous, s'il dit intrépidement: » Je » sens que je porte l'épouvante & le trouble au » milieu de l'espéce humaine; mais il faut ou » que je sois malheureux, ou que je fasse le » malheur des autres; & personne ne m'est » plus cher que je me le suis à moi-même. » Qu'on ne me reproche point cette abominable prédilection; elle n'est pas libre. C'est » la voix de la nature qui ne s'explique jamais » plus fortement en moi que quand elle me » parle en ma faveur. Mais n'est-ce que dans » mon cœur qu'elle se fait entendre avec la » même violence? O hommes, c'est à vous » que j'en appelle! Quel est celui d'entre vous » qui sur le point de mourir, ne rachéteroit » pas sa vie aux dépens de la plus grande partie du genre humain, s'il étoit sûr de l'impunité & du secret? Mais, continuera-t-il, » je suis équitable & sincére. Si mon bonheur » demande que je me défasse de toutes les existences qui me seront importunes, il faut aussi » qu'un individu, quel qu'il soit, puisse se » défaire de la mienne, s'il en est importuné. » La raison le veut, & j'y souscris. Je ne suis » pas

» pas aſſez injuſte pour exiger d'un autre un
» ſacrifice que je ne veux point lui faire. »

IV. J'apperçois d'abord une choſe qui me ſemble avouée par le bon & le méchant, c'eſt qu'il faut raiſonner en tout, parce que l'homme n'eſt pas ſeulement un animal, mais un animal qui raiſonne; qu'il y a par conſéquent dans la queſtion dont il s'agit des moyens de découvrir la vérité; que celui qui refuſe de la chercher renonce à la qualité d'homme, & doit être traité par le reſte de ſon eſpéce comme une bête farouche; & que la vérité une fois découverte, quiconque refuſe de s'y conformer, eſt inſenſé ou méchant d'une méchanceté morale.

V. Que répondrons-nous donc à nôtre raiſonneur violent, avant que de l'étouffer? que tout ſon diſcours ſe réduit à ſavoir s'il acquiert un droit ſur l'exiſtence des autres, en leur abandonnant la ſienne; car il ne veut pas ſeulement être heureux, il veut encore être équitable, & par ſon équité écarter loin de lui l'épithète de *méchant*; ſans quoi il faudroit l'étouffer ſans lui répondre. Nous lui ferons donc remarquer que quand bien même ce qu'il abandonne lui appartiendroit ſi parfaitement, qu'il en pût diſpo-

ser à son gré, & que la condition qu'il propose aux autres leur seroit encore avantageuse, il n'a aucune autorité légitime pour la leur faire accepter; que celui qui dit, *je veux vivre*, a autant de raison que celui qui dit, *je veux mourir*; que celui-ci n'a qu'une vie, & qu'en l'abandonnant il se rend maître d'une infinité de vies; que son échange seroit à peine équitable, quand il n'y auroit que lui & un autre méchant sur toute la surface de la terre; qu'il est absurde de faire vouloir à d'autres ce qu'on veut; qu'il est incertain que le péril qu'il fait courir à son semblable, soit égal à celui auquel il veut bien s'exposer; que ce qu'il permet au hazard peut n'être pas d'un prix proportionné à ce qu'il me force de hazarder; que la question du *Droit naturel* est beaucoup plus compliquée qu'elle ne lui paroît; qu'il se constitue juge & partie, & que son tribunal pourroit bien n'avoir pas la compétence dans cette affaire.

VI. Mais si nous ôtons à l'individu le droit de décider de la nature du juste & de l'injuste, où porterons-nous cette grande question? Où? devant le genre humain: c'est à lui seul qu'il appartient de la décider, parce que le bien de tous

tous est la seule passion qu'il ait. Les volontés particuliéres sont suspectes ; elles peuvent être bonnes ou méchantes ; mais la volonté générale est toujours bonne : elle n'a jamais trompé, elle ne trompera jamais. Si les animaux étoient d'un ordre à peu près égal au nôtre ; s'il y avoit des moyens sûrs de communication entr'eux & nous ; s'ils pouvoient nous transmettre évidemment leurs sentimens & leurs pensées, & connoître les nôtres avec la même évidences : en un mot, s'ils pouvoient voter dans une assemblée générale, il faudroit les y appeller ; & la cause du *Droit naturel* ne se plaideroit plus par-devant l'*humanité*, mais par-devant l'*animalité*. Mais les animaux sont séparés de nous par des barriéres invariables & éternelles ; & il s'agit ici d'un ordre de connoissances & d'idées particuliéres à l'espèce humaine, qui émanent de sa dignité & qui la constituent.

VII. C'est à la volonté générale que l'individu doit s'addresser, pour savoir jusqu'où il doit être homme, citoyen, sujet, pére, enfant, & quand il lui convient de vivre ou de mourir. C'est à elle de fixer les limites de tous les devoirs. Vous avez le *Droit naturel* le plus sacré

à tout ce qui ne vous eſt point conteſté par l'eſpéce entiére. C'eſt elle qui vous éclairera ſur la nature de vos penſées & de vos déſirs. Tout ce que vous concevrez, tout ce que vous méditerez, ſera bon, grand, élevé, ſublime, s'il eſt de l'intérêt général & commun. Il n'y a de qualité eſſentielle à vôtre eſpéce, que celle que vous exigez dans tous vos ſemblables pour votre bonheur & pour le leur. C'eſt cette conformité de vous à eux tous, & d'eux tous à vous, qui vous marquera quand vous ſortirez de votre eſpéce, & quand vous y reſterez. Ne la perdez donc jamais de vûe, ſans quoi vous verrez les notions de la bonté, de la juſtice, de l'humanité, de la vertu, chanceler dans votre entendement. Dites vous ſouvent : Je ſuis homme, & je n'ai d'autres *Droits naturels* véritablement inaliénables que ceux de l'humanité.

VIII. Mais, me direz-vous, où eſt le dépôt de cette volonté générale? Où pourrai-je la conſulter?... Dans les principes du Droit écrit de toutes les nations policées, dans les actions ſociales des peuples ſauvages & barbares, dans les conventions tacites des ennemis du genre humain entr'eux, & même dans l'indignation & le reſſentiment, ces deux paſſions que la na-

ture ſemble avoir placées juſques dans les animaux pour ſuppléer au défaut des loix ſociales & de la vengeance publique.

IX. Si vous méditez donc attentivement tout ce qui précéde, vous reſterez convaincu,

1°. Que l'homme qui n'écoute que ſa volonté particuliére, eſt l'ennemi du genre humain.

2°. Que la volonté générale eſt dans chaque individu un acte pur de l'entendement qui raiſonne dans le ſilence des paſſions ſur ce que l'homme peut exiger de ſon ſemblable, & ſur ce que ſon ſemblable eſt en droit d'exiger de lui.

3°. Que cette conſidération de la volonté générale de l'eſpéce & du déſir commun, eſt la régle de la conduite relative d'un particulier à un particulier dans la même ſociété, d'un particulier envers la ſociété dont il eſt membre, & de la ſocieté dont il eſt membre envers les autres ſocietés.

4°. Que la ſoumiſſion à la volonté générale eſt le lien de toutes les ſocietés, ſans en excepter celles qui ſont formées par le crime. Hélas! la vertu eſt ſi belle, que les voleurs en reſpectent l'image dans le fond même de leurs cavernes.

5°. Que les loix doivent être faites pour

tous, & non pour un; autrement cet être solitaire ressembleroit au raisonneur violent que nous avons étouffé dans le §. V.

6°. Que, puisque des deux volontés, l'une générale, & l'autre particuliére, la volonté générale n'erre jamais, il n'est pas difficile de voir à laquelle il faudroit pour le bonheur du genre humain que la puissance législative appartînt, & quelle vénération l'on doit aux mortels augustes dont la volonté particuliére réunit & l'autorité & l'infaillibilité de la volonté générale.

7°. Que quand on supposeroit la notion des espéces dans un flux perpétuel, la nature du *Droit naturel* ne changeroit pas, puisqu'elle seroit toûjours relative à la volonté générale & au désir commun de l'espéce entiére.

8°. Que l'équité est à la justice comme la cause est à son effet, ou que la justice ne peut être autre chose que l'équité déclarée.

9°. Enfin que toutes ces conséquences sont évidentes pour celui qui raisonne, & que celui qui ne veut pas raisonner, renonçant à la qualité d'homme, doit être traité comme un être dénaturé.

ARTI-

ARTICLE NEUVIEME.

ELOGE DE L'AMOUR. (*)

L'Amour dans la saison de plaire
Est le premier besoin du cœur ;
Sa flamme vive & passagére
L'épure mieux que la colére
D'une Duégne ou d'un Précepteur.
L'amitié toujours nécessaire
Donne un feu plus foible en chaleur ;
Et qui perd la faveur du frére
N'est consolé que par la sœur.
Voilà le seul itineraire
De la sagesse & du bonheur.
Vainement un nouveau Stoïque (**),
Sur les bords du Lac Helvétique,
Traite comme un brulant poison
Tout panchant tendre & sympatique,
Et nous ordonne la raison,

Comme

(*) Par Mr. Des-Mahys.

(**) L'Illustre Mr. T... Professeur en Médecine à Geneve.

Comme il feroit un Narcotique ;
Réglez, dit-il, vos mouvemens ;
De vous-même rendez vous maitre ;
Eh ! qui de nous peut jamais être
L'arbitre de ses sentimens ?
Croit-il, un Epictéte en main,
Avec un traité de morale,
Analyser le cœur humain,
Comme il fait une eau minérale ?
Il veut que fuyant tout appui,
Chacun se suffise à soi-même ;
Mais la nature, à ce blasphême,
Souléve son cœur contre lui ;
L'homme ne vit que dans autrui,
Et n'existe qu'autant qu'il aime.



ARTICLE DIXIEME.

IDYLLE.

THEMIRE, pein-toi ces fougéres
Faites pour les amans heureux,
Pein-toi ces valons solitaires,
Ces bois confidens de mes vœux.

De ces lieux l'image flateuse
Dans les cœurs porte le plaisir;
Et je ne puis voir sans désir
Cette mousse voluptueuse.

C'est-là que les cœurs amoureux
Se livrent aux songes paisibles:
Les bois sont chers aux cœurs sensibles;
L'Amour les fit exprès pour eux.

C'est-là qu'avec toi, ma Themire,
J'ai cru me trouver cette nuit:
» Dieux, c'est Thémire qui me suit!
M'écriois-je dans mon délire.

Hélas! à quels affreux regrets
S'expose une amante timide,
Quand les refus d'un cœur perfide
L'attirent au fond des forêts!

Ne crain rien, ma flamme est trop pure;

Je

Je la puisai dans tes beaux yeux :
Themire, pour en juger mieux,
Sui-moi sur ce lit de verdure.

Eh! que pourrois-tu redouter
D'un cœur fidéle qui t'adore ?
Mais tu ne peux y résister ;
Tu vins ; daigne y venir encore.

L'Amour avoit quitté ces lieux ;
Quelle fut ma surprise extrême !
Hélas, je me trompois moi-même ;
Il s'étoit caché dans tes yeux.

Je l'apperçois, & je soupire ;
Dans les miens il passe en riant :
Bientôt je ne vis que Themire,
Et tu ne vis que ton amant.

Vous qui faites mon bien suprême,
Belles fleurs, bois délicieux,
Vous disparutes à nos yeux ;
Nous ne vîmes plus que nous-mêmes.

Ma bouche rencontra ta main :
Tu m'arrachas de mon délire.
A mes vœux je te vis sourire ;
Mes pleurs inondérent ton sein.

Qui pourroit décrire les charmes
Que l'amour met dans ses langueurs ?
Ta main en essuyant mes larmes,
Faisoit couler de nouveaux pleurs.

Oh

Oh Themire!.., dis-je, oh Themire!..
Ce mot allarma ta pudeur:
» Cruel, tu régnes sur mon cœur!
» N'abuse point de ton empire.

Tes yeux m'évitoient, & tes bras,
En me repoussant, m'embrassérent:
Trahis par l'amour, tes appas
A tous mes baisers se livrérent.

Courbé sous le poids des plaisirs,
Le gazon reverdit encore;
Le souffle ardent de nos soupirs
Séche les fleurs qu'il fait éclore.

Rempli d'une nouvelle ardeur,
Je sentois mes désirs renaître;
Mais mon réveil fit disparaître
Et ma Themire & mon bonheur.

Puisque ce bonheur n'est qu'un songe,
Que rien n'est vrai que mon amour,
Sommeil, puisses-tu chaque jour
Me ramener ce doux mensonge.

FIN DU TOME SEPTIE'ME.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

ART. I. Lettre ſur le *Mariage* à Mad. De ** page 3
ART. II. *Nouvelle Méthode pour traiter l'Hiſtoire à la Moderne.* 35
ART. III. Diſcours ſur cette queſtion: *Quelle eſt l'origine de l'inégalité parmi les hommes*? &c. 45
ART. IV. La *Juſtice.* Songe. 77
ART. V. Lettre ſur le Livre *de la vie heureuſe*, &c. 96
ART. VI. Vers lus à l'Académie de Lyon. 125
ART. VII. *La Clémence de Titus*; Tragédie Opera traduit de *Metaſtaſio*, précédée d'un Avertiſſement. 129
ART. VIII. Réflexions ſur le *Droit naturel.* 209
ART. IX. Eloge de l'*Amour.* 219
ART. X. Idylle. 221

FIN.

NB. Nous donnerons le Troiſiéme Chant du *Poëme* d'*Amyntor* dans le huitiéme volume.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME HUITIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Freres.

M. DCC. LVII.
AVEC PERMISSION.



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISCOURS

Sur cette Question : *Le bonheur est-il plus commun chez les Grands, que chez les Petits?* *



Xaminons ce Problême sans préjugé, pour le résoudre sans erreur. Si nous substituons en effet aux lumiéres de la raison, les impressions des sens, le tableau de la *Grandeur* tracé par l'imagina-

 tion,

* Ce Discours a remporté le Prix, au jugement de l'Académie de Marseille. Nous y joindrons deux ou trois notes; le Lecteur en pourra faire bien d'autres. Il nous a paru en général qu'il y a plus de brillant que de solide dans ce discours, qui cependant se fait lire avec plaisir.

tion, nous offre, ce ſemble, un état plus heureux que celui de la *Médiocrité*. Nous y voyons les Grands dans un palais comme dans un temple, plus ſemblables à des Dieux qu'à des hommes. La fortune leur prodigue ſes faveurs, la nature ſes tréſors & l'art ſes beautés; la gloire les environne; la flatterie les encenſe; la cupidité les adore; la ſoumiſſion prévient leurs ordres, la volupté leurs goûts, l'opulence leurs beſoins.

Cet état eſt flatteur, diſons-nous; il eſt doux de vivre au milieu des honneurs, des richeſſes, des plaiſirs; & il n'y a que la Religion qui puiſſe nous faire trouver plus de douceurs dans une condition qui ne nous fait joüir d'aucun de ces avantages.

Mais la raiſon ſeule diſſipe le préjugé; elle découvre plus d'illuſions que de réalité dans ces priviléges de la grandeur. Ils ne ſont à ſes yeux qu'une fauſſe image, ou tout au plus qu'un foible germe du bonheur. Elle perce à travers les ſombres dehors de la médiocrité, & nous montre la vraye félicité dans cet état qui nous paroit reſſerrer trop l'amour propre, qui refuſe à nos déſirs le ſuperflu, & n'accorde à nos beſoins que le néceſſaire, qui

nous impose des devoirs obscurs & nous soumet à un travail assidu, qui nous fait goûter rarement des plaisirs & souvent éprouver des peines. Elle nous découvre que l'homme est plus ou moins heureux, non pas à proportion qu'il est plus ou moins élevé, mais plûtot selon qu'il peut mieux jouïr de sa liberté & de sa vertu, selon qu'il est plus sensible aux biens qu'il posséde, & moins sensible aux maux qui le suivent; elle nous aprend enfin que les Grands sont ordinairement moins heureux que les Petits. Comparons aujourd'hui avec elle état à état, homme à homme; ce parallèle nous convaincra que les Grands trouvent, 1°. dans leur état, 2°. dans eux-mêmes, plus d'obstacles au bonheur, & qu'il est donc plus commun chez les Petits.

Ne confondons pas ici la médiocrité avec l'indigence. La nature en livrant les pauvres à trop de miséres, met entre eux & les Petits une distance qu'ils ne peuvent franchir qu'avec les secours de la Religion & de l'humanité; mais leur impatience & nôtre dureté leur enlévent presque toujours cette double ressource.

PREMIERE PARTIE.

Que les Grands nous permettent un examen, qui, après tout, ajoute à l'obligation de les respecter, celle de les plaindre. Le degré de l'élévation n'est pas la mesure du bonheur. La fortune ne peut le donner. C'est la liberté & la vertu qui font les heureux. * Or dans quel état jouït-on moins de l'une & de l'autre ? Dans la Grandeur, elle impose aux Grands des devoirs, & elle leur inspire des passions qui les rendent presque toujours & moins libres & moins vertueux que les Petits.

Les Grands ne seroient-ils donc Grands que pour eux seuls ? (**) Ne jouïroient-ils de l'autorité que pour faire honorer leur paresse ? Non;

---

* Qu'est-ce que la liberté ? Qu'est-ce que la vertu ? C'est ce que l'Orateur auroit dû définir avant toutes choses, puisque c'est là-dessus qu'il fonde tous les raisonnemens de sa premiére partie. Les Grands appellent *liberté & vertu* ce que les Petits appellent *dépendance & vice*.

(**) Ce qui fait le bonheur des Grands, c'est de sentir qu'ils ne sont pas Grands pour eux seuls. *Les Grands se doivent aux Petits; donc ceux-là ont moins de liberté que ceux-ci.* La conséquence ne nous paroit pas fort juste ; c'est un bel usage de la liberté que celui de l'employer au bonheur des Petits ; c'est être heureux que d'en faire cet usage. Qu'on examine bien tout ce paragraphe, on verra que l'Orateur ne prouve rien moins que ce qu'il vouloit prouver.

Non; pour eux l'inaction est une injustice, & un titre de dégradation. Les Grands se doivent aux Petits. La foiblesse de ceux-ci a été la premiére source de la puissance des autres; & ce fut pour éviter la tyrannie que les hommes originairement égaux établirent la supériorité. Elle n'est donc point gratuite, & elle devient odieuse, si elle n'est pas bienfaisante. Oui: les Grands ne sont placés au-dessus des Petits, que pour les gouverner en péres, & les défendre en héros; que pour veiller à leur bonheur & à leur gloire. Ils en sont plutôt les ministres que les maîtres. Le sceptre & la balance, les armes & les faisceaux, sont autant les symboles de leur servitude que de leur autorité. C'est à eux, dans leurs différens postes, à manier avec sagesse cette multitude de ressorts qui font mouvoir toute la machine de l'Etat. C'est à eux à entretenir la paix au dedans, & la terreur au dehors; à assurer au Prince les services du peuple, & au peuple les bienfaits du Prince; à concilier les intérêts de l'un avec ceux de l'autre; à être enfin les artisans, & s'il le faut, les victimes de la félicité publique. C'est par de tels devoirs que les Grands s'engagent à payer à la fortune ses faveurs, & à la foule ses hommages.

De plus ces devoirs sont pour eux une source d'épreuves qu'ils subissent toujours aux dépens de leur liberté, & souvent de leur honneur. Ils ont autant de juges que de témoins de leur conduite. Le public blessé d'avoir des maîtres, ne fût-ce que parce qu'il les croit plus heureux que lui, jette sans cesse sur eux un oeil curieux & jaloux; il observe leurs sentimens & leurs actions: (*) il mesure ce qu'ils sont sur ce qu'ils doivent être, & veut regagner par sa critique, ce qu'il perd par sa soumission. Il exige d'eux qu'ils justifient leur élévation par de grands talens & de grandes vertus; il ne leur pardonne point d'être riches & puissans, moins encore d'être bornés ou vicieux: ils répondent des fautes du hazard, combien plus des foiblesses de de l'humanité? Ils doivent tout oser pour le bien public, & réussir à tout. S'ils échouent une fois, s'ils cessent un instant d'être utiles ou de paroitre Grands, les éloges se changent en censures, & le héros n'est plus qu'un homme.

Ainsi

(*) Cela ne prouve pas qu'ils soient moins heureux que les Petits: s'ils sont vertueux, les regards de la multitude ne troublent point leur bonheur: s'ils ne le sont pas, ils dédaignent les regards des Petits, ils ne croyent pas qu'ils vaillent la peine de s'inquiéter de ce qu'ils pensent & de ce qu'ils disent.

Ainſi les devoirs & les épreuves de la Grandeur balancent ſes priviléges, empoiſonnent ſes douceurs. Ainſi l'autorité eſt un joug plus peſant pour ceux qui l'exercent, que pour ceux qui l'implorent. Ses fruits ne ſont que pour les Petits, & ſes travaux pour les Grands. Homme privé ! c'eſt donc à votre bonheur que l'homme public ſacrifie ſa liberté, & peut-être ſa gloire ? C'eſt en perdant l'une, c'eſt en hazardant l'autre, qu'il vous les aſſure toutes les deux. C'eſt à ce prix qu'il régle vos droits, qu'il défend vos biens, qu'il pourvoit à vos beſoins, qu'il ſe charge de vos deſtinées. Ses ſervices ne vous conſolent-ils pas de votre ſubordination ? (*) Sa puiſſance, il eſt vrai, ſoumet aux loix vos paſſions ; mais les loix ſoumettent ſes paſſions à vos intérêts. Dites-nous lequel des deux eſt le moins libre ? (**) Eſt-ce vous, qui ne perdez que la funeſte licence de troubler l'ordre ? N'eſt-ce pas plutôt celui à qui eſt confié le ſoin onéreux de le maintenir ? Ceſſez donc d'envier l'état d'un Grand, qui eſt ſouvent

(*) Non ; il aimeroit mieux les rendre que les recevoir.

(**) Le *Petit* ; parce qu'il ne peut pas enfreindre les loix du *Grand*, & que le *Grand* peut enfreindre les loix des intérêts du *Petit*.

vent lui-même jaloux de votre ſort. Ah! ſi ſon orgueil lui permettoit de préférer une obſcure liberté à une brillante ſervitude, vous le verriez, nouveau *Fabricius*, deſcendre de ce haut rang où la vaine gloire le retient captif, & partager avec vous les douceurs de la vie privée. (*)

Heureux celui qui ſçait les eſtimer & qui peut les goûter! Cette ſituation le dérobe aux devoirs accablans, aux épreuves périlleuſes de l'élévation; le rend étranger ou ſupérieur à tout, & le fait jouïr de lui-même. Sujet fidéle, il reſpecte dans les dépoſitaires de l'autorité, les miniſtres de la Providence; & dans ſes maîtres il chérit ſes bienfaiteurs. Citoyen ſage, il ſent encor plus le beſoin que la peine d'une légitime dépendance; & ſatisfait d'obéir aux loix, il plaint ceux qui ſont obligés de les venger. Son bonheur ne dépend que de ſa fidélité à les remplir. Il y trouve ſon repos, ſa vertu, ſa gloire. Renfermé dans le cercle étroit des ſoins domeſtiques, il n'éprouve ni ces ſoucis qui entrainent le Miniſtre dans ſon cabinet, ni cet ennui

(*) C'eſt ce qu'il faudroit prouver. Il ne ſuffit pas de mettre en antithéſe l'*obſcure liberté* avec la *brillante ſervitude*, pour faire un raiſonnement.

ennui qui s'affied avec le Magiftrat fur le tribunal, ni ces allarmes qui agitent le guerrier dans le camp, ni ces bienféances incommodes qui affujettiffent partout la Grandeur. Il n'a point de préféances à difputer, de difgraces à prévoir, d'intrigues à conduire, d'inférieurs à gouverner, de rivaux à craindre. Ignoré des Grands, s'il n'a point de part à leurs faveurs, il n'eft point efclave de leurs caprices. Indépendant du public, s'il n'en recueille point les hommages, il n'en redoute point les murmures, & il ne lui rend que les égards & les fervices qu'il en reçoit. A l'ombre de fon état, il peut cacher un défaut de mérite. Sa conduite n'eft pas moins obfcure que fa deftinée. Confondu dans la foule, fes foibleffes font prefque inconnues, & fa confufion eft auffi fecrette que fa chute. Il n'a d'autre cenfeur que la raifon. Sa liberté eft donc d'autant plus grande que fes devoirs font plus bornés, & fa réputation d'autant moins hazardée, que fes épreuves font moins publiques. *

Il eft pour les Grands une autre fervitude que

(*) Voilà un bel éloge ; où en trouver le fujet ? Il eft plus aifé de faire de beaux portraits que de bons raifonnemens.

que celle des devoirs; c'eſt celle des paſſions. L'une eſt l'écueil de la liberté, & l'autre de la vertu. L'orgueil eſt le premier fruit de la Grandeur; elle forme autour de l'homme puiſſant, un tourbillon d'objets flatteurs, mais tumultueux, qui l'empêche de réfléchir ſur ſes devoirs & de les remplir, & qui trop ſouvent l'emporte loin des bornes de la raiſon & de la loi. Bientôt il ſe méconnoit. Quelle plus funeſte ignorance? elle lui fait confondre ſa dignité avec ſa perſonne; il meſure ſon mérite ſur ſon élévation; il s'aplaudit de ſa fortune comme de ſon ouvrage. Une foule d'hommes ſoumis à ſa vanité, par devoir ou par intérêt, conſpire à le diſtraire ſur ce qu'il doit être, & à lui faire admirer ce qu'il eſt. Cet encens de la flatterie peut-il ne pas l'étourdir? Et le vertige n'eſt-il pas toujours une occaſion d'écarts & de chûtes? De-là, la fierté dans l'uſage du pouvoir, la préſomption dans la conduite, le dédain dans les maniéres, la dureté dans les ſentimens. Aveugle! Il ignore que l'orgueil, loin d'être un droit de la Grandeur, en eſt l'opprobre; & qu'il éloigne toujours de lui & notre amour & ſon bonheur.

Avec quelle facilité l'ambition ſe ſaiſit-elle d'un

d'un cœur déja si plein d'estime pour lui-même, & de mépris pour les autres! Enhardi par la confiance que le crédit & la flatterie lui inspirent, le Grand croit que rien ne doit lui suffire, parce qu'il peut prétendre à tout. Toujours assez vain pour être content de son mérite, & trop insensé pour l'être de la fortune, il n'y aura point de poste supérieur au sien où il n'ose aspirer, & peut-être point de moyen indigne qu'il n'employe pour y parvenir. Droits de la nature, devoirs de l'amitié, loix de la probité, douceurs du repos, il vous sacrifiera à l'ambition si elle l'exige. Dût-elle lui coûter des bassesses honteuses, des soins tyranniques, des injustices odieuses, l'espoir du succès lui cache l'infamie des moyens; la voix des flatteurs étouffe celle de ses remords; & peu s'en faut que le crime qui l'éléve, ne soit à ses yeux une vertu qui l'annoblit.

Parvenu à ce degré de Grandeur, fruit de ses intrigues, a-t-il du moins trouvé le bonheur? Non: ses désirs croissent avec sa fortune. A mesure qu'il monte plus haut, sa vuë s'étend plus loin. Déja il porte un regard inquiet sur les places qui échapent encore à sa cupidité. Ce sont selon lui des droits qu'on

ravit

ravit à son mérite. Ainsi la passion qui lui fait tout désirer, le livre au désespoir de ne jouïr de rien, & sa Grandeur devient & son crime & son suplice.

Avide des honneurs, le sera-t-il moins des plaisirs? C'est dans le sein de l'autorité & de l'opulence qu'ils germent. Eh! quel attrait n'offre pas à la volupté, à la mollesse, un état exempt de besoins? Un état où tout réveille les goûts, dévelope les panchans, enhardit les vices. Tous les objets des sens briguent, pour ainsi dire, les vœux d'un Grand. Les occasions n'attendent que ses regards. Les moyens sont pour lui aussi prompts que ses désirs; & il les voit remplis aussi-tôt que formés. Une troupe vénale & perfide cherche à lui plaire & à le pervertir. Elle écarte la vérité ou la lui déguise. Elle érige ses foiblesses en vertus; elle respecte les excès de sa passion, quelle qu'elle soit, comme les privilèges de son rang. Comment résister à une passion avec laquelle tout est ainsi d'intelligence contre le devoir? On a la facilité de faire tout ce qu'on veut, aura-t-on la modération de ne vouloir que ce qu'on doit? Dépouillez le Grand de sa fortune; s'il éprouve encor les mêmes panchans, du moins

ne

ne se livrera-t-il plus aux mêmes excès; un défaut de moyen compensera un défaut de vertu. C'est à l'élévation à faire éclorre les vices, elle en favorise les progrès en leur assurant l'impunité.

O vous! Vertu, sagesse, sources du vrai bonheur, où est donc votre azile? Ne le cherchons que dans l'état médiocre. C'est l'état où l'homme éloigné des occasions qui décident de sa fidélité à ses devoirs, peut mieux les connoitre, & les mieux remplir. C'est-là qu'il sent toute la satisfaction qu'il y a à être ami fidéle, sujet utile, citoyen vertueux; peut-être, à la vérité, avec peu de gloire, mais du moins avec peu d'efforts. Adorateur de la Providence, il la bénit de ses dons, il se soumet à ses décrets. Placé entre le riche qui abuse de ses faveurs, & le pauvre qui se plaint de ses rigueurs, il trouve dans la médiocrité ce nécessaire qui lui épargne les besoins & les vices de l'indigence, les embarras & les excès de la Grandeur: & il regarde le refus que le sort lui fait du superflu, comme le plus grand de ses bienfaits. Héritier content de la fortune de ses péres, il est moins occupé du désir de l'agrandir que du soin de la conserver. Seroit-il jaloux de

celle

celle des Grands? Non: il verra ſans cupidité ce qu'il ne pourroit envier ſans folie; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce ſont des ſonges qui l'amuſent, & non pas des déſirs qui l'agitent. Les objets qui éveillent les paſſions d'un Grand, ſont pour lui comme s'ils n'étoient point. Il n'oſé preſque jetter ſur eux des regards curieux, de peur de former des déſirs inutiles. Eh! quel ſeroit ſon tourment de déſirer des biens qu'il déſeſpére de poſſéder? Si pourtant ce déſir lui échape, mille obſtacles vont l'arrêter & lui faire de la modération une néceſſité. Le déſir ſans moyen eſt un germe ſans aliment qui bientôt ſéche & périt. Je le dis à la honte de la ſociété; la plûpart des hommes ne ſont vertueux que par l'impuiſſance d'être vicieux. Heureuſe impuiſſance! que tu préviens dans les Petits de peines & de crimes! Tu fais d'un état obſcur comme une étroite priſon, où un cœur né peut-être avec des grandes paſſions, eſt forcé de ſe reſſerrer & de les étouffer.

En eſt-il cependant quelqu'une qui franchiſſe cette utile barriére? Le mal porte avec lui le reméde. Les écarts des Petits ſont marqués au coin de l'infamie; ils n'ont point com-

me

me le Grand, l'art de trouver dans de honteux panchans une fausse gloire, ou le funeste pouvoir d'être d'heureux coupables. Leurs désordres ne sont ni aplaudis ni même impunis. La voix de la vérité leur montre sans détour la route de la vertu, & leur cœur est toujours aisément ramené au repentir, du moins par la crainte des peines, s'il ne l'est pas toujours par l'amour des loix. Que peut l'orgueil dans une situation où rien ne séduit les sens, & où tout captive les passions? La vanité ne sçauroit remplacer la Grandeur. Ah! Si l'homme médiocre osoit se permettre d'être orgueilleux, il n'auroit pour redevenir modeste, qu'à voir la distance que la fortune met entre les Petits & les Grands; à cette vuë, je ne crains plus qu'il se méconnoisse, mais plûtot qu'il se décourage. Loin de s'estimer trop, peut-être ne se respectera-t-il pas assez; son desespoir seroit pourtant aussi injuste que sa fierté eût été ridicule: puisque tel est le droit précieux de l'homme fidéle à ses devoirs, que si le sort le place au-dessous des autres, sa vertu l'éléve au-dessus de lui-même. Achevons le paralléle, & prouvons que les Grands

trouvent encor dans eux-mêmes plus d'obstacles au bonheur que les Petits.

SECONDE PARTIE.

C'est moins par les lumiéres que par le sentiment que nous jugeons des biens & des maux de la vie. L'impression qu'ils font sur notre ame décide toujours de notre bonheur ou de notre malheur. Or tel est l'avantage que les Petits ont sur les Grands, c'est que les Grands sont tout à la fois moins sensibles aux biens qu'ils possédent, & plus sensibles aux maux qu'ils éprouvent, & dès-lors moins heureux que les Petits. *

Ce Grand habite un Palais où sa magnificence réunit les richesses de la nature & les ornemens de l'art. Des meubles précieux, une table somptueuse, un train superbe, un cor-

* Nous ne faisons qu'une remarque sur cette seconde Partie. C'est que les Petits ne font aucune perte qui ne soit considerable pour eux; ce qui n'est pas le cas des Grands. De plus, les Petits ont bien de la peine à reparer leurs pertes; les Grands ne manquent pas de ressources. Enfin, dans les maux de la vie, que de secours pour les Grands qui manquent aux Petits! Il seroit aisé d'opposer ici des tableaux à ceux de notre Orateur; ils ne seroient pas aussi beaux, mais peut-être seroient-ils plus vrais.

cortége nombreux, des fêtes brillantes, une Cour flatteuse, semblent faire de son séjour le centre du bonheur. Détrompez-vous, ô Petits! Ou il n'y posséde pas encor tout ce qu'il désire; ou il n'y goûte plus rien de tout ce qu'il posséde. Tout ce que le faste étale ici à votre curiosité éblouit vos yeux, & ne frape pas même les siens. Tout ce qui y varie votre amusement, ne fait que diversifier ses ennuis; tout vous y enchante, rien ne l'émeut. Ses gouts sont usés par les plaisirs; l'habitude en a épuisé le sentiment, & n'a laissé dans son cœur qu'un fonds de chagrins & de caprices. Ah! Veut-il connoître du moins ce bonheur dont il ne peut jouïr? Qu'il s'arrache des bras de la mollesse; qu'il se transporte dans ses Domaines, il trouvera avec surprise sous un toit champêtre, cette joye parfaite qui fuit ses lambris dorés; il verra dans des hommes laborieux un corps sain & une ame tranquille. Le travail leur conserve cette vigueur mâle que l'oisiveté amollit, que la sensualité détruit. Il leur améne ce sommeil paisible, que l'agitation des affaires ou des plaisirs éloigne. Flattés des présens que la terre leur promet, ils oublient les peines qu'ils leur

coûtent, & les échos répètent leurs chants, autant de fois qu'elle renouvelle pour eux ses bienfaits.

Qu'il assiste à leur repas rustique. L'art n'y déguise point la nature pour réveiller l'appetit. C'est là que le cœur se livre aux plaisirs innocens. Des époux vertueux y partagent avec une nombreuse famille des mets préparés par la frugalité. Les travaux les assaisonneut toujours mieux que les rafinemens. A ce spectacle, peut-il désavouer que les Chaumiéres renferment plus d'heureux que les Palais, & que les moindres douceurs de la nature dédommagent toujours assez les Petits des refus de la fortune?

Que faut-il en effet pour contenter nos vrais besoins? Ne les confondons pas ici avec nos désirs; (car ce qui suffit à notre indigence naturelle, ne suffit pas à notre fastueuse vanité.) La nature demande-t-elle de vastes Domaines, un rang élevé, un logement superbe, un équipage leste, une table délicate? Ah! Quelle proportion y a-t-il entre sa simplicité & notre luxe? sa modération & notre cupidité? Aucune au jugement de ces sages, de ces héros de Sparte ou de Rome, dont la vie simple & frugale a apris à tous les siécles, qu'on

peut

peut être tout à la fois & heureux & illuſtre avec le ſeul néceſſaire.

Avec ce néceſſaire qui ſatisfait les beſoins réels, & qui retranche les beſoins imaginaires, quels avantages les Petits ont-ils encor à envier aux Grands? Seroit-ce les honneurs? Mais ceux que le Grand reçoit ſont toujours empoiſonnés ou par les honneurs qu'il eſt obligé de rendre à d'autres, ou par ceux que d'autres lui diſputent.

D'ailleurs il eſt trop ſouvent loué pour en être flatté. Ce ſeroit peu pour lui cependant que les éloges fuſſent inſipides s'ils n'étoient encor ſuſpects. Les Petits ne recueillent que ceux de l'eſtime; le Grand n'a guéres que ceux de l'intérêt. Ses flatteurs publics ſont preſque toujours ſes cenſeurs ſecrets; ils reſpectent ſa dignité, & ils mépriſent ſa perſonne; mais duſſent-ils honorer ſon mérite en même tems qu'ils careſſent ſa fortune, leurs hommages, après tout, ne ſont pour lui que des tributs, tandis que ſes bontés ſont pour eux des graces. Or un bienfait qu'on reçoit flatte bien autrement qu'une dette qu'on exige.

Peut-être les richeſſes ont-elles moins d'amertume que les honneurs? Ne déguiſons rien:

 l'art

l'art d'en bien user est pour un Grand l'art de faire des heureux, & de l'être lui-même. Le salaire qu'il paye aux services qu'on lui rend en devient l'aiguillon. Il est l'amour des indigens dont il est l'apui; il leur ouvre ses trésors, ils lui donnent leurs cœurs. Quel échange plus flatteur pour une ame noble? Mais qu'il en est peu qui goûtent le plaisir délicat d'être bienfaisant! Qu'il en est peu que l'avarice ou la prodigalité ne rendent injustes ou inhumains! Reconnoissons ici leur erreur & leur misére. La prodigalité leur enléve leurs richesses; l'avarice les empêche d'en jouïr, & ces deux excès font de leurs biens une possession également frivole & funeste. Dangereuses richesses! Vous n'êtes donc tout au moins que des présens inutiles, puisque vous ne faites que de fastueux indigens? Vous ne distinguez donc les Grands des Petits, qu'en livrant ceux-là à plus de désirs & à plus de besoins? Ceux-ci plus heureux trouvent dans les ressources du travail, & plus encor dans la modération des désirs, une espéce d'abondance, qui leur reserve la satisfaction de jouïr du nécessaire avec moins de cupidité que le riche, & d'en tirer même, avec plus de mérite que lui, un su-

ſuperflu pour le ſoulagement des malheureux.

Serions-nous plus jaloux des plaiſirs d'un Grand? Mais que ſont-ils ces plaiſirs? Des poiſons déguiſés qui le jettent dans un état d'yvreſſe, où la raiſon s'endort, l'eſprit s'égare, le cœur ſe flétrit, le corps s'épuiſe, tout l'homme languit & s'avilit. Ce ſont des amuſemens frivoles, ainſi que ces vaines images qu'une eau tranquille réfléchit, & que la moindre agitation diſſipe. Une affaire imprévue, un devoir incommode, un caprice contredit, une ſanté délicate, tout lui ravit ſa joie, ou la rend imparfaite. En vain ſon opulence offre de nouvelles reſſources à ſes déſirs, elle ne peut donner une nouvelle ſenſibilité à ſon cœur. L'habitude des plaiſirs en a été l'écueil; un uſage journalier en a fané la fleur, en a ôté la ſurface, & les plaiſirs n'ont rien de plus. D'ailleurs la variété des reſſources tarit bientôt, & l'avidité des déſirs renait toujours. Eſt-ce donc là jouir? Non: c'eſt être raſſaſié ſans être ſatisfait.

Plaiſirs réels, plaiſirs purs! où êtes-vous? Le Grand vous cherche inutilement. Tantôt à la Cour, il s'y plaint de ſa ſervitude; tantôt à la campagne, il croit être dans un lieu d'exil.

Ici, homme public, sa dignité gêne trop sa molesse ; là, homme privé, sa retraite ne flatte pas assez son orgueil. Partout mécontent, à charge aux autres & à lui-même, il porte dans le repos comme dans l'action, sa lassitude & sa tristesse : & son cœur toujours affamé, toujours vuide, ne trouve dans aucun objet, dans aucune situation, sa félicité. Où est-elle donc? Dans le cœur des Petits. C'est pour eux que les plaisirs sagement réglés par les besoins, conservent la pointe de la nouveauté. L'espérance y prépare leur ame, le délai irrite leur goût, la jouïssance le flatte, l'interruption l'entretient, & la nature y met toujours cette juste mesure de douceurs, qui doit remplir celle du sentiment.

La condition des Grands auroit pourtant encor des charmes, s'ils étoient ou moins exposés ou moins sensibles que les Petits aux maux de la vie; mais je les atteste ici, (en vain leur cœur s'en révolte) peuvent-ils se dérober aux miséres, suites inévitables de l'humanité ou de la condition ; aux traits de la douleur, aux coups de l'envie, aux caprices du sort? Et à quoi leur sert alors leur prospérité, sinon à rendre plus vive l'impression de l'adversité? La for-

fortune a eu d'abord pour ce Grand, la tendreſſe paſſionnée d'une mére pour un enfant trop chéri; elle a prévenu tous ſes déſirs, légitimes ou déréglés, elle les a ſatisfaits. Mais ces complaiſances meurtriéres n'ont formé qu'un tempérament délicat que tout dérange. L'inſtant arrive où la fortune n'eſt plus pour lui qu'une marâtre. Bizarre & cruèlle, elle reprend d'une main ce qu'elle a répandu de l'autre; elle lui arrache ces bienfaits dont il faiſoit les apuis de ſon bonheur. Quelle affliction! elle eſt d'autant plus ſenſible qu'il a moins prévu ce revers. Ebloui par les honneurs, amolli par les délices, il regardoit ces frivoles avantages de ſon état, comme autant de parties de ſon être; leur privation lui paroit être ſa deſtruction. Son malheur eſt le fruit de ſon illuſion. Son cœur s'étoit collé, pour ainſi dire, à ſa fortune; elle ne peut s'enfuir ſans le déchirer, & ſon attachement eſt la meſure de ſa douleur. Son état paſſé concourt avec ſon état préſent à la rendre extrême. Dans le premier, la molleſſe a énervé ſes forces; dans le ſecond, ſa diſgrace vient d'écarter ſes amis.

Que dis-je, ſes amis? Les Grands en ont-ils? Le ſont-ils eux-mêmes? Connoiſſent-ils

le

le prix des cœurs? Hélas! Ils habitent une Région où la politique régne, où l'amitié n'est que bienséance, où les sentimens changent avec les intérêts, où la perfidie se masque sous les déhors de la sincérité, où le mauvais succès deshonore seul la mauvaise foi. Ils n'y jouïssent ni du plaisir d'aimer, ni de celui d'être aimés. Comme ils n'y vivent que pour eux, on ne les y cultive que pour soi. Si leur fortune se soutient, on la caresse; si elle chancelle, on l'abandonne; si elle s'écroule, on l'insulte. Le peuple même n'ose que trop souvent fouler l'idole abattue. Quelle humiliation pour un cœur superbe & délicat, accoutumé aux hommages & aux plaisirs, de n'être ni plaint, ni soulagé; de perdre avec ses biens ses flatteurs, & d'être livré au désespoir, de souffrir autant de son erreur que de sa chûte! Mais après tout, que cet infortuné, loin de quereller le sort sur son inconstance, s'accuse lui seul de sa disgrace. Le mépris dont on le punit, n'est peut-être que le fruit amer de l'abus qu'il a fait de sa grandeur. On ne lui rend que ce qu'on en a reçû. Il a trop fait sentir qu'il étoit Grand; on lui fait sentir enfin qu'il est malheureux.

L'amitié, ce doux lien qui unit les Petits, leur

leur épargne un ſentiment ſi douloureux. Eh! qui mieux qu'eux goûte dans les maux de la vie les douceurs de l'amitié! Ses diſcours touchans, ſes ſervices utiles les perſuadent, qu'on aime en eux la perſonne & non pas la fortune; & que c'eſt l'eſtime, & non pas la cupidité, qui leur fait des amis. Quoi de plus propre que cette perſuaſion à rendre la paix à leur cœur? Oui, les amis généreux que le ſort leur laiſſe, les dédommagent des biens frivoles qu'il leur ravit. En dépit de ſes rigueurs, ils trouvent dans leurs paroles des charmes puiſſans qui les conſolent, & dans leurs mains des ſecours réels qui les ſoulagent. Les témoignages d'attendriſſement & de bienveuillance qu'on leur donne, leur prouvent qu'on ne les croit pas dignes de leur malheur; & ſi la nature ſouffre d'un côté, l'amour propre eſt flatté de l'autre.

Le plaiſir de l'amitié n'eſt pas le ſeul apui des Petits dans leurs peines. L'obſcurité de leur état leur offre une autre reſſource. Ils ſont dans le monde moins élevés que les Grands; ils y ſont donc moins voiſins de la foudre; ils y éprouvent donc moins de revers. Comme c'eſt rarement contre eux que l'envie cabale, c'eſt auſſi rarement contre eux que la mauvaiſe for-

tune

tune éclate. Si cependant elle ose les fraper, les rigueurs de leur état les ont utilement accoutumés à moins sentir les injures du sort. Les Grands sont d'autant plus malheureux, qu'ils n'ont jamais apris à l'être; les Petits sont presque toujours dans l'heureuse situation, ou de perdre peu, ou de moins sentir leur perte; & leur bonheur devient leur ouvrage.

Ne nous plaignons donc plus des refus de la fortune; la raison nous a apris qu'ils valent mieux que ses bienfaits. Donnerions-nous encor ce nom à des richesses, à des honneurs, à des plaisirs qui ne sont que des indigens, des esclaves, des mécontens? Ah! plûtot, plaignons les Grands de ne trouver dans leur état, & dans eux-mêmes, qu'un bonheur imaginaire, ou tout au plus imparfait. Puisse l'estime que nous ferons de la médiocrité, nous rendre dignes de justifier la décision de la raison, par celle du sentiment, & d'éprouver que les Petits sont plus heureux que les Grands.

Benè est cui Deus obtulit,
Parcâ, quod satis est, manu. Hor. l. 3. od.

ARTI-

ARTICLE SECOND.

L'ESPRIT ET LE SAVOIR,

Allégorie. *

L'*Esprit* & le *Savoir* étoient enfans d'Apollon, mais de différentes méres; l'*Esprit* étoit fils d'*Euphrosine*, & lui ressembloit en gayeté & en vivacité; le *Savoir* avoit pour mére *Sophie*, & il étoit comme elle sérieux & prudent. Leurs méres étant rivales, elles leur firent contracter des habitudes entiérement opposées, & elles mirent tout en usage pour les porter à se haïr & à se mépriser l'un l'autre. Apollon, qui prévoyoit les facheux effets qui naîtroient de leur division, fit tous ses efforts pour les réconcilier, en partageant également ses complaisances, mais il se vit frustré de ses espérances; l'animosité maternelle s'étoit profondément enracinée chez eux, s'étant mêlée,

* Cette allégorie très ingénieuse, est traduite de l'Anglois. Nous en avons plusieurs du même Auteur, Mr Johnson, que nous donnerons dans les Volumes suivans.

mêlée, pour ainsi dire, avec leurs premiéres idées, & s'étant fortifiée toutes les fois que l'occasion de l'exercer s'étoit présentée. Ils ne furent pas plûtôt en âge d'être reçus dans les apartemens des Dieux, que l'*Esprit* commença à amuser *Venus* à sa toilette, en contrefaisant l'air d'apareil * du *Savoir*, tandis que celui-ci divertissoit *Minerve* à son métier, en lui racontant les bévuës & les traits d'ignorance de l'*Esprit*.

Leur malice augmenta tous les jours par les encouragémens qu'ils reçûrent de ceux que leurs méres avoient engagés à les protéger & à les soutenir. Ils languissoient l'un & l'autre d'être admis à la table de *Jupiter*, non pas tant pour l'honneur qu'ils en retireroient, que dans l'espérance que chacun d'eux avoit d'empêcher que son rival ne se fit estimer, & d'arrêter les progrès de l'influence qu'il pouvoit avoir, & dont il attribuoit la cause à de bas artifices & à des aparences trompeuses.

Le jour si désiré arriva enfin; ils furent reçus avec les cérémonies ordinaires parmi les Dieux supérieurs, & il leur fut permis de prendre

* Anglois. *the solemnity of Learning.*

prendre du Nectar de la main de la Déesse *Hébé.* Dès ce jour-là la concorde fut bannie de la table de Jupiter. Les deux rivaux, animés par leur nouvelle dignité, & excités par les éloges qu'ils recevoient de leurs partisans, étoient sans cesse en contestation; le champ de bataille demeurant tantôt à l'un & tantôt à l'autre, aucun des deux ne succomboit sous les coups de son adversaire.

Ce qu'il y avoit de remarquable, c'est que l'*Esprit* avoit toujours l'avantage au commencement de la dispute, & qu'aux premiéres sorties toute l'assemblée étinceloit (comme s'exprime Homére) d'une joye qui sembloit ne devoir jamais finir. Le *Savoir* reservoit toutes ses forces jusques à ce que le tumulte des aplaudissemens fut apaisé, & que la langueur, qui suit toujours une violente joye, commençat à promettre une attention plus tranquille & plus soutenuë. Il tâchoit alors de se deffendre, & en comparant une partie des objections de son adversaire avec une autre, il faisoit par ce moyen, que pour l'ordinaire il se refutoit lui-même; ou bien, en montrant qu'il n'avoit vû qu'une très petite partie de la question dont il s'agissoit, il prouvoit évidemment

ment que ses raisonnemens n'avoient aucun poids. Les Auditeurs sentoient leurs préjugés s'évanouïr peu à peu, & ils se retiroient avec un grand respect pour le *Savoir*, mais avec une tendresse plus grande encore pour l'*Esprit*.

Dans la vuë de se distinguer, ils s'y prenoient d'une maniére diamétralement opposée. L'*Esprit* étoit téméraire & hazardoit beaucoup: le *Savoir* plus circonspect n'avançoit rien qu'il n'eût bien examiné. L'*Esprit* craignoit sur toutes choses le reproche de lenteur, & le *Savoir* redoutoit principalement celui d'avoir fait quelque méprise. L'*Esprit* répondoit avant que d'avoir compris la demande, par la crainte qu'on ne doutat de sa pénétration: le *Savoir* étoit arrêté dans les choses même les plus faciles, redoutant par-tout le piége de quelque sophisme subtil & caché. Par la rapidité de ses idées l'*Esprit* jettoit de l'embarras dans toutes les disputes, tandis que par des distinctions sans nombre le *Savoir* ennuyoit ses auditeurs, & prolongeoit inutilement le combat, en prouvant ce qu'on n'avoit jamais nié. L'*Esprit*, en vuë de briller, osoit produire des choses qu'il n'avoit point examinées, & se laissant

ſant entrainer par une penſée ingénieuſe; il réuſſiſſoit au-delà de ſon attente. Le *Savoir* rejettoit toutes les idées nouvelles pour ne donner dans aucune conſéquence, ſans l'avoir prévuë: Excès de précaution qui l'empêchoit de mettre à profit ſes avantages & de terraſſer ſon ennemi.

Ils avoient tous deux des préjugés qui retardoient juſqu'à un certain point leurs progrès vers la perfection, & les mettoient en bute à de mutuelles attaques. La nouveauté plaiſoit ſur-tout à l'*Eſprit*, & l'antiquité étoit l'idole du *Savoir*. L'*Eſprit* ne manquoit guéres d'ennuyer quand il ne perſuadoit pas; & perſuader n'étoit pas ſon ambition. Le *Savoir* apuyoit ſes opinions d'un ſi grand nombre de vérités relatives au ſujet, qu'en n'étant pas de ſon avis, on ne laiſſoit pas d'admirer ſes argumens.

Rien au reſte ne leur étoit plus commun, que d'abandonner leur caractére propre, & d'eſpérer une victoire complette en empruntant chacun les armes de ſon antagoniſte. Quelquefois l'*Eſprit* enfantoit un ſyllogiſme, & quelquefois le *Savoir* lançoit avec effort un trait de plaiſanterie; mais ils y perdoient beaucoup,

& s'exposoient à être battus & tournés en ridicule. Le sérieux de l'*Esprit* manquoit de dignité; & les plaisanteries du *Savoir* étoient sans vivacité & sans grace. La durée de leurs contestations les rendit de quelque importance, & engagea les Divinités à prendre parti. *Venus* prit l'*Esprit* sous sa protection; elle le fit accompagner des *Sourires* & des *Jeux*; elle lui permettoit de danser avec les *Graces*. Le *Savoir* ne cessa point d'être le favori de *Minerve*; il ne sortoit jamais de son palais sans avoir à sa suite les vertus les plus sévéres, la chasteté, la tempérance, la force d'ame, & le travail. Du commerce de la *Malice* avec l'*Esprit* naquit un fils nommé *Satyre*, qui accompagnoit en tous lieux son pére, portant avec lui un carquois plein de fléches empoisonnées, qu'on ne pouvoit plus retirer dès qu'elles avoient touché le sang. Il lançoit très souvent ces fléches contre le *Savoir*, lorsqu'il étoit apliqué à des occupations sérieuses & utiles, à des recherches pénibles, ou à des leçons qu'il donnoit à ses disciples. Cela engagea Minerve à envoyer à son secours la *Critique*, qui émoussoit pour l'ordinaire la pointe des fléches de *Satyre*, les détournoit, ou les repoussoit contre lui.

Jupi-

Jupiter en colère de ce que la paix de l'Olympe étoit ſans ceſſe troublée, réſolut d'envoyer ces deux Antagoniſtes ſur la terre. Ils partirent & portérent avec eux leur ancienne querelle chez les mortels. Ils n'eurent pas demeuré longtems parmi eux qu'ils ſe firent l'un & l'autre de zélés partiſans. L'*Eſprit* par ſa gayeté ſe concilia le cœur des jeunes gens. Le *Savoir*, par ſon authorité, fut bien reçu des vieillards. Leur pouvoir parut d'abord par de grands effets; on bâtit des théatres pour y recevoir l'*Eſprit*; le *Savoir* fut logé dans des colléges. Chaque parti fit tous ſes efforts pour ſurpaſſer l'autre en dépenſes & en magnificence, & pour perſuader aux hommes, qu'il étoit indiſpenſablement néceſſaire de ſe mettre d'un des partis d'abord en entrant dans le monde, & que perſonne ne pouvoit ſe flatter d'être regardé favorablement d'une des Divinités, lorſqu'on étoit ſeulement entré dans le temple de ſa rivale.

Il eſt vrai qu'il y avoit une claſſe d'hommes, qui mépriſoient également l'*Eſprit* & le *Savoir*: c'étoient les adorateurs de *Plutus*; il arrivoit rarement que la gayeté de l'*Eſprit* les fit ſourire, ou que l'éloquence du *Savoir* fixat leur

attention. Pour ſe venger de ce mépris, ils réſolurent d'animer contr'eux leurs diſciples; mais ceux qui étoient chargés de quelque expédition trahiſſoient leurs maîtres, &, au mépris des ordres qu'ils avoient reçus, ils flattoient en public ces riches qu'ils haïſſoient dans le fond de leur cœur; & lorſque, par cet artifice, ils avoient obtenu la faveur de Plutus, ils affectoient inſolemment de regarder d'un air de ſupériorité ceux qui reſtoient au ſervice de l'*Eſprit* & du *Savoir*.

Dégoutés par ces déſertions, les deux rivaux préſentérent en même tems une requête à Jupiter, pour qu'il leur fût permis de retourner dans leur pays natal. Jupiter tonna à ſa droite; ils ſe préparérent ſur le champ à profiter de la permiſſion qui leur étoit accordée. L'*Eſprit* étendit facilement ſes ailes, & s'éleva; mais ne pouvant porter ſa vuë aſſez loin, il ſe perdit dans l'immenſité de l'eſpace. Le *Savoir* qui connoiſſoit le chemin, agita ſes ailes; mais manquant de vigueur naturelle, il ne put pas aller loin; enſorte qu'après bien des efforts ils retombérent ſur la terre, & ils aprirent de leur malheur commun qu'ils devoient s'unir & s'aider mutuellement. Ils ſe don-

donnérent donc la main, & recommencérent leur vol. Le *Savoir* fut soutenu par la vigueur de l'*Esprit*, & l'*Esprit* fut guidé par la lumiére du *Savoir*; ils parvinrent bientôt au palais des Dieux; & ils se trouvérent si bien de leur union, que rien ne fut capable de la rompre. L'*Esprit* engagea le *Savoir* à se plaire avec les Graces, & le *Savoir* à son tour persuada à l'*Esprit* de se familiariser avec les *Vertus*. Ils firent la joie & les plaisirs des demeures célestes, & de l'hymen qu'ils formérent par l'ordre de Jupiter, naquit la nombreuse famille des *Arts* & des *Sciences*.



ARTICLE TROISIEME.

REFLEXIONS

Sur cette Queſtion : *Une Langue vivante peut-elle ſe fixer ?*

ON trouve dans les œuvres de Mr. *De Montcrif* un Diſcours ſur les Langues vivantes, dans lequel il a tâché de prouver qu'on ne peut point fixer la Langue Françoiſe, & qu'on ne doit point chercher à fixer une Langue vivante. Cette diſſertation a donné lieu à pluſieurs critiques de Mr. l'Abbé *Des-Fontaines* : elles ſe trouvent dans la Lettre ſeconde du ſecond Tome de ſes *Jugemens ſur quelques ouvrages nouveaux*. Mr. *De Montcrif* a répondu à ces critiques par un écrit inſéré dans la troiſiéme Lettre du même volume des *Jugemens* de l'Abbé *Des-Fontaines*.

Quoique la queſtion ait été diſcutée de part & d'autre avec beaucoup d'eſprit, il m'a ſemblé que ces Auteurs n'avoient pas tout dit. Voici quelques réflexions que l'examen de cette diſpute littéraire a fait naître.

Je

Je conviens d'abord que le principe de Mr. *De Montcrif* eſt vrai. L'uſage eſt le premier maître d'une Langue vivante. Ceux qui la parlent, en ſont les ſouverains: nul tribunal ne peut ni ne doit leur donner des loix. Les morts ne ſauroient commander aux vivans. Le projet d'établir des Auteurs Claſſiques, eſt une chimére; ceux qui ont écrit, & qui ne ſont plus, ne ſauroient diſputer l'empire à ceux qui exiſtent, qui parlent & qui écrivent.

Mais en conſéquence de ce principe, une Langue vivante ſouffrira-t-elle éternellement de nouvelles altérations? ſera-t-elle le jouet de tous les caprices? le langage d'un ſiécle ſera-t-il toujours ſucceſſivement ridicule aux yeux du ſiécle ſuivant?

Il ſemble que les réfléxions de Mr. *De Montcrif* veuillent nous conduire juſques là, ou du moins ſi elles ne nous repréſentent pas ces excès comme néceſſaires, elles nous les font voir comme très poſſibles & très à craindre.

Si cette queſtion avoit été agitée du tems de *Sophocle* & de *Démoſthéne*, il n'auroit pas été ſurprenant, qu'on eût été embarraſſé à la décider: il n'en eſt pas de même aujourd'hui: l'exemple ſeul des Langues Grecque, Latine,

Italienne, c'eſt-à-dire, des Langues cultivées avec ſuccès, ſuffit pour nous éclairer dans cette diſcuſſion.

Si la Langue Grecque du tems d'*Aratus* & de *Cléomene* n'a point proſcrit le langage des auteurs du beau ſiécle d'*Aléxandre*; ſi *Claudien*, *Auſone*, *Boëce*, n'ont point effacé les ouvrages du régne d'*Auguſte*; ſi *Pétrarque*, *le Taſſe*, *Bocace*, *l'Arioſte*, ſont encor les modéles des écrivains d'Italie; ces expériences réiterées & évidentes ne ſont-elles pas autant de preuves certaines qu'une Langue vivante peut ſe fixer?

On pourroit donc ſe diſpenſer d'éclaircir par des raiſonnemens une vérité déja démontrée par l'expérience; mais on peut tirer de la nature même de la choſe des preuves qui ne ſont pas moins démonſtratives.

Je penſe donc qu'une Langue vivante peut ſe fixer, c'eſt-à-dire, qu'elle peut parvenir au point de ne perdre plus rien, ou preſque rien, quoiqu'elle puiſſe toujours acquerir.

Comment cela ſe fait-il? eſt-ce par la force de quelque autorité? non ſans doute: on a dit que les Rois ne ſauroient donner droit de bourgeoiſie à un mot. L'empire de la Langue eſt une Démocratie: il réſide dans la multitude;

tout au plus participe-t-il un peu de l'Ariſtocratie, c'eſt-à-dire, que quelques Auteurs renommés, quelques perſonnes d'un goût diſtingué & reconnu, y peuvent obtenir, mais de gré à gré ſeulement, quelque autorité. Quand je dis, la multitude, je ne la compoſe que des perſonnes qui ont reçû de l'éducation : le bas peuple a ſa Langue particuliére ; Langue parlée ſeulement, & dont la tradition n'en eſt peut-être pas moins fidéle, ni moins indépendante.

Une Langue vivante peut ſe fixer, mais elle le fait d'elle-même, ſans le ſecours d'aucune autorité, par ſa propre perfection, & par celle des ouvrages qu'elle a produits.

Pluſieurs auteurs célébres dans divers genres écrivent dans le même ſiécle : la Langue eſt-elle dès-lors fixée ? on n'oſeroit l'aſſurer. Mais, ces auteurs morts, il en renaît d'autres, qui en travaillant dans les mêmes genres, demeurent inférieurs à ceux qui les ont précédés : les ſucceſſeurs de ceux-ci dégenérent encor, ou du moins ne peuvent atteindre à la perfection des premiers. Que doit-il arriver de là ? que l'admiration duë à ces premiers modéles perpétue leur Langue ; elle ne ſauroit être proſcrite tant qu'ils

qu'ils ne feront point furpaffés, & s'ils ne le font pas dans l'efpace de deux ou trois générations, il eft fûr qu'ils ne le feront jamais. La nature eft égale, & dans une langue cultivée, les progrès ne fe font point par des fecouffes & des intervalles éloignés. Depuis *François I.* jufqu'à *Louis XIV.* les Lettres ont toujours acquis. Depuis les *Gracches* jufqu'à *Augufte* le goût & le génie des Romains a fait fans ceffe de nouveaux progrès: il en a été de même à Athénes, & il en fera toujours ainfi à moins d'une irruption de Barbares.

D'ailleurs l'efprit humain a fes bornes. Les tragiques Grecs ont été admirés tant que l'Empire de la Gréce a fubfifté, & le font encore aujourd'hui. La langue Grecque leur a furvécu bien des fiécles; mais tout ce qu'elle a acquis n'a pû les faire vieillir. Pourquoi cela? C'eft qu'ils avoient atteint à peu près la perfection de leur art. On vouloit lire des tragédies: il falloit lire les plus belles: tout ce qui fe faifoit de nouveau ne les égaloit pas: la tradition de l'admiration ne pouvoit manquer de les confacrer, & par conféquent le langage dans lequel elles étoient écrites.

Tant qu'on ne fera pas mieux que *Corneille* &

Racine, leur langage ſera fixé : les efforts plus ou moins heureux de ceux qui ont couru la même carriére, commencent à nous donner lieu de croire qu'on ne les effacera pas ; & puiſqu'ils ſont au-deſſus de tous les auteurs de leur nation, qui dans ce genre a ſi fort ſurpaſſé toutes les autres, n'eſt-on pas en droit de penſer, qu'ils ont touché de bien près à la perfection ? car, je le repéte encor, l'eſprit humain a ſes bornes.

Nous connoiſſons à peu près les forces de la nature dans la production des hommes, & quoique le monde n'ait encor ſubſiſté qu'un eſpace de tems bien diſproportionné à l'immenſe durée qu'il ſemble promettre, cependant nôtre expérience paroit ſuffiſante pour déterminer des limites que l'eſprit humain ne franchira jamais.

A le conſidérer dans les viciſſitudes qu'il a éprouvées, dans ſes éclipſes, & dans ſon plus brillant éclat, il y a tout lieu de croire que nous avons parcouru ſon période entier. L'eſprit humain tournant ſans ceſſe ſur lui-même, décrira éternellement le même cercle : quelques phénoménes nouveaux ſe montreront de tems en tems : c'eſt un Soleil où il pourra ſe former

mer ou disparoitre de nouvelles taches : accidents passagers, dont les différences peu sensibles ne sauroient ajouter ni ôter rien à son essence ; il a été ce qu'il est, & il est ce qu'il sera.

On m'objectera sans doute qu'il y a bien des termes déjà vieillis dans *Corneille*, & même des piéces entiéres. Il faut considérer, que *Corneille* a été le premier, qu'il a fourni une longue carriére, & que l'ayant commencée dans un tems où le goût étoit à peine au berceau, il n'est pas surprenant que ses premiers ouvrages, & tous même s'en ressentent plus ou moins à proportion qu'ils sont plus voisins de ce tems encor barbare. Mais ce qui nous paroit vieux dans ses ouvrages, le paroissoit déjà il y a 60. ans, & ce qui ne paroissoit pas vieux dès-lors, n'a pas vieilli depuis : ainsi l'objection, lorsqu'elle est bien entenduë, devient une nouvelle preuve de ma proposition.

D'ailleurs nul Ecrivain n'est parfait en tout ; & il est vrai que *Corneille* a toujours plus excellé dans la partie du génie, que dans celle du goût & du style : de son tems même, il ne passoit pas pour un Auteur pur & châtié ;
&

& lorsqu'on considère le tems où il a commencé à écrire, on doit moins s'étonner de trouver des choses déjà vieillies dans ses excellens ouvrages, que de la perfection où il a porté si rapidement un Art, qu'il avoit trouvé dans son enfance.

Si j'ai choisi par préférence l'exemple de deux fameux Poëtes, ce n'est pas que je n'eusse pû citer avec le même avantage nos Ecrivains célébres en prose, les *Bossuets*, les *Fléchiers*, les *Pascals*, les *Mallebranches*, les *Fenelons*; mais c'est que l'art de la poësie, & surtout celui de la poësie dramatiqne, présentant beaucoup plus de difficultés à vaincre, il est plus aisé de connoitre à quel point de perfection il a été porté. D'ailleurs on convient unanimément que les Poëtes sont de tous les Ecrivains ceux à qui les Langues doivent le plus, ceux qui y portent le plus de hardiesse & de correction tout ensemble; ils en étendent le génie, en multiplient les analogies, en fixent le caractére. Une Langue qui ne se seroit exercée que dans la prose, seroit bien éloignée de connoître toutes les richesses qu'elle seroit capable d'acquérir. Un grand Poëte réveille & fait fermenter tous les esprits: il répand

pand en eux le mouvement, la chaleur & la lumiére: les prosateurs naissent en foule sur ses traces: c'est à ces secousses du génie que les Langues doivent les efforts rapides qui les élévent à la perfection.

C'est une vérité prouvée, que les progrès du langage sont rélatifs avec ceux du génie: les idées des grands hommes enrichissent les Langues, & la Langue perfectionnée fait à son tour éclorre une infinité d'idées dans les esprits du second ordre; mais le caractére qu'elle a reçû des génies créateurs, elle le conserve invariablement; elle se forme ainsi des limites qu'elle ne sauroit franchir; & comme des idées fortes, délicates ou sublimes, ne peuvent cesser de l'être, & ne sauroient être effacées par d'autres idées qui ont les mêmes qualités, de même les termes & les tours, qui rendent ces idées, ne seront jamais effacés par d'autres termes & d'autres tours: telle est la liaison des pensées & des expressions; elles sont également l'ouvrage de l'esprit, & participent de ses limites, comme de son étenduë.

C'est donc en vain qu'on voudroit supposer que l'esprit humain étendant sans cesse ses connoissances, la Langue doit nécessairement varier

&

& souffrir des altérations. Pour peu qu'on éclaircisse ses idées, on verra la fausseté de ce raisonnement. Il est vrai que nos connoissances sont encor très bornées à l'égard des proprietés de la matiére; des observations & des expériences nouvelles les étendent de jour en jour. Notre Langue s'enrichit sans cesse dans la Chimie, la Médécine, la Chirurgie, dans toutes les parties de la Physique, & presque dans tous les Arts; de nouvelles connoissances doivent produire de nouveaux mots; mais ces accroissemens ne portent aucune atteinte aux autres parties du langage: il s'étend d'un côté, sans rien perdre de l'autre: il s'enrichit de termes nouveaux, sans qu'aucun de ceux qui sont en usage vieillissent. Ne craignons rien de la part des Philosophes; ils sont trop occupés des choses: ils ne cherchent que la clarté & la simplicité, & ce ne sont pas là des qualités que le caprice & l'esprit de singularité puissent altérer.

Ce n'est que dans la partie du génie & du goût, qu'une Langue peut craindre des altérations; mais j'ai déjà fait voir que les ouvrages qui demandent une grande étenduë de génie, tant qu'ils ne sont point effacés par d'autres,

con-

consacrent en quelque sorte le langage dans lequel ils sont écrits. L'impossibilité de mieux faire, est suivie de l'impossibilité de mieux dire; on ne s'exprimera pas mieux, tant qu'on ne pensera pas mieux; ces ouvrages étant nécessairement dans les mains de tout le monde, tous les esprits s'en nourrissent; tous les styles s'y plient, s'y assujettissent, en prennent le ton: l'influence des grands génies est prodigieuse, & supose tout ce qu'on en peut dire: tous les esprits subalternes les suivent divisés par troupes chacun selon son instinct; ils sont inspirés, entrainés, dominés par eux, sans sentir le poids de leurs chaines, au moment même qu'ils croyent les critiquer & les juger.

Ainsi le style des grands Ecrivains étend son empire de proche en proche jusques sur les faiseurs de madrigaux & de brochures. A l'égard des gros livres, des livres en forme, il n'y a pas lieu de craindre que les inventions les gagnent; la plûpart des Auteurs qui les composent, sont presque entiérement séparés des vivants, soit par leur état, soit par leur goût: ensevelis dans leurs cabinets poudreux, ils ne vivent qu'avec les morts; nourris de leur langage, ils ne s'y soumettent quel-

que-

quefois que trop servilement: aussi tous les livres dont je parle, sont écrits à peu près du même ton depuis 60. ou 80. ans.

On peut donc assurer qu'à l'égard des grands ouvrages, une langue parvenue à un certain degré de perfection n'a point d'innovations essentielles à craindre. Si *Petrone*, *Perse* & les deux *Seneques* se sont formé un style nouveau, la comparaison de leurs écrits, loin de porter atteinte à la gloire des bons Auteurs du siécle d'*Auguste*, n'a fait que relever davantage le prix de l'harmonie, de la simplicité, de l'ordre & de l'élégance de leurs ouvrages: en général les Auteurs Latins jusqu'à la décadence de l'Empire, ne sont estimés qu'à proportion qu'ils ont approché de plus près de ces premiers modèles. *Horace* pensoit beaucoup trop modestement de son siécle, lorsqu'il a dit dans son Art poëtique;

Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos;
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas;
Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.
Debemus morti nos nostraque: . . . .
Nedum sermonum stet honos & gratia vivax
Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus

Quem penes arbitrium est & jus & norma loquendi.

Ses écrits même sont devenus une preuve immortelle contre son sentiment ; mais le langage de *Cecilius*, de *Plaute*, de *Pacuvius* avoit vieilli ; il en concluoit qu'il en seroit de même de celui de son siécle, sans considerer combien la perfection actuelle de sa langue, & des compositions qu'elle avoit enfantées, changeoit l'espèce des circonstances.

Cette puissance des bons écrits pour conserver une Langue, est si grande, que le langage de *Marot*, de *Montagne*, d'*Amyot*, tout barbare qu'il est par rapport au nôtre, nous est encor cher ; nous regrettons la naïveté, l'énergie & la grace singuliére qui régnent dans leurs ouvrages : nous méditons *Montagne*, nous citons scrupuleusement ses termes & ses tours de phrase vifs & ingénieux, que la pureté de notre langue ne peut plus rendre : nous lisons *Plutarque* dans *Amyot* par préférence aux traductions modernes : enfin notre goût pour *Marot* est tel que de grands Poëtes de nos jours se sont fait une gloire de l'imiter : son vieux style forme un idiome particulier dans la Langue Françoise, & conserve une place distinguée dans notre poësie ; honneur sin-

ſingulier, dont il eſt peut-être le ſeul Auteur qui ait joüi dans l'empire des Lettres.

Mais ſi un genre d'écrire porté à ſa perfection fixe cette portion de la Langue qui eſt à ſon uſage, les autres parties du langage ne ſont pas fixées pour cela. Une Langue vivante n'eſt donc peut-être jamais fixée entiérement, c'eſt-à-dire, dans toutes ſes parties, parce qu'il n'eſt peut-être pas poſſible, qu'elle ait également excellé dans tous les genres: cependant les traductions y ſuppléent en quelque ſorte: par leur ſecours, toutes les nations ſe communiquent leur génie, leur goût, leurs découvertes: il eſt vrai que dans le cas où nous ne ſommes que traducteurs, du moins à l'égard des ouvrages de génie & de goût, la timidité & l'aſſerviſſement de cette eſpèce de travail ſont peu propres à étendre les progrès d'une Langue: il n'en eſt pas de même en fait de Sciences & d'Arts: la traduction des Tranſactions philoſophiques de la Société Royale de Londres peut autant contribuer à enrichir notre Langue, que les Mémoires de l'Académie des Sciences, & peut-être davantage, parce que la néceſſité de ſe plier aux idées d'une nation, qui a ſi peu de reſſemblance

avec nous, doit nous forcer à franchir les bornes étroites de l'analogie qui ne nous retiennent que trop peut-être dans les ouvrages où nous sommes inventeurs.

Aujourd'hui que la communication littéraire des peuples est devenuë aussi promte qu'universelle par le secours de l'Imprimerie, tout contribuë à favoriser les progrès du langage, & nul obstacle ne les retarde: on n'entrevoit point non plus de révolution possible, qui puisse élever ou étendre nos idées, & nous rendre supérieurs à nous-mêmes au point de nous faire mépriser ce que nous avons estimé, & de porter atteinte au caractére établi de notre Langue: ce que le siécle de *Leon X.* a fait en Italie, les regnes de *Louis XIV.* & de *Louis XV.* le feront vraisemblablement en France.

Que deviendra donc l'empire de l'usage, ce tyran bizarre dont on prétend que le despotisme & les caprices sont si arbitraires? disons plutôt que c'est un vain fantôme, dont on ne se laisse effrayer, que parce qu'on n'a pas sû le connoître. Les Langues, comme toutes les inventions humaines, ont des commencemens foibles, grossiers, incertains: tant qu'elles ne sont point cultivées, ou qu'elles

sont

ſont en proye à des eſprits ſans principes & ſans goût, l'uſage ne peut manquer d'être bizarre, tyrannique, ſouvent abſurde & contradictoire à lui-même: les bons eſprits viennent enſuite, qui réfléchiſſant ſur ſes défauts, les corrigent peu à peu, & les raménent à des régles juſtes & certaines: les génies & les grands talens conſomment l'ouvrage, & portant leurs idées juſqu'aux derniéres limites de l'eſprit, ils rendent la Langue capable de ſatisfaire à toutes nos penſées, à tous nos ſentimens; elle reçoit de leurs écrits un éclat ſi ſéduiſant, que ſes irrégularités même ſont conſacrées, à la faveur des beautés auxquelles elles ſe trouvent liées; c'eſt ainſi que les bizarreries de notre langue font tellement partie du caractére qu'elle a pris, & ſont tellement fonduës & mêlées parmi ce qu'elle a d'eſtimable, que rien ne peut les en ſéparer.

Ce ſeroit ſe méprendre groſſiérement de confondre l'uſage d'une Langue cultivée, comme la notre, avec l'uſage d'une Langue barbare & dans ſon enfance: autant celui-ci rampe au hazard ſans goût & ſans régles, autant l'autre eſt éclairé & réflechi; l'utilité, le choix, & l'analogie ſont ſes guides certains. Les bons

ouvrages, les Ecrivains vivants, nourris & formés par ces mêmes ouvrages, sont les oracles qui prononcent ses décisions, ou plutôt les principes du bon usage sont répandus dans tous les esprits : il se forme ainsi deux langages séparés dans une même Langue ; celui du peuple, qui sera à jamais le jouët de l'ignorance ; celui des gens instruits, dépôt sacré, qui ne peut plus être violé.

Il arrive pourtant des révolutions dans la maniére d'écrire ; il s'introduit des goûts de mode dans le style : de petits esprits les embrassent avidement ; mais à quoi aboutissent tous leurs efforts ? ils ne leur produisent que de la honte ; tout au plus ils leur valent quelquefois des succès passagers suivis d'un oubli promt & éternel. Tandis que *Moliére*, *la Bruyére*, *la Rochefoucault* voyent tous les jours augmenter la reputation de leurs peintures philosophiques des moeurs, les prolixes Romans des *la Calprenede*, des *Scuderis*, qui n'ont jamais été que des ouvrages de mode, ont fini leur carriére avec le siécle, pour lequel ils ont été faits. La plupart des Romans de nos jours sont le fruit d'une autre mode : ils passeront avec elle : leur destinée est de périr avec

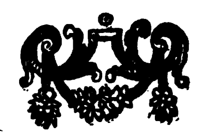
avec les moeurs abſurdes qu'ils ont voulu peindre. Chaque ſiécle pourra avoir un jargon de paſſage accrédité par des eſprits ſubalternes; ils l'appelleront le *bon ton*, juſqu'à ce qu'il ait été flétri par un autre *bon ton*, bientôt effacé lui-même; mais il n'y aura jamais qu'un langage pour la poſtérité.

Il y aura des hommes, qui, abuſant de l'eſprit ainſi que de tous les autres dons de la nature, voudront profaner le langage, comme les moeurs; des Auteurs à leurs gages, qu'ils protégent, & qu'ils corrompent, ſe feront une gloire de les ſeconder: que reſtera-t-il de toutes leurs innovations? à peine quelques termes heureux, quelques tours vifs & délicats échapperont à la proſcription générale. C'eſt ainſi que du jargon précieux ſi ridiculiſé dans le ſiécle dernier, il s'en eſt conſervé quelques expreſſions fines & agréables; un choix judicieux aſſûre ainſi le triomphe de la Langue, & ajoute à ſon abondance. N'avons-nous pas vû la critique s'élever ſans-ceſſe contre l'affectation néologique, la métaphyſique ſubtile des ſentimens, les axiomes en tirades de la ſcéne tragique, & l'enflûre bourgeoiſe de nos comédies? Ne s'eſt-on pas dégouté bien vite de

la molleſſe efféminée de certains Poëtes Anacréontiques juſqu'à la fadeur? Dans une Langue cultivée tout dépoſe en faveur du bon goût.

Chaque Langue a ſon génie & ſon caractére, qui la diſtingue. Il y a une délicateſſe Françoiſe, comme il y a eu une urbanité Romaine; un Atticiſme Grec, comme il y a un brillant Italien; une gravité Eſpagnole, une énergie Angloiſe. Cette délicateſſe de nôtre Langue, qui s'allarme des moindres hardieſſes, eſt une barriére de plus contre le mauvais goût; elle ne ſouffre preſque aucun mélange du génie des autres Langues avec le ſien: les inverſions Latines, les figures Italiennes n'ont pû pénétrer, ou n'ont pû ſe ſoutenir dans notre ſtyle. De légéres innovations dans l'Ortographe, quoiqu'utiles & appuyées du crédit d'un Auteur illuſtre, n'ont point fait fortune. Le ſeul changement qui ſe ſoit fait dans le ſtyle depuis 40. ou 50. ans, c'eſt qu'il eſt devenu plus coupé & plus précis, en écartant une multitude de conjonctions, qui rendoient ſa marche peſante. Mais c'eſt moins une innovation dans le langage, qu'un progrès dans l'art du raiſonnement, une facilité, une rapidité

dité de pensées, perfectionnée par l'exercice; cependant ce changement n'a rien diminué de notre estime pour les Auteurs plus anciens; il ne leur a ravi tout au plus qu'un peu de cet éclat, de cette fraicheur de coloris, que le tems doit nécessairement ternir. Les meilleurs ouvrages de nos jours auront à leur tour le même sort: c'est une destinée inévitable aux choses humaines. Cette fleur de nouveauté doit périr, avec l'espéce d'enchantement qu'elle cause; mais les vrayes beautés ne vieillissent point, elles sont immortelles, comme l'esprit qui les produit.



ARTICLE QUATRIEME.

LETTRE

SUR L'ESPRIT, &c.

A MADAME DE ***.

EH bien, Madame, les voilà, ces amusemens de ma solitude; quel détail exigez-vous? L'histoire de mes pensées, de mes caprices, que sçai-je! de mes ridicules peut-être: car pourquoi mes réfléxions ne le seroient-elles pas? Vous me l'avez dit; à force de philosopher sur les folies des autres, il arrive souvent que l'on contracte un air de folie qui prête à rire aux dépens du Philosophe. Les Abderitains n'avoient pas tant de tort de faire venir Hippocrate au secours de Démocrite: mais comment vous amuserez-vous des réfléxions d'un homme que vous avez accusé d'être un peu misantrope, & qui certainement seroit fâché de l'être? Il est vrai qu'un peu d'expérience m'a fait connoître les hommes; mais trop paresseux pour m'occuper à les haïr, assez com-

compatiſſant pour les plaindre, & plus généreux qu'il ne faut pour me taire ſur leurs défauts, je me contente de les enviſager du côté qui m'amuſe. La haine péſe à mon cœur; d'ailleurs ils ne m'ont jamais fait aucune noirceur; je n'ai pas aſſez de mérite pour avoir des envieux; je ne connois d'autres ennemis que ceux de l'Etat; en tout cas ſi j'en ai parmi mes compatriotes, ils ne m'ont point mis de la confidence.

Se faire toujours des hommes des portraits en beau, l'illuſion ſeroit trop forte: le tableau, pour être trop flaté, ne reſſembleroit plus: ne les tracer qu'en laid, quel triſte ſpectacle! Ne les imaginons que ridicules, ſi nous voulons qu'ils nous plaiſent, & même ſi nous déſirons de leur plaire. Hortence eſt une coquette ſurannée, mais riche. Emilie eſt une prude jeune, belle, qui aime les plaiſirs, qui en jouït, mais qui craint qu'on ne s'en apperçoive: avec un peu de miſantropie vous condamneriez Hortence à la retraite, & vous démaſqueriez Emilie. Qu'y gagneriez-vous? Hortence vous haïroit, n'en achéteroit pas moins des amans; & la jeune Emilie, en vous déteſtant, chercheroit de nouvelles ruſes pour

ca-

cacher ſa duplicité : je ne leur ai pas laiſſé ignorer que je connoiſſois leurs goûts & leurs travers : ſans m'y prêter, j'ai tourné la choſe en plaiſanterie ; elles en ont ri avec moi, & nous ſommes les meilleurs amis du monde.

Vous voyez, Madame, que ma Philoſophie eſt un peu complaiſante, je ne ſçai ſi c'eſt parce qu'elle eſt de mon choix ; mais je la préfére à tous les ſyſtêmes de nos prétendus Philoſophes ; ils les ont accommodés à leurs humeurs : les uns parce qu'ils ſont naturellement bilieux, croyent qu'on doit ſe bannir de la ſociété, haïr le genre humain, & aboyer indifféremment contre l'honnête homme & le fripon ; les autres parce qu'ils ont le ſang vif & bouillant, ont imaginé d'être tracaſſiers, ont voulu tout réformer, & tout aſſujettir à leur façon de penſer : ils ſont comme ces Princes, qui voudroient que leurs courtiſans n'euſſent qu'un œil, parce qu'ils ont eux-mêmes le malheur d'être borgnes.

Au ſurplus, Madame, les portraits que je vous enverrai ne vous amuſeront peut-être pas ; je tâche autant que je le puis, d'attrapper ce ſecret merveilleux de nos auteurs modernes ; cette magie qui rend leur ſtyle ſi délicat,

licât, si vif, en un mot si différent de ce qu'il étoit au bon vieux tems des Fenelons & des Bossuets; je ne suis encore qu'à mon apprentissage; je commence à entendre un peu l'Abbé de B...., mais je ne l'imite que bien imparfaitement. Il faut convenir, à la gloire du siécle, que l'art a bien fait des progrès. On écrivoit autrefois pour être entendu de tout le monde; quelle considération cela donnoit-il à un auteur? Parlez moi de nos **, de nos **, à peine s'entendent-ils eux-mêmes; aussi sont-ils plus respectés que les Oracles de Dodone, & mieux payés que les Sybilles.

Eh comment, avec cette ennuyeuse simplicité de style, ce coloris tout uni, & tel qu'il plait à la nature, peut-on espérer d'amuser quelqu'un qui pense? Il est si décrié ce pauvre sens commun! Le titre de bel esprit est si séduisant! Après tout, nôtre siécle a-t-il si grand tort? Le rôle d'homme sensé est si fatiguant! Il faut toujours marcher à pas comptés; au lieu que l'esprit plus brillant, & plus agréable, dispense même d'être conséquent. N'étoit-il pas bien triste d'être obligé de peser tout ce qu'on disoit? D'ailleurs il en coûte si peu pour avoir de l'esprit, le siécle est si complaisant

ſant ſur cet article! Voyez Damis, ce n'eſt que depuis quinze jours au plus qu'il eſt recherché, couru, fêté de tout Paris. Il ne s'eſt jamais douté d'avoir autant d'eſprit qu'il en a; il ſe croyoit un ſot de la meilleure foi du monde: un mot lâché chez Cydaliſe vient de faire ſa fortune; heureuſement pour Damis, ce mot terniſſoit avec énergie la réputation d'un de nos militaires, & de cinq ou ſix prudes; Damis l'a hazardé, Cydaliſe l'a adopté: il court dans le monde, & l'auteur eſt l'oracle à la mode; on l'engage à faire un Poëme qui ſera *divin*; car Lucile le protège, & ſoutient d'avance qu'il eſt ſublime. Malheur à Voltaire ſi jamais il ſe trouve en concurrence avec Damis; c'eſt déja le Critique le plus décidé, il a le goût le plus ſûr; que de talens, ſans qu'il s'en fut apperçu!

N'allez pas croire que Damis ſoit un de ces critiques qu'on admiroit dans le ſiécle paſſé; un Bayle, un Baſnage, un Des-Fontaines; non, Madame, ces gens-là ſe contentoient d'approuver ce que tout le monde admire; ils avoient la ſotte déférence de condamner preſque tout ce qui déplaiſoit au Public; ils relevoient dans les meilleurs écrits des fautes que

nous

nous prendrions aujourd'hui pour des traits de lumiére : on se tue de nous dire qu'ils sçavoient beaucoup. Eh ! mon Dieu, faut-il être si sçavant pour bien juger d'un ouvrage ? Les critiques de nos jours sçavent bien se dispenser de la fatigante analyse ; un mot dit dans les foyers, un sourire, un rien fait mieux sentir tout le bon ou tout le mauvais d'un ouvrage, que les plus sçavantes dissertations. Nos Aristarques n'ont pas besoin d'attendre qu'une piéce soit jouée pour en porter un jugement solide, dès le second vers le succès est prévû, la chûte est annoncée ; admirable, détestable, tout est dit. Quels grands mots ! Ils me rappellent l'Ostracisme ; il ne falloit qu'une lettre écrite sur une méchante coquille pour condamner le plus grand homme, ou pour absoudre le plus grand scélérat ; c'est ainsi que sans nous en appercevoir, nous nous rapprochons de cette antique simplicité. Cela ne vaut-il pas mieux que nos *Leclerc* & nos *Sallo* ? ils n'avoient jamais fini : un ouvrage qui sortoit de leur creuset n'étoit jamais ni entiérement bon, ni entiérement mauvais. Il ne faudroit que trois ou quatre brouillons de cette espéce pour renverser tout : il n'en reste qu'un parmi nous ; mais

au

au train que prennent les choses, il y a tout lieu d'espérer que la tyrannie ne durera pas long-tems.

Autrefois l'esprit subordonné à la raison ne se laissoit appercevoir que par intervalles, & souvent dans le cours d'un ouvrage de longue haleine, à peine en voyoit-on quelques étincelles; mais aujourd'hui quelle fécondité! tout fourmille de traits brillans, de jeux de mots, d'allusions fines; l'Orateur en chaire, l'Avocat au barreau, l'Acteur sur le théatre, tout est plein d'esprit. Je voudrois bien que Corneille, Racine & Moliere pussent voir nos drames modernes; qu'ils seroient étonnés! au ton ingénieux que nous donnons à nos héros, aux conversations galantes, aux situations, à mille petits riens, mille jolis propos qu'on n'a pu imaginer que dans notre siécle, Corneille seroit forcé d'avouer qu'il n'a fait qu'ébaucher son art, & Racine qu'il ne l'entendoit pas: il me semble voir ce pauvre Moliére, lorsqu'au lieu de ces caractéres qu'il s'est amusé à barbouiller d'après je ne sçai quels originaux qu'on trouve par tout, il appercevroit cette délicate métaphisique qui analise les plus petites nuances du cœur, ces peintures fines qui échappent

aux

aux yeux les plus pénétrans, & qui ne laissent rien à désirer; au lieu de ces grands ridicules qu'il jettoit à tort & à travers sur les mœurs de son siécle, il trouveroit de jolies petites pointes sur nos modes, sur nos équipages, & de belles tirades sur nos promenades! Ah qu'il regretteroit de n'être point venu de nos jours, & de n'avoir pas sçu qu'avec une liste de la Duchapt, un carton de la Boutray, & le catalogue des équipages vernis par Martin, on pouvoit faire une Comédie plus aisément qu'avec sa prétenduë étude des hommes! il corrigeroit son Tartuffe & son Misantrope, piéces surannées que personne ne voit plus. Je ne blâme point Corneille & Racine, je les plains, ils ne pouvoient mieux faire; ils n'avoient point de modeles; mais Moliere est inexcusable: le même goût qui régne aujourd'hui n'étoit pas inconnu de son siécle; il manquoit sans doute de talens pour le saisir, & je parirois bien qu'il n'a jetté du ridicule sur le Précieux, que parce que son esprit n'avoit pas assez de force pour aller jusques-là.

Je ne vous parle point de nos Orateurs; vous sçavez combien nous nous sommes amusés aux sermons de l'Abbé de B.... je ne pus

m'empêcher de rire de la naïveté de Madame de... qui me demanda si l'on pouvoit ainsi rapporter des morceaux entiers de Montagne & de la Bruyere, sans citer ces Auteurs.

Il y a quelque tems que les Historiens vouloient interdire à l'Orateur les portraits & les caractères; ils citoient en leur faveur Tacite, Plutarque & toute l'antiquité; ils disoient que le propre de l'histoire étoit de nous tracer les grands hommes d'après eux-mêmes, de les peindre par les faits, & que l'éloquence & la morale pouvoient s'exercer sur les vices & sur les vertus; enfin on s'est arrangé; le Philosophe peint, l'Orateur s'étudie à bien détailler un caractère, & l'Historien raisonne, réfléchit & s'épuise en belles tirades.

Quels chefs-d'œuvres ne devons-nous pas à cette espèce de capitulation! Je vous renvoye à l'Histoire du P. de D. & aux Sermons du P. de... & de quoi l'esprit ne vient-il pas à bout? Supposons que je veuille vous tracer l'histoire de Louis XI. Quand je l'aurai peint comme un grand politique, comme un homme adroit, profitant de toutes les circonstances, forçant pour ainsi dire la fortune à le servir, faisant semblant de recevoir la loi, pour

mieux

mieux faire tomber dans ses chaînes les Souverains qu'il vouloit en accabler, dupant les hommes, rusant avec Dieu même: Eh bien! quand j'aurai prouvé tout cela par des faits, en serez-vous plus avancée? Vous saurez tout au plus que Louis XI. étoit un grand politique; vous le saviez avant de lire son histoire; au lieu que si j'étends sa vie par des réfléxions agréables, si je prête à tous mes héros de ces jolis propos du jour, de ces conversations galantes que je copierai d'après un cercle où vous vous serez trouvée, n'est-il pas vrai que tout cela vous amusera davantage? Vous reconnoissez à chaque page les originaux, c'est Zelide, c'est Damon. La vérité en souffre-t-elle pour cela? ne pouvoit-on pas faire ces réfléxions à la Cour de Louis XI. puisqu'on les fait chez nous? Au surplus, ne vaut-il pas mieux une fable qui amuse qu'une vérité qui attriste? Comment peut-on lire un Xénophon, un Thucidide avec leur fatigante précision & leur puérile exactitude? Ils ne savoient que des faits; tout au plus ils jettoient au hazard quelques réfléxions séches pour lier les événemens; je le leur pardonne, l'art n'étoit encore qu'au berceau, c'étoit à nous de le perfectionner: aussi

réfléchiſſons-nous, & les faits que nous rapportons ſont-ils plutôt comme des exemples dont nous nous autoriſons, que le fonds de l'ouvrage.

Enfin l'eſprit ne s'en eſt pas tenu aux ſeuls ouvrages qui ſont de ſon reſſort, il a pénétré dans les ſciences, & Dieu ſait quels jolis ſiſtêmes il a imaginés; il s'eſt gliſſé dans la morale, & il faut convenir qu'il l'a bien épurée: de la théorie il a paſſé à la pratique, & c'eſt un plaiſir de voir comme il nous méne; il a banni de par-tout ce ſens commun qui gâte les plus belles choſes. Quelles obligations ne lui avons-nous pas? Le militaire ne ſavoit autrefois que ſon métier, & ne parloit d'autre choſe; & dans le fonds qu'avons-nous beſoin dans nos ſociétés d'un fou qui ne s'occupe que de camps, de marches, de contre-marches, de diſpoſitions, qui ſe tient toujours en haleine, comme s'il avoit ſans ceſſe à ſes trouſſes tous les ennemis de l'Etat? Nous avons mis un prix à tout cela, & nous l'eſtimons à peu près ce qu'il vaut: qu'il chante bien, qu'il danſe à miracle, qu'il ſoit galant, magnifique & amuſant, c'eſt tout ce qu'on exige de lui.

Quelle miſère que la plûpart des Militaires du

du siecle passé! ils parloient comme tout le monde, apprenoient ce qu'ils vouloient savoir, décidoient avec modestie, c'étoit le bon sens en personne. Comparons siécle à siécle, & nous concevrons à peine que cette révolution ait pû se faire en aussi peu de tems. Quels traits caracterisent aujourd'hui la noblesse Françoise? c'est la plus aimable inconséquence, la frivolité la plus brillante, le libertinage le plus exquis: un orgueil! Oh! c'est là sa vertu par excellence.

Nè trouvez-vous pas, Madame, que cette morgue trop peu connue dans la vieille Cour, & que notre jeunesse attrappe si bien, donne un grand prix aux talens les plus médiocres? Tel Militaire dont on ne parleroit peut-être pas, s'il n'étoit jugé que sur sa valeur intrinseque, devient un homme merveilleux du moment qu'il fait en imposer par ce ton fier & ces airs arrogans qui font trembler le peuple, que les grands même respectent & dont nos Philosophes ne jasent que tout bas. Il n'est pas que vous n'ayez rencontré dans votre chemin de ces hommes merveilleux qui se sont tant répété qu'ils avoient des talens, qu'ils en sont intimement persuadés; c'est à eux seuls qu'ils

doivent leur réputation, & pour l'établir ils n'ont eu que la peine de vanter leur mérite: l'opinion qu'ils en ont leur tient lieu de tout le reste; & si on leur proposoit le commandement d'une armée, je leur connois assez de courage pour l'accepter avec plus d'intrépidité que n'auroit fait Turenne. Heureux le siécle où l'honneur commença parmi nous à succéder à la farouche vertu de nos Péres! plus heureux celui où l'orgueil prend la place de l'honneur, qui avoit encore quelque chose de trop grave pour un certain nombre de François!

On se consultoit long-tems autrefois avant de prendre ce qu'on appelle un état; l'orgueil, le noble orgueil, a supprimé ces vaines cérémonies: en effet tout parti n'est-il pas égal dès qu'on a l'art de le rendre aimable? L'Eglise est le chemin de la fortune pour un homme de naissance; l'usage veut que pendant un tems on prenne, si on le peut (car on ne force personne) le ton & l'air composés, ce qu'on appelle encore l'esprit de son état: on introduit le jeune Prosélyte chez les Grands qui ont quelque crédit à la Cour; on le produit sur-tout auprès des femmes, on parle

le pour lui, on lui ſuppoſe des talens; & pour peu qu'il ſe vante d'en avoir, il obtient un Bénéfice qui le met en état de recevoir chez lui ceux dont il étoit le Paraſite deux jours auparavant.

Nous devons ſur-tout à ce ſiécle inventif une méthode dont je ne puis m'empêcher de faire l'éloge, c'eſt le changement & la ſuppoſition des noms; quelques vieux nobles attachés à leurs préjugés, ont voulu quelque tems s'oppoſer à cet uſage; mais après tout, quel inconvénient y a-t-il pour la ſociété, qu'un homme de néant ſoit revêtu d'un nom illuſtre? Qu'importe que les ancêtres de celui qui le portoit, ſe ſoient diſtingués dans les armées, & que l'Etat leur doive une partie de ſon bonheur & de ſa gloire? Leurs enfans n'ont pas les mêmes talens, & ſont forcés par le malheur des tems à renoncer à la portion que la naiſſance leur donnoit à la réputation de leurs ayeux. Eh bien! un autre s'en empare: ces vieux Guerriers ne lui ont-ils pas de l'obligation, d'avoir ſoutenu ce nom là en ſe l'appropriant? Il ſeroit d'ailleurs bien ſingulier que lorſqu'il eſt permis de changer d'état, il ne le fût pas de changer de nom; & cette

permiſſion une fois accordée, il ſeroit plaiſant qu'ayant la liberté du choix, on ne prit pas le plus célébre.

On nous raconte à ce ſujet, & j'ai quelque peine à le croire, qu'un certain Cincinnatus quitta la charrue pour ſe mettre à la tête des Armées, qu'il eut le bonheur de délivrer Rome de ſes ennemis & la foibleſſe de retourner encore à ſa charrue : ce qui m'étonne le plus, ce n'eſt pas préciſément la biſarrerie de cet homme, il n'y a pas de ſiécle qui ne fourniſſe quelque original de cette eſpéce ; mais c'eſt la ſotiſe des Hiſtoriens, qui ſemblent tous s'être donné le mot pour nous faire admirer cette action : car où eſt le beau de reprendre un état vil & mépriſable, quand on a eu le bonheur d'en ſortir auſſi glorieuſement ?

Notre Nobleſſe montre bien plus de grandeur, elle ſait préférer avec fermeté la pauvreté la plus honteuſe à toute profeſſion dont l'induſtrie & le travail ſont l'objet, elle laiſſe à des mains viles le ſoin de cultiver la terre qui la nourrit. Il feroit beau voir un Gentil-homme donner tête baiſſée dans le commerce, ou faire louer ſon nom ſur la place, tandis que ce même nom lui donne la prérogative d'emprunter

ter

ter au Marchand, & de le ruiner en le méprisant. Laissons au vil peuple les Arts utiles, contentons-nous de protéger les Arts agréables, & faisons nous un devoir d'exciter les Arts frivoles; c'est là le vrai lot des gens de qualité; que leur importe que leurs laboureurs excellent dans leur art, & qu'ils se piquent d'émulation? ces petits détails regardent tout au plus leurs Intendans, ou leurs Fermiers.

Il est des esprits mal faits, des misantropes qui regardent ces choses comme des préjugés; un Noble, selon eux, ne devroit pas rougir de mettre la main à l'œuvre; ils veulent bien le dispenser du travail; mais ils ont l'injustice d'éxiger qu'il le dirige; esprits bornés, qui s'imaginent que les Grands doivent penser comme eux, être faits pour raisonner! Apprenez qu'un Grand est au-dessus de la raison, qu'il seroit trop humiliant pour lui d'avoir ces tristes vertus dont vous faites vanité, que l'humanité, la douceur, la modestie sont faites pour des ames communes: que la fierté ne convient qu'aux Grands; que l'ambition, l'arrogance, l'orgueil sont le partage des ames nobles; qu'on ne s'éléve qu'autant qu'on sait l'art d'humilier les autres: en vérité les Grands ne

sont

ſont que trop fondés à croire qu'il n'eſt pas poſſible qu'un homme qui n'a ni titres, ni naiſſance, puiſſe avoir les mêmes ſentimens qu'eux: les Philoſophes ſur-tout donnent à ce ſujet dans de furieux travers; j'en ai trouvé de ces eſpéces qui ſe croiroient deshonorés, s'ils vivoient avec tels & tels qui leur font à peine l'honneur de les mépriſer.

Pour bien juger des uns & des autres, j'ai ſuivi Valere à la Cour; cet Alceſte dont on vante la probité dans le monde y vint le même jour: j'eus le plaiſir de voir l'un & l'autre dans la galerie de Verſailles; quelle différence dans leurs maniéres! Alceſte dans un lieu rempli de la majeſté du maître, ſe regardant comme ſans conſéquence, (& qui l'eſt en effet) alloit & venoit librement, plus tranquille, plus fier qu'il ne l'auroit été dans l'antichambre de Valere même: un moment après Valere parut, ſon air étoit chagrin, triſte, abbatu, la parole tremblante; lui qui dans Paris eſt connu par ſa démarche altiére, par ſon humeur hautaine, enfin par tous les airs les plus nobles: je m'approchai d'Alceſte, je lui demandai le ſujet de ſa ſécurité, lorſque preſque tous les courtiſans étoient ſur les épines. Qui moi craindre? me dit har-

hardiment Alceſte; Je viens admirer un Prince que j'aime avec le reſte du peuple qui le benit, dont je connois la bonté, & dont la cour eſt l'aſile de l'innocence: je ne vois pas pourquoi j'aurois ici plus de timidité qu'ailleurs. Je m'approchai enſuite de Valere, il ne me parla que par monoſillabes & d'un air embarraſſé: le Roi paſſa, Alceſte perça la foule pour l'admirer, laiſſa Valere derriere lui, tremblant de n'être point apperçu; je le vis enfin parvenir en rampant juſqu'aux genoux de ſon maître: je vis bien dès ce moment qu'Alceſte agiſſoit en véritable automate, qui ne connoit point le danger, au lieu que Valere qui penſe comme un grand doit penſer, fier à Paris, tyran de ſes vaſſaux, le fléau de ſes inférieurs, ſait ramper à propos & faire ſa cour avec la dignité qui convient à ſa naiſſance.

C'eſt un rôle bien ſingulier que celui d'homme qui penſe: quand tous les Grands n'auroient d'autre mérite que d'avoir banni ces prétendus Philoſophes de la ſociété, je les eſtimerois infiniment: ne voudroient-ils pas nous faire adopter leurs ſiſtêmes, nous perſuader que leurs vertus ſont réellement des vertus, que le bon ſens eſt au-deſſus de l'eſprit, que les talens ſont

ſont plus eſtimables que les richeſſes, que la raiſon doit préſider à toutes nos actions, & cent autres chiméres de cette eſpéce ? Il ſeroit aſſez plaiſant qu'au ſein de nos plaiſirs nous allaſſions faire ces réfléxions pour les gâter. Si c'eſt là cette philoſophie que vous aimez, Madame, je vous préviens qu'elle ne prendra pas : ne vous en défendez point, vous tenez encore au vieux bon ſens.

Ce n'eſt pas le ſeul foible que je vous connois ; vous m'avez promis d'être ſincére ; je vais encore vous détailler quelques défauts dont il faut abſolument que vous vous défaſſiez.

J'ai ouï dire à ces prétendus Philoſophes, que plus on étoit élevé en dignité, & plus on devoit être humain, généreux, équitable ; qu'il étoit plus aiſé aux Grands de ſe faire adorer que de ſe faire haïr, qu'ils n'avoient qu'à être doux, affables : eh bien ! Madame, voilà préciſément ce que vous diſiez au jeune Marquis D.... qui heureuſement a ſenti le néant de vos conſeils ; pourquoi, en effet, Madame, ſecouer le joug que le peuple s'eſt accoutumé de porter ? c'eſt du reſpect & de la ſoumiſſion qu'on doit exiger quand on eſt d'un certain rang.

Dans

Dans le même couvent où vous avez été élevée, il y avoit une jeune personne qui vous plaisoit, je ne sai trop pourquoi. Vous prétendiez qu'elle avoit un assez bon caractére, de la douceur, comme si elle n'étoit pas faite pour cela. Vous vous amusiez avec elle; je vous le pardonne, vous ne saviez pas encore qui c'étoit; mais quoi! lorsque l'âge vous fit ouvrir les yeux, que vous sutes qui vous étiez vous-même, vous ne vous informates seulement pas si votre compagne avoit de la naissance: dès ce moment, je prédis que vous auriez le caractére un peu roturier; ce fut bien pis, lorsque vous apprites que cette personne étoit fille de.... de qui? le dirai-je? d'un de ces malheureux sans éclat & sans nom, que leur peu de fortune oblige à traverser les mers pour rapporter à leurs concitoyens les trésors de l'Inde, & pour donner un état à leurs enfans. Au lieu de rougir de cette liaison & de rompre tout commerce avec elle, vous parutes vous y attacher encore davantage: vous avez eu le front d'en faire votre amie: une amie bourgeoise! Ah! Madame, je veux bien du mal à la philosophie.

Mais c'est assez, je vous fais grace de mil-

le autres miſéres qui vous déparent aux yeux des perſonnes de vôtre état. M'accuſerez-vous encore d'être miſantrope, à moins que vous ne preniez pour miſantropie le déſir que j'aurois de ſecouer le joug philoſophique qui vous a ſéduite? D'ailleurs vous le voyez, que puis-je faire de plus en faveur des hommes? j'excuſe leurs ridicules, je tolére leurs défauts, & je me tais ſur leurs vices.

Je ſuis, &c.



ARTI-

ARTICLE CINQUIEME.

DISCOURS

Sur les ſuites funeſtes de l'Ignorance dans l'Etat de la Magiſtrature. *

TOus les hommes ſont livrés à l'ignorance ; mais l'ignorance n'eſt pas la même dans tous les hommes. Il en eſt une, fruit précieux du travail, & qu'on peut appeller la vraye, l'unique ſcience, puiſqu'elle apprend à ceux qui la poſſédent, que ce qu'ils ſçavent n'égale pas ce qu'ils ignorent, & que l'un & l'autre ne ſont rien en comparaiſon de ce qu'ils ne peuvent jamais ſçavoir. C'eſt elle qui leur fait adorer en ſilence ce que la Providence leur a caché, & qui les rend d'autant plus dociles aux loix établies qu'elle leur découvre mieux l'incapacité où ils ſont de ſe conduire eux-mêmes.

Il

* Ce diſcours eſt du même Magiſtrat que celui ſur la qualité d'*Homme vrai*, qui eſt dans un des volumes précédents ; on ne lira pas celui-ci avec moins de plaiſir.

Il eſt une autre eſpéce d'ignorance qui couvre de honte l'homme aſſez peu courageux pour n'oſer entreprendre d'en ſortir ; elle eſt l'effet d'une baſſeſſe d'eſprit qu'on ne peut vaincre, ou d'une pareſſe volontaire qu'on ne peut excuſer.

Arrêtons nous à cette derniére comme la ſeule que nous ayons à combattre : quelque odieuſe, quelque blâmable qu'elle ſoit *en elle-même*, elle l'eſt plus ou moins, ſelon les différentes conditions où l'on ſe trouve placé ; & pour me renfermer dans ce qui nous touche perſonnellement, de tous les états le plus incompatible avec l'ignorance, c'eſt celui de la Magiſtrature.

Dans les divers emplois qui partagent la ſociété civile, il peut ſuffire à la plupart de ceux qui les rempliſſent d'avoir les intentions pures, & le cœur droit ; l'ignorance ne les empêche pas d'être ce qu'ils doivent être. Que dans des conditions particuliéres on néglige la ſcience juſqu'à un certain point, l'Etat n'en reçoit aucun dommage conſidérable ; un homme privé n'a de compte à rendre de ſa capacité qu'à lui-même. Il n'en eſt pas ainſi de ceux qui vivent moins pour eux que pour le public,

auquel leurs fonctions les assujettissent: dépositaires d'une portion de l'autorité du Prince, ils influent plus directement sur le succès du gouvernement, & sur la félicité publique; à mesure que leur pouvoir augmente, la nécessité de s'instruire devient pour eux plus indispensable; quelque zele qui les anime, quelque sagesse qui les guide, ils sont comptables des connoissances qu'ils n'ont pas à tous ceux à qui elles pourroient être utiles: leur science doit aller jusqu'où vont les besoins des Peuples qui leur sont confiés; sans ce secours l'autorité sera entre leurs mains flottante, incertaine, & presque toujours ou timide, ou téméraire.

Tel est le Magistrat; le glaive dont il est armé n'est jamais oisif dans ses mains; les coups qu'il porte sont décisifs; il ne lui est pas permis de couper au hazard le nœud qui l'embarrasse; l'obscurité n'est pas même un prétexte qui l'excuse; c'est à la science à le guider par des régles sures, par des principes certains dont la connoissance est le prix d'un travail assidu, d'une constante application; dans un emploi où tout ce qui l'environne cherche à séduire son cœur ou à égarer sa raison, les

 lumiéres

lumiéres ne ſont pas moins néceſſaires que l'intégrité.

Que ſert au Magiſtrat d'avoir devant ſes yeux les régles de ſon devoir, & dans ſon cœur le deſir de l'accomplir, dès que l'ignorance ne lui permet pas d'en faire uſage? Dès-lors, ennemi de l'uſurpation, il ſera, ſans le ſoupçonner, favorable à l'uſurpateur, croyant ſecourir le foible opprimé; il deviendra le protecteur de la chicane, & de l'oppreſſion; & l'innocence ſera frappée du même glaive qu'il deſtinoit à la calomnie.

Si cette injuſtice involontaire eſt moins odieuſe en apparence qu'une prévarication méditée, en eſt-elle moins terrible en effet pour ceux qui en ſont les victimes? Malheur au Juge aſſez inique pour trahir la juſtice qu'il connoit; mais malheur au Juge aſſez négligent pour s'en écarter, parce qu'il ne la connoit pas! celui-là n'eſt injuſte que quelquefois; le cri de ſa conſcience l'arrête; celui-ci l'eſt toujours, parce qu'il l'eſt ſans remords: ſi le hazard lui ſuggère une déciſion équitable, ſa témérité n'en eſt pas moins criminelle, & le public eſt en droit de lui demander compte, non ſeulement de ſes défaites, mais encor de ſes triomphes.

Repré-

Repréſentons nous la Juſtice au milieu des loix qu'elle interprète, répandant au loin les rayons de ſa lumiére, vainement attaquée par les paſſions qui prennent le maſque de la vérité pour la ſéduire, obligée de prononcer ſur des intérêts importants ſoumis à ſa déciſion, perçant les envelopes dont la ruſe & la chicane s'efforcent d'obſcurcir la raiſon qu'elle cherche, portant ſucceſſivement la joye & la triſteſſe dans le ſein des familles, & ne laiſſant jamais de doute ſur l'équité de ſes jugements.

A ces traits reconnoiſſez-vous le juge ignorant qui en eſt le miniſtre & l'organe? Poſſeſſeur timide & chancelant de ſa foible raiſon, qui a beſoin elle-même d'être éclairée, il eſt ſans lumiéres au milieu des ténébres épaiſſes qui l'environnent; cédant tour à tour aux fauſſes lueurs comme aux véritables, il n'apperçoit que des nuages; ſon imagination ne lui préſente que des chimères, & ſes réfléxions n'enfantent que des doutes: livré aux plus cruelles incertitudes, ſans ſecours, ſans guide, ſans appui, il erre au gré des raiſons les plus frivoles. S'attache-t-il à la régle? il craint de bleſſer l'équité. Entre-t-il dans les tempéraments de l'équité? c'eſt toujours avec

la crainte de violer les régles. Il embrâsse tour à tour l'un & l'autre parti, & ne se détermine enfin que par la nécessité de se déterminer.

Que l'état du Magistrat dont l'esprit est enrichi des dons de la science est différent ! les affaires les plus épineuses se présentent à lui sous une toute autre face ; il les envisage dans tous les points de vuë dont elles sont susceptibles, il les pénétre, il les analise ; quelque ressemblantes que soient les espèces, il sçait discerner les nuances délicates, les différences presque imperceptibles qui les distinguent ; du même coup d'œil il saisit le point de la difficulté, & la raison de décider ; les voiles tombent à son aspect, & la loi dicte le jugement. Il peut douter quelquefois ; & défions nous de ces esprits, qui jaloux de leurs sentiments, idolâtres de leurs idées, toujours décidés & toujours décisifs, donnent d'un ton impérieux leurs préjugés pour des loix, & leurs opinions pour des oracles ; mais dans le Magistrat véritablement éclairé, ce doute n'est point une incertitude ténébreuse dont il ne peut démêler les motifs, & qui est l'effet de l'ignorance ; c'est un doute raisonnable, méthodique, qui creuse,

creuſe, qui approfondit, qui porte à la diſcuſſion, & qui conduit à la vérité. Les paſſions du cœur, je le répéte, ne ſont pas la ſource la plus ordinaire des jugements iniques; elles n'y apportent que des obſtacles paſſagers qu'on peut vaincre; l'ignorance y en apporte de continuels, & d'inſurmontables; celui qui ne ſçait rien ne veut rien ſçavoir, il a honte de changer d'avis, parce qu'il ignore qu'on peut ſe tromper.

Je crois entendre l'orgueilleuſe ignorance m'objecter, qu'il y a des occaſions où l'eſprit ſeul efface le défaut de capacité, & qui, ſans avoir rien appris, ſemble le diſputer à celui qui eſt le plus cultivé. J'en conviens; mais ces occaſions ne ſe préſentent jamais dans l'adminiſtration de la juſtice; là, il eſt plus queſtion d'apprendre & de réfléchir, que d'inventer & de créer: une idée brillante en apparence, eſt le plus ſouvent une mépriſe groſſiére; on y demande une ſcience réfléchie plutôt que de la vivacité. Ce qu'il importe au Magiſtrat de ſçavoir, n'eſt point au nombre des ſpéculations indifférentes; il n'a pas, comme le Philoſophe, la liberté de créer, & de penſer à ſon gré; de même que la Religion captive le fi-

dele sous l'empire de la décision légitime, la justice asservit le Juge sous la volonté connuë des Législateurs : nos régles nous sont prescrites, & nous nous égarons dès que nous nous en écartons.

Les Loix sont le chef-d'œuvre de la raison, mais l'esprit le plus subtil ne les devine pas : une étude sérieuse & habituelle peut seule nous conduire à une science si vaste, qui a le mérite, ou le défaut de n'être point bornée ; il ne peut se flatter de marcher d'un pas assuré dans un pays inconnu, où les plus expérimentés ne se présentent qu'en tremblant ; dans une région où les routes couvertes des plus épaisses ténébres se croisent de toute part, & semblent se confondre par leur multitude ; où tous les objets dont il est entouré ne cherchent qu'à le surprendre ; où la fausseté paroit sous les apparences de la bonne foi ; où l'artifice emprunte les couleurs de la prudence : ici ce sont des maximes erronées, débitées avec confiance ; là des conséquences obliques, liées avec art ; des raisonnements captieux, des sophismes séduisans, qui s'empressent de lui tendre des piéges. Tant de difficultés à surmonter ne se concilient point avec l'igno-

l'ignorance dans laquelle languit un Magiſtrat, qui, incapable de travail & de reflexion ſe repoſe uniquement ſur des talents naturels, ordinairement plus brillants que ſolides.

L'eſprit eſt ſans difficulté le plus riche préſent de la Nature; on peut tout avec lui, on ne peut rien ſans ſon ſecours; mais il a ſes bornes: la ſcience les étend, l'ignorance les reſſerre; l'étude eſt à ſon égard ce que la culture eſt à l'égard de la terre; le progrès de l'un, comme la fertilité de l'autre, dépendent des ſoins qu'on en prend: elle donne en peu de temps l'expérience de pluſieurs années; ſage ſans en attendre le nombre, & vieux dans ſa jeuneſſe, le Magiſtrat y puiſe cette ſucceſſion de lumiéres, cette tradition de bon ſens à laquelle ſemble être attaché le caractére de certitude, ſi néceſſaire dans la diſpenſation de la juſtice.

Réduit à ne pouvoir ſe paſſer d'étude dans les choſes les plus bornées, comment l'eſprit fourniroit-il ſeul aux diverſes connoiſſances qu'exigent les fonctions du Magiſtrat? Et quelle foule d'objets ne s'offre point chaque jour à ſes jugements? Les arts, & les ſciences, les droits du Souverain, & ceux du Peuple, les

finances & le commerce, la vie & la fortune des hommes, tout, jusqu'à la Religion même, a besoin de leur appui.

Ils ne peuvent donc, sans se rendre coupables, négliger, je ne dis pas la science des loix, qui est proprement la science de leur état, mais encor celle de tout ce qui peut en dépendre.

Inutilement se retrancheroient-ils sur l'incertitude des choses humaines, sur la difficulté de les comprendre, sur l'obscurité qui les cache, sur le nombre des régles qui les dirigent; leur ignorance est condamnable par tout où elle est le motif de leur erreur & de leur injustice. Si un homme privé s'attache avec tant d'ardeur à une étude qui lui plait, quel attrait doit avoir pour des juges celle qui est devenue leur devoir essentiel !

Je sçai que les lumiéres de nos confréres peuvent quelquefois suppléer à celles qui nous manquent; mais où trouver des Juges ignorants qui soient dociles? Et quand la docilité, qui est le partage de la sagesse, pourroit s'allier avec l'ignorance, quel est le Magistrat, qui se rendant compte à lui-même de son état, ne rougira pas de ne régler ses décisions que sur celles des

des autres, ſurtout quand ſon incapacité l'empêche de ſe déterminer par lui-même? En adoptant ainſi au hazard des idées étrangéres, ne doit-il pas craindre d'épouſer des erreurs, & peut-être les paſſions de ceux qu'il ſuit aveuglément?

On veut ſe perſuader qu'on penſe plus ſurement en ne penſant pas tout ſeul; c'eſt ſous les noms honorables d'eſtime pour l'habileté de ſes anciens, de modeſtie pour ſoi-même, qu'on cherche à maſquer ſa pareſſe, & ſon ignorance; que ſervent tous ces prétextes? La conſcience ne ſe tranquiliſe point par l'exemple, quand on ignore pourquoi on le ſuit.

D'ailleurs quelle idée a le Public de ces Juges dont il connoit l'incapacité? Il faut être bien parfait pour être à couvert de ſes traits: le Magiſtrat y eſt ſans ceſſe expoſé; tout lui ſuſcite des ennemis, ſes foibleſſes, ſes vertus même. Plus ſa dignité l'éléve, plus on cherche à le trouver repréhenſible, pour ſe venger de la dépendance où l'on eſt vis-à-vis ſes jugements. Il peut ſuffire d'être honnête homme pour n'avoir pas à craindre les reproches honteux du Public, mais il faut être bien ſurs de nos lumiéres pour nous mettre au-deſſus de ſa critique.

Cha-

Chaque corps de l'Etat a une gloire qui lui eſt propre ; celle des Magiſtrats dépend ſurtout de leur ſçavoir ; l'ignorance eſt pour eux la tache la plus honteuſe, elle fait leur malheur, & celui des autres. Les Grecs, ſi jaloux de la ſupériorité de leurs talents, ne crûrent pas en obſcurcir l'éclat en allant puiſer la ſcience des loix en Egypte, alors la plus fameuſe école du monde ; la réputation de Juges ſçavants leur fut encor plus chére que celle de Peuples aſſez éclairés pour n'avoir beſoin d'aucun ſecours étranger.

Les Romains, ces maitres du monde, dont les noms célébres préſentent à l'eſprit ſous une même idée les titres réunis de Magiſtrats, de Conquérants, & de Savants, ſembloient avoir puiſé dans les mêmes ſources & l'éclat de leurs victoires & la ſageſſe de leurs loix, l'art de ſubjuguer les peuples, & de les gouverner.

Plus heureux que ces nations ſi renommées, nous trouvons dans nôtre patrie ce qu'ils alloient chercher dans des contrées éloignées : peut-être n'y en a-t-il point où la ſcience ſoit plus eſtimée & plus facile à acquérir que dans la nôtre : combien d'établiſſements, inſignes

signés monumens de la grandeur de nos Rois, où la Jurisprudence ancienne & moderne est mise dans tout son jour ; où l'on dévoile tout ce que la Nature a de plus caché ; où l'éloquence s'offre sous l'appareil le plus pompeux, & le langage dans sa pureté la plus exacte ; où l'on expose à nos yeux les exemples les plus fameux de tous les temps qui sont consacrés à la postérité.

Louis le grand, dont le Régne fut le régne des prodiges, avoit élevé tous les arts à un si haut point de perfection, qu'il y avoit plus à craindre de ne pas le soutenir que d'espérance de le surpasser. La paix dont nous avons joui jusqu'à présent nous a rassurés ; le silence des armes a toujours fait le progrès des sciences ; & nôtre auguste Monarque, en méritant le titre glorieux *d'Arbitre* & de *Pacificateur des Nations*, a acquis celui de *Protecteur des Loix & des Sciences.*

Quoique sa plus chére conquête soit celle des cœurs de ses sujets, forcé à prendre les armes, d'autant plus redoutables que la modération les a tenu long-temps en suspens, & que la justice de la cause qui les lui met en main les autorise, il va montrer à l'Univers

qu'il

qu'il ſçait exécuter en Héros ce qu'il a médité en Pére, & qu'un grand Roi peut être, à la fois, l'amour de ſes ſujets, & la terreur de ſes ennemis. *

---

* Ce Diſcours a été compoſé en 1733; il ne méritoit pas l'obſcurité où le digne Magiſtrat, qui en eſt l'Auteur, l'a tenu ſi longtems, & de laquelle nous nous félicitons d'avoir pu le tirer.



ARTICLE SIXIEME.

FIRNAZ ET ZOHAR.

Conte Moral *.

DAns la premiére jeunesse de notre monde, les humains ne connoissoient d'autres liens que ceux par lesquels la nature les unit. Aucun trône n'étoit élevé sur les ruines de la liberté, & les hommes indomptés n'étoient point instruits à soumettre comme des animaux une tête docile au joug de leurs semblables. Chacun établissoit sa demeure où bon lui sembloit, sans craindre d'y être troublé. La terre abondante en richesses, dont on ignoroit l'art de pervertir l'usage, étoit dans toute son étenduë ouverte à ses enfans. Ce fut dans ces tems heureux que la fortune, prodiguant à pleines mains ses biens à *Zohar*, le plaça, non loin des bords de l'Euphrate, dans une contrée délicieuse, dont les vallons fleuris & tou-

* Traduit de l'Allemand.

toûjours couverts de rosée, étoient coupés de mille ruisseaux qui y répandoient la fertilité. Elle y ajoûta de riantes prairies couvertes de troupeaux bondissans, des forêts de palmiers & d'amandiers, une maison nombreuse & tous les trésors de la simplicité. Il est aisé de sentir quel pouvoit être son bonheur : car il n'est, ô sage Nature, aucun homme sur la terre qui ne puisse être content, pour peu qu'il veuille écouter avec docilité la voix qui lui parle sans cesse. Pour être heureux la sagesse n'a pas besoin de l'abondance de *Zober*. Quoique ce jeune homme eût reçu de sa douce & tendre mére un cœur fléxible & un esprit enjoué, l'ardeur d'une bouillante jeunesse lui fit bientôt quitter la route tracée par les soins maternels, & le porta à mille désirs extravagans. Son ame ne vit plus bientôt qu'une ennuyeuse uniformité dans le bonheur dont il jouissoit. Son cœur ressembloit à celui du citoyen de *Teos* où s'étoit logé l'Amour. Chaque désir enfante en lui de nouveaux désirs. Pendant que les uns sont encore cachés dans leurs germes, les autres se dévelopent ; d'autres font déjà entendre leurs voix, tandis que les plus avancés se préparent à prendre l'essor ; & ils

sont

sont à peine grandis qu'ils multiplient à leur tour. Quel remède à un mal semblable ? Quelque riche que soit la Nature, elle est toujours trop pauvre pour remplir les vœux que forment les insensés. Mais le dégoût lui-même, en conduisant nécessairement aux réfléxions, contribue enfin à les affranchir du malheur de désirer éternellement.

Un jour que lassé de parcourir les labyrinthes de son cœur, accablé de soucis, *Zobar* s'étoit livré au sommeil, un songe animé continuë la suite des idées qui venoient de l'occuper. L'Esprit, au sceptre duquel le Roi des Génies avoit soumis toute l'étenduë de notre globe, entreprit lui-même de guérir ce jeune homme des illusions, qui, sous une apparence de vérité, le séduisoient en veillant. *Zobar* se croit placé sur le sommet d'une montagne, d'où, arrêté au pied d'un cédre, il voit les biens de ses ancêtres s'étendre au loin dans des campagnes riantes. Mais, au lieu de les voir avec joye, il éclate à leur aspect en plaintes amères. Ce n'étoit point pour lui que brilloit l'émail des prairies; en vain s'offrent à ses yeux la beauté frappante d'une vuë immense & variée par les soins de la Nature, les ruisseaux de

de miel dont les flots dorés & tranſparens découlent des palmiers, les collines, que la blancheur des moutons, dont elles ſont couvertes, fait briller comme les rochers de Paros.

Aſſailli de mille déſirs différens, qui ſe ſuccédant trop rapidement ſe détruiſent les uns les autres, il erroit d'un pas incertain, lorſque tout-à-coup ſes yeux furent éblouïs de l'éclat d'une lumiére extraordinaire. Frappé d'étonnement il voit s'abaiſſer un nuage d'or & d'azur qui répand dans ſon paſſage une roſée aromatique. Sur ce nuage étoit portée une figure céleſte dont le regard & le ſourire gracieux préviennent toutes les craintes qui pourroient naître dans l'ame. C'étoit *Firnaz*, qui, ſans être connu, parla ainſi à *Zohar*: Quelle vapeur mélancholique obſcurcit ton œil mécontent? Quels ſont les chagrins qui rongent ton cœur? Découvre-moi tes déſirs ſans contrainte, afin que je les ſatisfaſſe. Enhardi par la douceur avec laquelle lui parloit le Génie, le jeune homme répondit: Ma ſituation m'eſt odieuſe; toujours la même, le matin ne diffère point de la nuit, & un jour reſſemble à l'autre. Toute ma vie ne me paroît qu'un inſtant ennuyeuſement prolongé. L'air qui m'en-

m'environne est trop épais pour moi. Les forêts & les vallons me paroissent dénués d'agrémens. Les charmes mêmes de *Thirza* se sont évanouïs à mes yeux; depuis qu'elle m'a reçu dans ses bras. Elle n'est plus cette beauté brillante qu'avant de la posséder je croyois capable de remplir seule mon cœur. L'harmonie de ses membres, les boucles de ses cheveux couleur de jacinthe, son front d'yvoire, ses yeux languissans, ses baisers autrefois plus doux que les prémices de la vigne, en un mot tout ce que je lui avois trouvé d'appas, n'existe déjà plus pour moi, & il n'y a que deux jours que nous sommes unis. Mon cœur sent un vuide immense, & ne trouve dans toute la Nature rien qui réponde à ses souhaits. Génie favorable, car ton regard annonce ta bienfaisance, si tu veux me rendre heureux, métamorphose cette contrée, qui me paroît flétrie, en une campagne semblable à celles qu'habitent les Etres Celestes. Qu'elle réunisse les beautés que la Nature trop avare a dispersées dans l'immensité de l'Univers. Que tout y flate mes sens, & que mon ame avide de plaisirs y soit enfin rassasiée de tout ce que l'imagination peut créer de plus charmant.

Il dit, & ſes derniéres paroles n'eurent pas plûtôt quitté ſes lèvres, qu'un doux évanouïſſement l'étendit aux pieds de *Firnaz*. Dans le même inſtant un friſſonnement créateur parcourut toute la contrée. Elle ſe changea à meſure que le regard puiſſant du Génie décrivoit un cercle autour de lui. La Nature en ſilence regarde avec ſurpriſe le Génie qui vient de l'embellir. Elle étoit auſſi belle qu'elle le paroît aux Poëtes enflammés par l'amour, quand auprès de leurs amantes ils ſaluent le Printems, ainſi que le ſaluérent *Kriſtan* ou *Eſchilbach* dans les tems poëtiques & fortunés où l'Amour & les Graces badines voltigeant autour de la tête de *Fréderic* (*) agitoient les lauriers dont elle étoit couronnée. La violette, l'amaranthe & la jacinthe naiſſent ſous leurs pas. La verdure eſt plus brillante à leurs regards enchantés. Des fleurs plus belles invitent le Zéphire careſſant, qui, inſenſible à leurs déſirs, s'arrête ſur le ſein de la beauté dont le Poëte eſt épris. L'œil de *Firnaz* venoit

(*) *Fréderic*, Empereur d'Allemagne. C'eſt ſous ſon régne que l'on place la premiére époque de la Litterature & de la poëſie Allemande.

noit de répandre ſur les campagnes de *Zobar* tous les charmes dont *Homère* & le Cygne de Mantoue, ces favoris des Muſes, maintenant retirés de la terre, ont orné leurs deſcriptions du mont Ida, où, par la vertu d'une ceinture magique, *Junon* fit illuſion au Maître du tonnerre. On y voyoit des ruiſſeaux dont le doux murmure invitoit au ſommeil, comme les ondes de ceux qui ſerpentent autour de *Tibur*; des boſquets ſemblables à ceux où *Albunée*, cachée dans les myrthes, répondoit aux chants qu'*Horace* faiſoit entendre; des fleurs, qui, par le parfum & l'éclat, ne le cédoient en rien à celles qui autrefois exhaloient leurs richeſſes odoriférantes ſur les côteaux du mont *Hymette*. L'on voyoit enfin tout ce qui portoit aux plaiſirs dans les campagnes d'*Amathonte*, lorſqu'environnés des jeux & des ris *Vénus* & *Adonis* ſommeilloient ſur des roſes.

Le mécontent ſe réveille, voit, ſent, & s'étonne. Il ſe trouve ſur un lit de violettes, au-deſſus duquel un feuillage entrelaſſé forme une voûte charmante. Un air rafraîchiſſant careſſe ſes joues, & lui apporte les plus douces odeurs.

Dans l'enthouſiaſme que lui cauſe une mé-

tamorphose si subite, il traverse d'un pas rapide des champs de myrthes & de grenadiers. Ici le tendre ananas, là le lotos seduisant appellent sa main & ses yeux, qui ne sçavent sur quel objet s'arrêter. Cependant son oreille est flattée par les concerts amoureux des oiseaux. Quel fut le ravissement de *Zobar* ! C'est ainsi qu'après des erreurs longues & périlleuses le voyageur est agréablement surpris, quand les isles de Canarie s'offrent inopinément à sa vuë, qu'il voit de loin la pompe éclatante de leurs collines, & qu'un vent de terre lui apporte l'odeur aromatique des forêts mêlée avec les sons harmonieux des hôtes des bois. *Zobar* doute quelque tems de la réalité de ce qui s'offre à lui. Tantôt il ne fait qu'écouter; tantôt, moins touché des accords qui frappent son oreille, il promène ses yeux sur un côteau chargé de raisins, & reste enfin plongé dans une extase d'admiration.

Zobar erroit encore d'un pas incertain dans ce monde nouvellement créé pour lui, lorsqu'il découvre sept Nymphes qui fixent tous ses regards. Elles marchoient comme les Graces, lorsque, sur les bords du Penée, la ceinture détachée, se tenant par les mains, elles

dan-

danſent au-devant de *Vénus* & du Printemps. Leurs membres délicats ne reſpiroient que volupté. Dès que *Zobar* les apperçoit, les charmes de la contrée diſparoiſſent à ſes yeux. Les Nymphes l'ont vû, &, ſe couvrant des apparences de la pudeur, ont fui dans des boſquets plus ſombres, sûres d'y être ſuivies. Il ne lui reſtoit plus de déſir importun ; ſes ſens étoient flattés par tout ce que ſa fantaiſie pouvoit imaginer de délicieux. Plus riant que *Tempé* & que les jardins d'*Alcinoüs*, le ſéjour qu'il habite lui préſente le plaiſir ſous mille formes. Plus fortuné que le fils de *Priam*, ſes tranſports ne ſont pas bornés à jouïr d'une ſeule *Hélène*, d'une ſeule image vivante de *Vénus*. Sept beautés, ornées de toutes les graces de la jeuneſſe, l'attirent par des charmes différens, & il n'a point à redouter l'ennui de l'uniformité.

Huit jours s'étoient cependant à peine écoulés dans ſon rêve, que les minutes commençoient à lui paroître plus longues. De nouveaux ſouhaits plus impétueux que ceux qui les avoient précédés vinrent troubler *Zobar* au milieu de ſes plaiſirs tumultueux. Il s'arracha des bras des Nymphes, & s'enfonça dans

un ſombre boſquet pour ſe plaindre ainſi à la ſolitude qui l'environnoit: Cœur égaré, quand ſe répandra ſur toi un jour ſerein? quand ſe calmeront ces panchans fougueux, qui, ſemblables à des ouragans terribles, t'entraînent de tourbillons en tourbillons? Il n'eſt donc point pour toi de volupté pure, & l'ennui ſe mêlera toujours avec les jeux & les ris. A quel plaiſir puis-je m'attendre lorſque le dégout vient me ſaiſir juſques dans les bras du plaiſir même? L'empire de la volupté m'eſt ouvert, & mon cœur n'en eſt pas plus ſatisfait. Il ne me reſte donc plus rien à déſirer! Cœur malheureux, ennemi de ton propre repos, abyme de déſirs inſatiables, je t'abhorre... Mais quoi! Quelle frénéſie me ſoulève contre moi-même! Eſt-ce donc la faute de mon cœur, lorſque ſes déſirs trop élevés ne ſe renferment point dans les bornes des objets qui flattent le corps? Mes ſens trop foibles ſuccombent à des impreſſions accumulées. Mon ſentiment eſt confondu par tant d'objets également attrayans. Un éclat trop vif éblouït mes yeux; mes oreilles ſont fatiguées par une harmonie continuelle, & l'aſſouviſſement même de mes ſouhaits enfante de nouveaux déſirs. Quelle

honte

honte pour moi, si, noyé dans des plaisirs grossiers, & sans réfléchir jamais, je passe une vie animale dans une espéce de songe perpétuel! Jusqu'ici j'ai méconnu la grandeur de mon ame, qui s'élevant sur les aîles de désirs plus nobles, s'efforce à sortir d'une basse volupté, pour marcher sur les pas des Héros, & pour monter au sommet de la gloire par des routes interdites à la mollesse. Non, mon cœur ne se renfermera point dans un vallon couronné de myrthes, dans un coin de la terre ignoré des humains. Le désir qui me porte à l'honneur & à la puissance me répond du succès de mes entreprises, & le courage enflammé qui me promet les grandeurs les plus brillantes, ne doit plus languir dans les bras d'un séxé séducteur. Ah, si *Firnaz* m'écoutoit, & qu'il m'exauçat encore cette fois! Ce n'est qu'à présent que je sens un panchant digne de ses soins & de moi. Je reconnois enfin toute l'étendue de mes premiéres erreurs. Me restera-t-il quelque chose à souhaiter, quand je verrai mon pays aussi illimité que mes désirs, & que ma puissance sera la terreur des peuples? Qu'il est doux de s'envisager soi-même comme le maître des hommes, comme le Dieu de la terre,

comme l'arbitre du Destin, de décider d'un regard inflexible le sort des Provinces soumises, de lancer d'une main la foudre, & de répandre de l'autre les bienfaits! Ah, que n'ai-je déja ce bonheur!

Il parloit encore, lorsqu'un bras invincible le saisit, & le fit rapidement traverser les airs. Il vit à ses pieds s'étendre un pays sans bornes, entrecoupé de forêts de cédres dont les sommets touchoient aux nuës. Des fleuves semblables à des mers, se précipitant avec bruit du haut des montagnes, & se partageant en une infinité de canaux, parcouroient des plaines semées de palmiers. *Zobar* fut frappé de l'éclat des villes superbes qui s'offroient à sa vûe, & dont les toits dorés regardoient avec majesté les plaines fertiles dont elles étoient environnées. Tout ce que tu vois est à toi, lui dit enfin le Génie invisible, & aussi-tôt *Zobar* mesura d'un regard avide les vastes contrées dont il alloit être possesseur. Le cœur lui tressailloit de joie, lorsqu'après un vol rapide *Firnaz* le fit descendre sur la terre. *Zobar* se trouva tout à coup au milieu d'une assemblée brillante & respectable de Héros & de vieillards, qui le proclamérent leur Chef avant qu'il eût

pû revenir de ſon étonnement. Il voit dans le même instant tout un peuple ſe proſterner humblement à ſes pieds. On entoure ſon front d'un diadême, & le ſon argenté de la trompette annonçant ſon élection dans les rues revêtues de marbre, ſe mêle aux acclamations de ſes nouveaux ſujets. Un chœur de vieillards vénérables conduit le nouveau Prince dans un Palais ſomptueux. Il y eſt ſuivi d'une troupe de guerriers, qui ſe diviſent en deux corps redoutables devant la demeure de leur maître. Leurs armes brillent d'un éclat effrayant. La ſoif du carnage étincelle dans leurs yeux, & ils ſemblent ne reſpirer que les combats. La foule des peuples ſoumis ſe rend de toutes parts dans la Ville pour baiſer les degrés du trône, tandis que des chameaux innombrables apportent en préſent au nouveau Roi les richeſſes de ſes Provinces, l'or des Iſles, & les aromates de l'Arabie.

Les oreilles de *Zohar* ſont charmées du ſon guerrier de la trompette qui l'appelle au champ de bataille, & du henniſſement des chevaux. Il ſe met enfin en campagne. Il attaque ſes voiſins, & les défait. Quel charme n'a point pour lui le contraſte affreux que forment les

chants

chants de triomphe & les voix expirantes de ceux auxquels ſa fureur arrache une vie innocente! Fier de ſes ſuccès, le nouveau conquérant vole dans un pays plus éloigné pour l'inonder encore de ſang. Courant de victoire en victoire, de conquête en conquête, la fureur de vaincre lui fait franchir toutes les bornes. Déja tous les Etats voiſins étoient tributaires, les Provinces ravagées, les forêts détruites par le feu. Mais l'ambition de *Zobar* n'eſt pas encore ſatisfaite. Quel tourment ne lui fait pas éprouver l'idée humiliante qu'il exiſte des peuples auxquels il n'a pas encor fait ſentir le poids de ſes armes victorieuſes! Il forme le premier le ſouhait répété long-temps après lui par un Héros qui ravit l'Empire & la vie au meilleur des Princes; & il ſe plaint de ce que le Ciel n'a point conſtruit un pont par où il puiſſe aller effrayer d'autres mondes du bruit de ſes armes. Parmi des milliers d'eſclaves aſſez vils pour le diviniſer, il ſe trouva quelques ſages, qui, pleins d'une généreuſe hardieſſe, lui rappellérent les devoirs de l'humanité en lui montrant le modéle des Princes dans la Divinité, qui n'eſt toute-puiſſante que pour faire du bien. *Zobar* ne les écouta point;

&

& comment la ſageſſe ſe feroit-elle écouter de celui dont les oreilles ſont fermées à la voix des larmes & du ſang de l'innocence?

Mais la chûte du Héros approchoit. Une nation puiſſante, qui, depuis des ſiécles, jouiſſoit au ſein du repos des avantages de la liberté, excita ſon ambition. L'union & l'amour de la patrie & de la liberté en firent un peuple de Héros. Le jeune homme & le vieillard prennent indiſtinctement les armes; les femmes même enferment leur ſein dans des cuiraſſes brillantes: la juſtice de la cauſe & le courage, enfant de la liberté, animent tous les cœurs, & donnent des forces aux bras les plus foibles. Tous ſe jettent ſur l'ennemi avec une valeur à laquelle il ne peut réſiſter. Chaque coup eſt mortel. Les barbares tombent, & ceux qui échappent au trépas ſont diſperſés dans des déſerts inconnus & de ſombres forêts. Le Héros, qui s'étoit ſouſtrait avec peine à la juſte fureur des ennemis, ſort enfin de ſa longue yvreſſe pour ſentir qu'il eſt homme. Il erre long-temps par des chemins écartés; ſes jambes, quoiqu' excitées par la terreur, traînent à peine ſon corps accablé de fatigue. Au bout d'une longue courſe il ſe voit ſeul au mi-

lieu

lieu d'une plaine entourée de hautes montagnes. L'aſpect riant & tranquille du lieu l'invite au repos. Il s'aſſied ſur le bord d'une ſource, dont les eaux tomboient ſans violence du haut d'une colline. La ſolitude & les caprices du ſort conduiſirent *Zohar* à des réfléxions ſérieuſes. Il ſe tint à lui-même ce diſcours ſouvent entrecoupé de ſoupirs : Ah, *Zohar*, *que* tes eſpérances t'ont abuſé ! Que ſont devenus ces ſonges de grandeur qui te préſentoient à tes yeux comme le maître du ſort & le Dieu de la terre ? Renverſé de ton trône par un coup du Deſtin, plus redoutable que ta puiſſance, tu te vois abandonné & obligé de fuir une mort prochaine & la vengeance irritée. Malheureux, que tu t'es trompé toi-même ! Dans quel abime t'a plongé ta propre folie ! Dieu cruel, ne vis-tu point que je déſirois mon propre malheur ? Pourquoi m'écoutas-tu, lorſque, ſans le ſçavoir, je te demandai ma mort ? Ah, que le ſort de l'homme eſt miſérable ! Trompeuſe raiſon, que nous nous paſſerions facilement, ainſi que les animaux plus heureux que nous, des vaines prérogatives que tu nous donnes ! C'eſt toi qui fais éclore tous les maux de l'humanité. Ebloui par ta fauſſe lumiére, eny-

enyvré par les grandeurs que tu promets, l'homme s'imagine qu'il eſt un Dieu; mais un coup ſoudain le précipite de ſes Cieux chimériques, beaucoup plus bas que les animaux de la terre. Les folles eſpérances que tu lui inſpires le relévent. Sans ſavoir où il va, ſans s'arrêter, il parcourt un labyrinthe de déſirs plus inſenſés les uns que les autres. S'échauffant ſans ceſſe davantage, il devient toujours plus inſatiable, toujours plus mécontent. Hôtes légers d'une forêt libre, que vous êtes heureux! Sans paſſions qui troublent votre repos, vous vivez dans une joie continuelle, tandis que l'orgueil fait de l'homme ſon propre bourreau. La Nature vous offre en abondance de quoi vous contenter, vous qui déſirez ſi peu. C'eſt l'air le plus pur que vous reſpirez; le Printemps vous rit; vous chantez l'amour, & libres de ce feu impétueux, qui rend notre volupté même plus odieuſe que les plus vives ſouffrances, vous jouïſſez de toutes ſes douceurs.

En parlant ainſi il apperçoit un papillon, enfant du Printemps, dont les couleurs brilloient ſur ſes aîles légéres; il le voit avec une inconſtance tranquille & enjouée voltiger du

nar-

narciſſe à la roſe, & d'un arbriſſeau à un autre plus fleuri. O *Firnaz*, s'écria *Zobar*, deux fois tu fus trop facile pour m'accorder ce qui devoit faire mon infortune; écoute moi, maintenant que je ſouhaite enfin ce qui doit faire mon bonheur. Je ſuis réduit à porter envie à cet inſecte mépriſé. La volupté qui m'a ſans ceſſe entrainé dans des tourbillons affreux, qu'eſt-elle auprès de la joie innocente qu'éprouve cette chenille aux aîles légéres? Je préfére à la peine d'être le maître du monde & mon propre eſclave le plaiſir de régner ſur les fleurs. Change moi en papillon.

Le mécontent, incertain s'il ſeroit exaucé, parloit encore, lorſqu'il ſentit s'éteindre ſa voix. Son corps qui diſparoit, ſe rapetiſſe, & prend la forme d'un ver; ſes bras ſe changent en antennes; un plumage ſemé de fleurs ſort de ſon cou, & quatre aîles font, en s'agitant avec légéreté, voler en l'air la pouſſiére blanche qui les couvre. L'ame de *Zobar*, revenue d'un court ſommeil, ſe trouve avec étonnement reſſerrée dans un cercle plus étroit; ſes déſirs plus bornés ont plus de douceur, & ne l'emportent point au-delà de ſa ſphére. Le nouveau papillon eſſaye enfin ſes aîles, retombe

be ſoudain, ſe reléve de nouveau, & ne ſe ſoutient qu'en tremblant dans l'air, auquel il n'eſt point accoutumé. Déja il ſent l'attrait des douces exhalaiſons des plantes, dont les petits tourbillons s'arrêtent agréablement dans ſes tendres antennes. Il folâtre parmi les fleurs, & déclare à toutes ſon amour. Il voltigeoit encore, & ſe plaiſoit dans ſon nouvel état, lorſqu'un redoutable ennemi des inſectes, la noire corneille, s'abbattit cruellement ſur lui pour en faire la nourriture de ſes petits.

La crainte de la mort éveilla *Zobar* de ſon yvreſſe. Frapé vivement de ſon rêve, il regarde autour de lui, il ſe touche, & cherche ſes aîles. Enfin il s'aperçoit qu'une illuſion vient de l'abuſer. Il ſe trouve à côté de *Thirza*, qui étendue négligemment ſur ſon lit, & jouïſſant du repos tranquille du matin, étoit éclairée par les premiers rayons de l'aurore. Après s'être raſſuré contre ſes frayeurs, *Zobar* réfléchit ſur le ſonge qu'il vient de faire, & s'étonne d'y voir clairement dévelopés les déſirs qui l'avoient agité ſi ſouvent, quoiqu'il les eût ſentis avec plus de déſordre & de confuſion. Oui, s'écria-t-il enfin, c'eſt un eſprit bienfaiſant, peut-être *Firnaz* lui-même,

qui

qui vient de me procurer ce ſonge utile. Immortel ! ſi tu as le deſſein de m'inſtruire, ton eſpérance ne ſera point trompée. Tes ſoins ont opéré par une illuſion ſalutaire un changement dans mon ame, qui ne s'y fût point fait en veillant, lorſque le corps qui l'enferme a plus d'empire ſur elle. C'eſt à préſent que je ſuis convaincu que juſqu'à ce moment ma vie n'a été que le ſonge d'une ame bercée par l'erreur, & lâchement ſoumiſe à la tyrannie des ſens. Quels nouveaux déſirs ! Quelles penſées divines ! penſées inconnues autrefois à mon ame & plus nobles que celles qui m'ont porté à ſouhaiter des Empires. Que les grandeurs de cette terre obſcure ſont petites à mes yeux ! De quel prix ſont ces biens & les plaiſirs des ſens qui ne peuvent pas même ſatisfaire notre corps ? Mais pourquoi, penſées céleſtes, ne vous ai-je jamais éprouvées ? Eſt-ce *Firnaz* qui me parle, ou bien eſt-ce toi, mon ame, qui, guérie d'un vertige inſenſé, recommences à te ſentir, & te reconnois à peine toi-même ? Mon être eſt ſans doute élevé au deſſus de la matiére. Les Aſtres ſont ma patrie, & les Cieux mon élément. C'eſt-là où je fus avant qu'un ſort inconnu me précipitat ſur la terre. La vo-

lupté

lupté du corps & la chimére insensée de la gloire qui s'abreuve de sang humain, obscurcissent de nuages épais la sombre atmosphére où je désapris à penser comme il convient à un être spirituel. Mais à présent une clarté brillante perce l'obscurité, & la raison répand sur moi ses instructions lumineuses. Quel bonheur ! Cette voix inintelligible dans le tumulte des passions, la voix des désirs éthérés qui me portent aux plaisirs les plus purs des Esprits, se fait enfin entendre. O Sagesse, verse ta lumiére harmonieuse sur mes désirs, qui tendent au repos & à la joye dont tu donnes seule la jouïssance, & que tu rends seule durables & dignes de la divinité de nôtre ame: Tu m'apprens à trouver par-tout des plaisirs; tu me réconcilies avec la nature, & tu détruis en moi les plaintes criminelles, filles de la folie. Je vois, belle Nature, se dissiper les brouillards qui enveloppoient autrefois tes charmes admirables. C'est avec une volupté parfaite que je retourne dans tes bras, chére *Thirza*, dont la belle ame réunit les beautés variées de la Nature qui se peignent sur ton corps comme dans un miroir fidéle. C'est dans tes bras que je jouïrai de la vie; c'est sur ta bouche que

je ceuillerai les leçons que la vertu te donna; c'eſt dans tes yeux que j'allumerai ce feu qui donnera de la vigueur à mes réſolutions, & qui animera ſans ceſſe ma vertu. Je ne ſouhaiterai plus rien. S'il y a encore en moi quelques rejettons de mon ancienne erreur, qu'ils périſſent; car ce ſont eux qui y ont fait naître le dégoût, dont l'effet eſt de reduire l'homme à porter envie aux animaux. Enſeigne moi, ô Sageſſe éternelle, à trouver en moi-même un monde qui ſuffiſe à mes déſirs. L'être immortel qui régne en moi, qui ne vit, qui ne ſe ſent que lorſqu'il ſçait s'affranchir des liens du corps, qu'a-t-il de commun avec la ſombre matiére? Que ſont pour lui des chaines de montagnes, des plaines immenſes, des trônes d'or, des aromates précieux & des corps qui ébranlent agréablement les fibres? Combien de temps la matiére peut-elle fixer nos ſouhaits? Combien de temps ſçait-elle tromper l'envie du changement qui nous entraîne, ſi notre ame ne ſe dégage de la fange auſſi-tôt qu'elle y eſt précipitée, & ne s'éléve point avec empreſſement à des régions pures & libres?

Etre immortel, enfant des Dieux, élance toi dans ces régions fortunées. L'Eternité te reſerve

ſerve ce que ton cœur cherche en vain dans l'inconſtance des choſes qui compoſent ce monde, & qui, ſemblables aux figures formées dans les nuages, ne ſont que des ombres ſous l'apparence de la réalité. Familier avec la ſageſſe céleſte, la mort qui moiſſonne les autres au milieu des égaremens de leurs rêves, te trouvera éveillé. Content de ton ſort, tu la recevras en riant, & la porte qu'elle t'ouvrira va te conduire dans la ſphére des êtres réels. Là, tu ſeras étonné qu'il y ait des hommes enyvrés de chiméres, qui s'imaginent vivre en maudiſſant la mort.



ARTICLE SEPTIEME.

PENSE'ES DETACHE'ES,

Sur les Mœurs du Siécle. *

J'Entens partout donner à notre Siécle le titre imposant de Philosophe ; le mérite-t-il ? Où est donc cette véritable Philosophie ? Chez le Peuple, chez les Lettrés, chez les Princes ? *Son régne*, a dit un Sage, *fera éclorre le bonheur.* Sommes-nous heureux ? Vous me montrez des palais, des statues, des arts analysés, des sciences perfectionnées ; mais j'entens pousser des soupirs ; cent mille infortunés rejettent leur infortune sur cette vaine apparence de félicité ; qu'est-ce donc que notre Philosophie ? Infidéles disciples d'un Législateur divin, & d'*Epicure* même, j'ai bien peur que nous ne soyons Philosophes que de l'école d'*Apicius* ; j'ai bien peur

* Les gens à préjugés rejetteront ces pensées ; les Philosophes seront fâchés qu'elles renferment de tristes vérités, & le monde restera comme il est.

peur que nous ne comptions tant de *Pétrones*, que nous n'ayons ni heureux, ni vertueux à compter.

* * *

Epicure plaçoit le ſouverain bien dans le plaiſir, mais dans le plaiſir que donne la vertu; & qui plus eſt, ſa vie fut conforme à ſa doctrine; me trompai-je en diſant que nous ne ſommes pas même Epicuriens?

* * *

Entre les vices du ſiécle je placerois la paſſion de la gloire. C'eſt elle qui nous jettant ſans ceſſe hors de nous-mêmes, ſans doute parce que nous ne pourrions y porter un regard ſatisfaiſant, ne nous fait vivre que dans l'imagination d'autrui, & nous tient perpétuellement occupés à groſſir à leurs yeux l'idée de ce que nous valons, & à leur arracher des éloges qui nous conſolent de ceux que la conſcience nous refuſe. A combien de foibleſſes ne donne pas lieu cette ſoif inſatiable d'applaudiſſemens & de renommée? Dès-lors plus de ces ames grandes & fortes, qui font rougir les méchans de l'être, qui haïſſent vigoureuſement le vice, & oſent donner de tels exemples de vertu, qu'ils contrebalancent, eux ſeuls, les exemples de

crime de tout un ſiécle pervers. On mépriſe la multitude, & l'on redoute ſes mépris; on traite avec la fourberie & l'injuſtice; on mollit avec le luxe, & les luxurieux; & l'on s'efforce par mille petites connivences de ſe faire pardonner le ſcandale de ſa probité.

J'oſe le croire pour l'honneur de l'humanité. Il nous reſte encore bien des amis du bon, de l'honnête & du vrai, de ces hommes vertueux par raiſon, & ſages par principes, prêts à marcher ſous les étendarts d'un *Caton*; mais c'eſt ce *Caton* qui leur manque; & faute de connoitre leur nombre & leurs forces, les gens de bien reſtent iſolés, gémiſſent ſous le joug du ridicule, & ſe croyent encore heureux, quand pour prix de leur complaiſance, ils obtiennent de marcher, ainſi que le vice, à tête levée.

* * *

Dans un Etat où le luxe, & ce qu'on nomme *Arts libéraux*, ſeroient inconnus, il ne reſteroit aux particuliers d'autre voie de ſe diſtinguer que la vertu; ils la pratiqueroient donc cette vertu, car nous voulons tous de l'eſtime; mais chez un peuple ſavant, c'eſt bien autre choſe. Qu'importe que l'on ſoit lâche, fourbe,

be, gangréné de tous vices? on peut encore ſe faire admirer, & admirer bien plus que ne le feroit un autre citoyen tout ſimplement droit & intégre. Ainſi chez les premiers la chaſteté, la bonne foi, la frugalité, l'amour des loix & de la patrie ſeront ſi ordinaires, qu'elles obtiendront peu d'éloges. Ce ne ſera que lorſque les vices oppoſés en auront pris la place; qu'il s'élévera quelques hommes aſſez généreux pour s'expoſer à être honnis de leurs contemporains, en célébrant les vertus des précédens âges; mais peu à peu le nombre de ces Héros diminuera, juſqu'à-ce que la ſcience, parvenue à ſon plus haut période, ſuive la décadence des mœurs. Ce ſera là l'état le plus affreux où une nation puiſſe être réduite; elle retombera dans l'ignorance, ſans en poſſéder les avantages, & ſans renoncer aux vices des peuples doctes & policés.

* * *

Il eſt beaucoup plus aiſé de ſe diſtinguer par les talens que par la vertu. La raiſon en eſt, que celle-ci conſiſte pour beaucoup dans des choſes d'omiſſion, qui ne font pas grand bruit. Seconde raiſon; tous les hommes ne peuvent pas être de ſublimes génies, ni des artiſtes du

premier rang, mais tous peuvent être vertueux. Troisiéme raison ; les *Aristides* ne cherchent point à le paroitre, & il y a bien peu de gens qui cherchent à les découvrir. Ainsi, la voie des talens étant en même tems la plus courte & la plus assurée pour parvenir à la considération, on prévoit bien qu'elle doit être la plus fréquentée, & presque la seule fréquentée. Il est vrai qu'alors les gens de bien devenant autant & plus rares que les hommes à talens, ils ont dû payer le même tribut à l'envie. Chose singuliére ! les bienfaiteurs de l'humanité ne peuvent plus l'être impunément.

* * *

Les talens donnent de la réputation & des richesses ; les richesses à leur tour supposent des talens, & font naître l'estime : mais quand l'argent est la monnoie universelle qui donne tout, on fait tout pour en acquérir. Les Grands oppriment, dépouillent, écrasent les autres de haute lutte, & défendent l'abus de leur puissance par leur puissance même. Les petits fourbent, flatent & se vendent, le tout pour acquérir de l'estime. On pend ceux qui échouent ! les autres deviennent en effet de grands hommes.

* * *

On

On ſent que dans ce conflict perpétuel & barbare d'intérêts, on ne doit plus guére connoitre les devoirs de l'homme & du citoyen. Comment le riche ſacrifieroit-il aux beſoins d'autrui un argent auquel lui-même a ſacrifié tant de fois ſon honneur & ſa conſcience; un argent, dont la perte diminueroit la diſtance immenſe qu'il ſe plait tant à voir entre lui & le miſérable; un argent enfin, qui lui rend le ſervice impayable de faſciner les yeux de la multitude, & de lui cacher les oreilles du *Midas*? Il ne faut pas demander la nature de leur ame, ils n'en ont point... à moins que leur coffre fort n'en ſoit une.

D'un autre côté comment le pauvre s'intéreſſeroit-il à un Etat, dont il ne porte que les charges; à une patrie qui ne le traite qu'en marâtre? & dans l'occaſion, eſt-il de trahiſon & de crime dont il ne ſoit capable pour monter au degré de puiſſance, d'où les dédains pleuvent à pleines mains ſur lui? C'eſt ici qu'il faut appliquer la maxime, que *les hommes pardonnent quelquefois la haine, & jamais le mépris.*

* * *

Je mets hardiment le luxe au rang de nos

maux,

maux, & je m'étonne qu'on ne voye pas, qu'en ajoutant aux commodités du riche, on multiplie immanquablement les besoins du pauvre, qui suit toujours, à sa maniére, ceux qu'il a la sottise de prendre pour ses modéles; que de plus grands besoins entrainent nécessairement plus de travail & de dépendance, & que l'esclavage civil méne bientôt au politique. Mais quand les hommes seront divisés en deux classes, dont l'une regorgera de plaisir & d'aise, tandis que l'autre gémissante sous l'opprobre & la peine, n'aura pas même le tems de s'appercevoir de son existence, il est évident que ne vivant plus que par le corps, les uns n'auront point d'ame, parce qu'il ne leur seroit pas permis d'en avoir, & les autres parce qu'elle leur seroit à charge.

* * *

Ecoutons cependant Mr. *Melon*, écrivant à Madame la Comtesse de *Verrue* sur le *Mondain* du grand *Voltaire*. » Qu'on cesse, dit-il, d'aimer les tableaux, les estampes, &c. voilà » vingt mille hommes au moins ruinés dans » Paris. «

Que l'on consacre le prix de ces superfluités à établir ces vingt mille hommes dans des terres

terres incultes, voilà leur subsistance assurée pour le reste de la vie, les revenus du genre humain augmentés, un peu moins de faux mérite dans la société. Il est étonnant que l'Avocat démonstratif du luxe, le savant *Melon*, soit assez mauvais patriote pour n'avoir pas vû cela; car, qu'on ne s'y trompe pas, le cœur aide bien à découvrir la vérité. J'ajouterai même, que son argument est une satyre mordante des hommes; tâchons de le rendre en d'autres termes. » Hommes, c'est en vain que la Provi- » dence vous donna à tous un droit égal sur » les biens de la terre; la prodigalité de vos » péres vous a réduits à l'indigence, pour en- » richir quelques avares: c'est en vain que, » reclamant la fraternité du genre humain, vous » exigeriez qu'ils retranchassent quelque chose » de leur superflu, tout leur bien est à eux, » & l'on vous intime l'arrêt de mourir de faim, » si vous ne trouvez le secret de les corrompre, » en multipliant en apparence leurs plaisirs, & » dans la réalité leurs besoins.

» Il est bon, ajoute cet Auteur, qu'un Can- » ton Suisse fasse des loix somptuaires, parce » qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme » un riche; quand les Hollandois ont com- »mencé

» mencé leur commerce, ils avoient besoin d'u-
» ne extrême frugalité; mais à présent que c'est
» la nation de l'Europe qui a le plus d'argent,
» elle a besoin de luxe.

La Hollande a besoin de luxe; j'ai bien peur que ce ne soit parce qu'elle est à la veille d'avoir besoin d'un Maître; apparemment qu'elle n'a plus besoin de soldats, ou du moins de citoyens qui le soient; mais qu'elle y prenne garde, quand il suffit d'attaquer pour vaincre, il se trouve bientôt des aggresseurs, & parmi les défenseurs même. Je m'indigne, quand j'entens de prétendus Philosophes crier aux peuples, qu'ils sont dispensés d'avoir de la vertu, qu'ils peuvent s'occuper de bagatelles, de pompons, de véritables jouets d'enfans: si Mr. *Melon* croit, que des sujets doivent l'être, auquel cas il est tenu de leur donner exemple, qu'il ne s'oppose pas du moins à ce que des Républicains soient des hommes. Il me semble voir un Persan efféminé raisonner sur le gouvernement de Sparte. Il est vrai qu'en ceci Mr. *Melon* est un peu meilleur patriote. Fontenoy eût peut-être été Hocstet, si les Hollandois n'eussent été imbus de ces maximes; mais si les François n'étoient corrompus par le luxe, ils

ils n'auroient pas besoin d'être corrupteurs, s'il est vrai qu'ils l'ayent été.

» La Hollande est le plus riche pays de l'Eu- » rope ! « Je demande, s'il n'y reste point de malheureux à soulager, point d'établissemens à faire pour perpétuer cet état de prospérité ? jusques-là tout luxe est évidemment un crime. Si tel est effectivement leur état, ils doivent trembler que le luxe n'y porte atteinte. Qu'ils se fassent donc chez d'autres peuples des débouchés de leur superflu ; & s'ils craignent d'en enrichir leurs ennemis, qu'ils le jettent dans la mer. La vertu, la frugalité, le travail rendent les richesses ; jamais les richesses ne suppléent à la vertu. Tous les peuples pauvres ont eu une patrie ; toujours les peuples riches ont perdu la leur.

* * *

Quel est le grand avantage des richesses ? elles corrompent celui qui les posséde, elles corrompent celui qui les envie ; qu'on juge de là des vertus d'un siécle, où un homme qui les méprise, paroit un phénoméne, un prodige.

* * *

Cependant j'excuse fort les riches d'accrédi-

ter

ter l'opulence. Si les petits, laiſſant de côté tout ce qui n'eſt pas l'homme, pénétroient droit au Héros, hélas, au lieu d'un demi-Dieu, peut-être ne trouveroient-ils qu'un magot; peut-être rougiroient-ils de leurs fers: & cependant ils ſont trop incapables de ſe ſuffire à eux-mêmes, pour ſe paſſer d'eſclaves. Je leur pardonne donc leur magnificence; cela *ne veut* pas dire qu'ils ne ſoient ſouverainement mépriſables lorſqu'ils en ont beſoin.

* * *

Mon fils, diſoit un ſage, *veux-tu être libre? Sois content de peu, & tu te rendras redoutable aux Veaux d'or.* Réüſſiroit-on à prêcher aujourd'hui cette maxime? elle eſt dans la bouche de quelques Philoſophes, mais leur conduite n'apuie pas leurs diſcours.

* * *

Il n'y a plus moyen de ſe diſtinguer. Toutes les routes qui ménent à la gloire ſont remplies d'une foule de grands hommes, que l'on déſeſpére d'atteindre! vous vous trompez, gens avides de fumée; il reſte encore le ſentier de la vertu, où ceux qui marchent, ſe plaignent ſans ceſſe de ne point trouver de rivaux. Mais ce n'eſt pas de cette gloire là

que

que vous voulez ; je le ſais, & j'en gémis pour vous & pour le genre humain.

* * *

Les hommes tendent à l'opulence, ou pour acquerir de la conſidération, ou pour mener une vie molle & ſenſuelle, ou pour le ſimple plaiſir d'y arriver. Les premiers ont du vent, les ſeconds des ventres (*), les derniers n'ont rien, pas même leur or : aucuns n'ont des ames.

* * *

Si quelqu'un me le conteſtoit, je me contenterois de lui demander pour quelle raiſon un homme ſimple, frugal & vertueux voudroit ſe donner la peine d'acquérir des richeſſes, dont il ne feroit point uſage? Eût-il toute la facilité poſſible de gagner, je le ſoutiens encore, il ne s'enrichira jamais, parce qu'il n'attendra pas pour répandre d'être arrivé à l'opulence.

* * *

Prens cela pour toi, dit à un autre Grec le vainqueur de Salamine, *prens cela pour toi*, *car*

(*) Si le mot eſt bas, il n'en eſt que plus propre à ceux à qui je l'applique.

car tu n'es pas Thémiſtocle. Homme; aprens à qui il ſied d'avoir des richeſſes!

* * *

Pharnabaſe & *Agéſilas* en viennent à une entrevuë; le premier y paroit avec tout le faſte Aſiatique, le ſecond en fils de Sparte. Le Satrape rougit, & ſe hâte d'imiter un vainqueur, qui, de deſſus un ſimple gazon, lui *dictoit les* conditions de la paix. O Vertu, tu n'avois pas encore perdu tous tes droits! Que de *Pharnabaſes*! où ſont les *Agéſilas*?

* * *

Toute Ville où un mulet chargé d'or peut entrer, n'eſt point imprenable, diſoit Philippe; c'eſt qu'il ſavoit bien que ceux qui ont beſoin d'argent, n'ont pas beſoin de liberté; & où eſt l'honnête homme parmi nous qui puiſſe ſe paſſer de bien?

* * *

Pour avoir une idée juſte de nos mœurs, il ſuffit de toucher au doigt, comme on peut le faire, que de toutes les vertus qui ont formé les grands hommes des précédens âges, les unes nous font rire, les autres nous font frémir; que les beaux mots d'*amour des loix*, de *liberté*, de *patrie*, ne ſont plus pour nous

que

que des mots ; que les deux ſexes ont perdu toute idée de leur caractére propre, l'un en renonçant à cette modeſtie que la nature lui avoit empreinte, l'autre à cette virilité qui lui donnoit l'Empire, & l'en rendoit digne. Partout on a ſacrifié à l'autel de la frivolité, crainte d'être immolé ſur celui du ridicule ; nos Prêtres ſont devenus galans, nos Sénateurs Damerets, nos Guerriers (*) même ont des toilettes ; & nos Philoſophes, qui devoient guérir ces miſéres, s'en ſont rendus les panégyriſtes. Avec tant de politeſſe, de maniéres, de petites vertus, nos ames n'ont plus de conſiſtence, de corps, pour ainſi dire ; ce n'eſt plus qu'une vapeur legére, du vent & du plus ſubtil : nous raillons le plus ſpirituellement du monde les autres nations, & elles nous le rendent par d'ignominieux dédains, qui ne nous garantiſſent pas même de leur haine.

* * *

Pour connoitre à peu près l'état de l'eſpéce, il

(*) Je crois que ces fougueux Héros de.... ſont heureux qu'il n'y ait plus de mêlée, pour faire pâlir leurs ſuperbes courages ; il n'auroit falu qu'un Céſar qui dit à ſes troupes, *Portez droit vos lances dans ces viſages efféminés.*

il suffit d'interroger les hommes, non sur ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, mais de ceux qui les environnent. Et qu'on ne dise pas que s'ignorant eux-mêmes, ils sont encore moins en état de prononcer sur autrui; nous craignons de nous voir, & voilà pourquoi nous ne nous voyons pas: nous allons avec toute notre sagacité à la découverte des défauts des autres, & voilà pourquoi nous en faisons des portraits si malins, mais si ressemblans.

* * *

Les hommes craignent de se voir! Ah sans doute ils ne redouteroient pas cette vue, s'ils présumoient qu'elle leur pût être agréable. Je crois bien que *Socrate*, *Titus*, *M. Aurele* descendoient avec plaisir dans leur ame. De la honte de cette fuite de soi-même, ne concluons pas à nier qu'elle soit réelle; il est très vrai que les hommes évitent de se connoitre, & y réussissent admirablement.

* * *

Il est si vrai que nous sommes petits, chétifs, pusillanimes, qu'il n'y a rien que nous ne fassions pour nous racheter de l'admiration que nous impriment ces grandes ames Grecques & Romaines. *Brutus* est un cruel, *Manlius* un déna-

dénaturé. Il n'y a pas jusqu'au célébre *Rollin*, d'ailleurs si bon patriote, qui n'ait fait violence à son jugement pour condamner ce fier *Scévola*, qui faillit à poignarder le Roi d'Etrurie. Car enfin, je voudrois bien savoir de quel droit *Porsena* prétendoit donner aux Romains un Roi malgré eux ? Un Prince qui ne combattoit que pour un Tyran, ne devoit-il pas leur paroitre bien Tyran lui-même ? C'est quelque chose de fort commode que les maximes qu'on nous débite. Ce sont les Rois qui veulent la guerre, & eux seuls n'y doivent rien avoir à craindre ; il n'appartient qu'à leurs sujets, qui la font malgré eux, d'en être les victimes. Après tout, *Porsena* assiégeoit Rome ; il la pressoit actuellement par la famine ; c'étoit à lui à se précautionner contre des ennemis qu'il réduisoit à ces extrémités ; car la premiére loi d'un Etat, est de le sauver ; & c'est se moquer du monde, que de juger les Romains sur des idées de Majesté Sacrée, de Représentant de la Divinité, qu'il nous a plû d'affecter aux Rois, & que ces fiers courages connoissoient aussi peu que nous connoissons & que nous suivons leurs maximes. Si jamais ma patrie étoit assiégée, je ne dis point, que j'eusse absolument le cou-

rage d'imiter le brave *Mucius*; mais je trouverois bien grand qui l'oseroit faire. Que de guerres ne préviendroit-on point en donnant cours à cette thése!

* * *

Il me seroit aisé de trouver d'autres raisons justificatives de l'action de *Scévola.* Sans doute les Rois d'Etrurie n'existoient pas avant la Nation, & le moment où la Nation se forma, ne fut pas celui où elle se donna un maître. Quand leur corruption, des guerres civiles, ou d'autres circonstances les eurent forcés de se défaire de leur liberté, osera-t-on soutenir qu'une Nation avilie ait pu donner à son Chef un caractére d'inviolabilité qu'elle n'avoit jamais eu, ni elle, ni ses Magistrats? Et les Romains devoient-ils souffrir de la dépravation des Toscans?

* * *

C'est sans doute en raisonnant d'après ces idées de pouvoir immédiatement reçu de la Divinité, que Mr. *Crevier* assure fort chrétiennement après Mr. de *Tillemont*, que *Chéréa* fut un méchant d'avoir délivré la terre d'un monstre. Ils conviennent bien que *Caligula* n'étoit guére qu'une bête féroce; mais, ajoutent-

tent-ils, c'étoit un Prince : peut-être croyent-ils que nos Souverains modernes ont besoin de ces lâches maximes pour . . . . . ; ils se trompent ; & c'est, je pense, un des bienfaits du Christianisme ; il fait suporter plus patiemment le joug, comme il empêche qu'on ne l'aggrave au point d'écraser.

* * *

Si l'on osoit dire tout ce que l'on pense, en ne disant cependant que la vérité, quel tableau ne traceroit-on pas de l'état actuel des différens peuples du monde ? Mais cela même, qu'on est obligé de se taire, qu'annonce-t-il ? *

---

* Nous donnerons la suite de ces pensées dans quelcun des volumes suivans.



ARTICLE HUITIEME.

PRINCIPES GENERAUX SUR L'EDUCATION.*

L'EDUCATION est le soin que l'on prend de nourrir, d'élever & d'instruire les enfans; ainsi l'*éducation* a pour objets, 1°. la santé & la bonne conformation du corps; 2°. ce qui regarde la droiture & l'instruction de l'esprit. 3°. les mœurs, c'est-à-dire, la conduite de la vie, & les qualités sociales.

De l'éducation en général. Les enfans qui viennent au monde, doivent former un jour la société dans laquelle ils auront à vivre: leur *éducation* est donc l'objet le plus intéressant, 1°. pour eux-mêmes, que l'*éducation* doit rendre tels, qu'ils soient utiles à cette société, qu'ils en obtiennent l'estime, & qu'ils y trouvent leur bien-être: 2°. pour leurs familles, qu'ils doivent soutenir & décorer: 3°. pour l'Etat même, qu'il doit recueillir les fruits de la bonne *édu-*

cation

* Encyclopédie. Cet Article est de Mr. *Du Marsais.*

cation que reçoivent les citoyens qui le composent.

Tous les enfans qui viennent au monde doivent être soumis aux soins de l'*éducation*, parce qu'il n'y en a point qui naisse tout instruit & tout formé. Or quel avantage ne revient-il pas tous les jours à un Etat dont le chef a eu de bonne heure l'esprit cultivé, qui a appris dans l'histoire que les empires les mieux affermis sont exposés à des révolutions; qu'on a autant instruit de ce qu'il doit à ses sujets, que de ce que ses sujets lui doivent; à qui on a fait connoître la source, le motif, l'étendue & les bornes de son autorité; à qui on a appris le seul moyen solide de la conserver & de la faire respecter, qui est d'en faire un bon usage? *Erudimini qui judicatis terram. Ps. II. v.* 10. Quel bonheur pour un état dans lequel les magistrats ont appris de bonne heure leurs devoirs, & ont des mœurs; où chaque citoyen est prévenu qu'en venant au monde il a reçû un talent à faire valoir; qu'il est membre d'un corps politique, & qu'en cette qualité il doit concourir au bien commun, rechercher tout ce qui peut procurer des avantages réels à la société, & éviter ce qui peut en déconcerter l'harmonie, en

troubler la tranquillité & le bon ordre ! Il est évident qu'il n'y a aucun ordre de citoyens dans un état, pour lesquels il n'y eût une sorte d'*éducation* qui leur seroit propre ; *éducation* pour les enfans des souverains, *éducation* pour les enfans des grands, pour ceux des magistrats, &c. *éducation* pour les enfans de la campagne, où, comme il y a des écoles pour apprendre les vérités de la Religion, il devroit y en avoir aussi dans lesquelles on leur montrât les exercices, les pratiques, les devoirs & les vertus de leur état, afin qu'ils agissent avec plus de connoissance.

Si chaque sorte d'*éducation* étoit donnée avec lumiére & avec persévérance, la patrie se trouveroit bien constituée, bien gouvernée, & à l'abri des insultes de ses voisins.

L'*éducation* est le plus grand bien que les péres puissent laisser à leurs enfans. Il ne se trouve que trop souvent des péres, qui ne connoissant point leurs véritables intérêts, se refusent aux dépenses nécessaires pour une bonne *éducation*, & qui n'épargnent rien dans la suite pour procurer un emploi à leurs enfans, ou pour les décorer d'une charge; cependant quelle charge est plus utile qu'une

qu'nne bonne *éducation*, qui communément ne coute pas tant, quoiqu'elle ſoit le bien dont le produit eſt le plus grand, le plus honorable & le plus ſenſible? Il revient tous les jours: les autres biens ſe trouvent ſouvent diſſipés; mais on ne peut ſe défaire d'une bonne *éducation*, ni, par malheur, d'une mauvaiſe, qui ſouvent n'eſt telle que parce qu'on n'a pas voulu faire les fraix d'une bonne.

Sint Mœcenates, non deerunt, Flacce, Marones.
Martial. *Lib. VIII. epig. lvj. ad Flacc.*

Vous donnez votre fils à élever à un eſclave, dit un jour un ancien Philoſophe à un pére riche, *hé bien, au lieu d'un eſclave vous en aurez deux.*

Il y a bien de l'analogie entre la culture des plantes & l'*éducation* des enfans; en l'un & en l'autre la nature doit fournir le fonds. Le proprietaire d'un champ ne peut y faire travailler utilement, que lorſque le terrain eſt propre à ce qu'il veut y faire produire; de même un pére éclairé, & un maître qui a du diſcernement & de l'expérience, doivent obſerver leur éléve; & après un certain tems d'obſervations, ils doivent démêler ſes panchans, ſes inclinations, ſon goût, ſon caractére, & connoître

à

à quoi il eſt propre, & quelle partie, pour ainſi dire, il doit tenir dans le concert de la ſociété.

Ne forcez point l'inclination de vos enfans, mais auſſi ne leur permettez point legérement d'embraſſer un état auquel vous prévoyez qu'ils reconnoîtront dans la ſuite qu'ils n'étoient point propres. On doit, autant qu'on le peut, leur épargner les fauſſes démarches. Heureux les enfans qui ont des parens expérimentés, capables de les bien conduire dans le choix d'un état! choix d'où dépend la félicité ou le malaiſe du reſte de la vie.

Il ne ſera pas inutile de dire un mot de chacun des trois chefs qui ſont l'objet de toute *éducation*, comme nous l'avons dit d'abord. On ne devroit prépoſer perſonne à l'*éducation* d'un enfant de l'un ou de l'autre ſexe, à moins que cette perſonne n'eût fait de ſérieuſes réfléxions ſur ces trois points.

I. *La ſanté.* M. Bronzet, Medecin ordinaire du Roi, vient de nous donner un ouvrage utile ſur l'*éducation médicinale des enfans.* (à Paris chez Cavelier, 1754). Il n'y a perſonne qui ne convienne de l'importance de cet article, non-ſeulement pour la premiére enfance, mais encore pour tous les âges de la vie.

Les Payens avoient imaginé une Déesse qu'ils appelloient *Hygie*; c'étoit la déesse de la santé, *Dea salus*: de-là on a donné le nom d'*hygienne* à cette partie de la Medecine qui a pour objet de donner des avis utiles pour prévenir les maladies, & pour la conservation de la santé.

Il seroit à souhaiter que lorsque les jeunes gens sont parvenus à un certain âge, on leur donnât quelques connoissances de l'Anatomie & de l'Oeconomie animale; qu'on leur apprit jusqu'à un certain point ce qui regarde la poitrine, les poumons, le cœur, l'estomac, la circulation du sang, *&c.* non pour se conduire eux-mêmes quand ils seront malades, mais pour avoir sur ces points des lumiéres toûjours utiles; & qui sont une partie essentielle de la connoissance de nous-mêmes. Il est vrai que la Nature ne nous conduit que par instinct sur ce qui regarde notre conservation; & j'avoue qu'une personne infirme, qui connoîtroit autant qu'il est possible tous les ressorts de l'estomac, & le jeu de ces ressorts, n'en feroit pas pour cela une digestion meilleure que celle que feroit un ignorant qui auroit une complexion robuste, & qui joüiroit d'une bonne santé.

ſanté. Cependant les connoiſſances dont je parle ſont très-utiles, non-ſeulement parce qu'elles ſatisfont l'eſprit, mais parce qu'elles nous donnent lieu de prévenir par nous-mêmes bien des maux, & nous mettent en état d'entendre ce qu'on dit ſur ce point.

Sans la ſanté, dit le ſage Charron, *la vie eſt à charge, & le mérite même s'évanoüit. Quel ſecours apportera la ſageſſe au plus grand homme*, continue-t-il, *s'il eſt frappé du haut-mal ou d'apoplexie? La ſanté eſt un don de nature; mais elle ſe conſerve*, pourſuit-il, *par ſobriété, par exercice moderé, par éloignement de triſteſſe & de toute paſſion.*

Le principal de ces conſeils pour les jeunes gens, c'eſt la tempérance en tout genre: le vice contraire fait périr un plus grand nombre de perſonnes que le glaive: *plus occidit gula quam gladius.*

On commence communément par être prodigue de ſa ſanté; & quand dans la ſuite on s'aviſe de vouloir en devenir œconome, on ſent à regret qu'on s'en eſt aviſé trop tard.

L'habitude en tout genre a beaucoup de pouvoir ſur nous; mais on n'a pas d'idées bien préciſes ſur cette matiére: tel eſt venu à bout de

de s'accoûtumer à un ſommeil de quelques heures, pendant que tel autre n'a jamais pû ſe paſſer d'un ſommeil plus long.

Je ſais que parmi les ſauvages, & même dans nos campagnes, il y a des enfans nés avec une ſi bonne ſanté, qu'ils traverſent les riviéres à la nage, qu'ils endurent le froid, la faim, la ſoif, la privation du ſommeil, & que lorſqu'ils tombent malades, la ſeule nature les guérit ſans le ſecours des remedes: de-là on conclut qu'il faut s'abandonner à la ſage prévoyance de la nature, & que l'on s'accoûtume à tout; mais cette concluſion n'eſt pas juſte, parce qu'elle eſt tirée d'un dénombrement imparfait. Ceux qui raiſonnent ainſi, n'ont aucun égard au nombre infini d'enfans qui ſuccombent à ces fatigues, & qui ſont la victime du préjugé, *que l'on peut s'accoûtumer à tout*. D'ailleurs, n'eſt-il pas vraiſemblable que ceux qui ont ſoûtenu pendant pluſieurs années les fatigues & les rudes épreuves dont nous avons parlé, auroient vêcu bien plus long-tems s'ils avoient pû ſe ménager davantage?

En un mot, point de molleſſe, rien d'efféminé dans la maniére d'élever les enfans; mais ne croyons pas que tout ſoit également

bon

bon pour tous, ni que Mithridate se soit accoûtumé à un vrai poison. On ne s'accoûtume pas plus à un véritable poison, qu'à des coups de poignard. Le Czar Pierre voulut que ses matelots accoûtumassent leurs enfans à ne boire que de l'eau de la mer, ils moururent tous. La convenance & la disconvenance qu'il y a entre nos corps & les autres *êtres*, ne va qu'à un certain point; & ce point, l'expérience particuliere de chacun de nous doit nous l'apprendre.

Il se fait en nous une dissipation continnelle d'esprits & de sucs nécessaires pour la conservation de la vie & de la santé; ces esprits & ces sucs doivent donc être reparés; or ils ne peuvent l'être que par des alimens analogues à la machine particuliére de chaque individu.

Il seroit à souhaiter que quelque habile physicien, qui joindroit l'expérience aux lumiéres & à la réfléxion, nous donnât un traité sur le pouvoir & sur les bornes de l'habitude.

J'ajoûterai encore un mot qui a rapport à cet article, c'est que la société qui s'intéresse avec raison à la conservation de ses citoyens, a établi de longues épreuves, avant que de per-

permettre à quelque particulier d'exercer publiquement l'art de guérir. Cependant malgré ces ſages précautions, le goût du merveilleux & le panchant qu'ont certaines perſonnes à s'écarter des régles communes, fait que lorſqu'ils tombent malades, ils aiment mieux ſe livrer à des particuliers ſans caractère, qui conviennent eux-mêmes de leur ignorance, & qui n'ont de reſſource que dans le myſtère qu'ils font d'un prétendu ſecret, & dans l'imbécillité de leurs dupes. *Voyez la lettre judicieuſe* de M. de Moncrif, *au ſecond tome de ſes œuvres, pag.* 141. au ſujet des empyriques & des charlatans. Il ſeroit utile que les jeunes gens fuſſent éclairés de bonne heure ſur ce point. Je conviens qu'il arrive quelquefois des inconvéniens en ſuivant les régles, mais où n'en arrive-t-il jamais? Il n'en arrive que trop ſouvent, par exemple, dans la conſtruction des édifices; faut-il pour cela ne pas appeller d'architecte, & ſe livrer plûtôt à un ſimple manœuvre?

II. Le ſecond objet de l'*éducation*, c'eſt l'eſprit qu'il s'agit d'éclairer, d'inſtruire, d'orner, & de régler. On peut adoucir l'eſprit le plus féroce, dit Horace, pourvû qu'il ait la docilité de ſe prêter à l'inſtruction. Ne-

Nemo adeò ferus eſt ut non miteſcere poſſit,
Si modo culturæ patientem commodet aurem.
Hor. *I. ep.* 1. *v.* 39.

La docilité, condition que le poëte demande dans le diſciple, cette vertu, dis-je, ſi rare, ſuppoſe un fonds heureux que la nature ſeule peut donner, mais avec lequel un maître habile méne ſon éléve bien loin. D'un autre côté, il faut que le maître ait le talent de cultiver les eſprits, & qu'il ait l'art de rendre ſon éléve docile, ſans que ſon éléve s'apperçoive qu'on travaille à le rendre tel, ſans quoi le maitre ne retirera aucun fruit de ſes ſoins: il doit avoir l'eſprit doux & liant, ſavoir ſaiſir à propos le moment où la leçon produira ſon effet ſans avoir l'air de leçon: c'eſt pour cela que lorſqu'il s'agit de choiſir un maître, on doit préférer au ſavant qui a l'eſprit dur, celui qui a moins d'érudition, mais qui eſt liant & judicieux: l'érudition eſt un bien qu'on peut acquérir; au lieu que la raiſon, l'eſprit inſinuant & l'humeur douce, ſont un préſent de la nature. *Docendi rectè ſapere eſt principium & fons*; pour bien inſtruire, il faut d'abord un ſens droit. Mais revenons à nos éleves.

Il

Il faut convenir qu'il y a des caractéres d'esprit qui n'entrent jamais dans la pensée des autres; ce sont des esprits durs & infléxibles, *durâ cervice ... & cordibus & auribus. Act. Ap. cap. VIII. v. 51.*

Il y en a de gauches, qui ne saisissent jamais ce qu'on leur dit dans le sens qui se présente naturellement, & que tous les autres entendent. D'ailleurs, il y a certains états où l'on ne peut se prêter à l'instruction; tel est l'état de la passion, l'état de dérangement dans les organes du cerveau, l'état de la maladie, l'état d'un ancien préjugé, *&c.* Or quand il s'agit d'enseigner, on suppose toujours dans les éléves cet esprit de souplesse & de liberté qui met le disciple en état d'entendre tout ce qui est à sa portée, & qui lui est présenté avec ordre & en suivant la génération & la dépendance naturelle des connoissances.

Les premiéres années de l'enfance exigent, par rapport à l'esprit, beaucoup plus de soins qu'on ne leur en donne communément, ensorte qu'il est souvent bien difficile dans la suite d'effacer les mauvaises impressions qu'un jeune homme a reçues par les discours & les exemples des personnes peu sensées & peu éclairées, qui

 étoient

étoient auprès de lui dans ses premiéres années.

Dès qu'un enfant fait connoitre par ses regards & par ses gestes qu'il entend ce qu'on lui dit, il devroit être regardé comme un sujet propre à être soumis à la jurisdiction de l'*éducation*, qui a pour objet de former l'esprit, & d'en écarter tout ce qui peut l'égarer. Il seroit à souhaiter qu'il ne fût approché que par des personnes sensées, & qu'il ne pût voir ni entendre rien que de bien. Les premiers acquiescemens sensibles de notre esprit, ou pour parler comme tout le monde, les premiéres connoissances ou les premiéres idées, qui se forment en nous pendant les premiéres années de notre vie, sont autant de modéles qu'il est difficile de reformer, & qui nous servent ensuite de regle dans l'usage que nous faisons de nôtre raison: ainsi il importe extrêmement à un jeune homme, que dès qu'il commence à juger, il n'acquiesce qu'à ce qui est vrai, c'est-à-dire qu'à ce qui *est*. Ainsi loin de lui toutes les histoires fabuleuses, tous ces contes puérils de Fées, de loup-garou, de juif-errant, d'esprits folets, de revenans, de sorciers & de sortilèges, tous ces faiseurs d'horoscopes, ces diseurs & diseuses de bonne avanture,

ture, ces interprètes de songes, & tant d'autres pratiques superstitieuses qui ne servent qu'à égarer la raison des enfans, à effrayer leur imagination, & souvent même à leur faire regretter d'être venus au monde.

Les personnes qui s'amusent à faire peur aux enfans, sont très répréhensibles. Il est souvent arrivé que les foibles organes du cerveau des enfans, en ont été dérangés pour le reste de la vie, outre que leur esprit se remplit de préjugés ridicules, &c. Plus ces idées chimériques sont extraordinaires, & plus elles se gravent profondément dans le cerveau.

On ne doit pas moins blâmer ceux qui se font un amusement de tromper les enfans, de les induire en erreur, de leur en faire accroire, & qui s'en applaudissent au lieu d'en avoir honte : c'est le jeune homme qui fait alors le beau rôle ; il ne sait pas encore qu'il y a des personnes qui ont l'ame assez basse pour parler contre leur pensée, & qui assûrent d'insignes faussetés du même ton dont les honnêtes gens disent les vérités les plus certaines ; il n'a pas encore appris à se défier ; il se livre à vous, & vous le trompez : toutes ces idées fausses deviennent autant d'idées exemplaires, qui égarent la rai-

ſon des enfans. Je voudrois qu'au lieu d'apprivoiſer ainſi l'eſprit des jeunes gens avec la ſéduction & le menſonge, on ne leur dît jamais que la vérité.

On devroit leur faire connoître la pratique des arts, même des arts les plus communs; ils tireroient dans la ſuite de grands avantages de ces connoiſſances. Un ancien ſe plaint que lorſque les jeunes gens ſortent des écoles, & qu'ils ont à vivre avec d'autres hommes, ils ſe croyent tranſportés en un nouveau monde: *ut cum in forum venerint, exiſtiment ſe in alium terrarum orbem delatos*. Qu'il eſt dangereux de laiſſer les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe acquérir eux-mêmes de l'expérience à leurs dépens, de leur laiſſer ignorer qu'il y a des ſéducteurs & des fourbes, juſqu'à-ce qu'ils ayent été ſéduits & trompés! La lecture de l'hiſtoire fourniroit un grand nombre d'exemples, qui donneroient lieu à des leçons très-utiles.

On devroit auſſi faire voir de bonne heure aux jeunes gens les expériences de Phyſique.

On trouveroit dans la deſcription de pluſieurs machines d'uſage, une ample moiſſon de faits amuſans & inſtructifs, capables d'exciter la curioſité des jeunes gens; tels ſont les divers phoſ-

phores,

phores, la pierre de Boulogne, la poudre inflammable, les effets de la pierre d'aimant & ceux de l'électricité, ceux de la raréfaction & de la pesanteur de l'air, &c. Il ne faut d'abord que bien faire connoître les instrumens, & faire voir les effets qui résultent de leur combinaison & de leur jeu. *Voyez-vous cette espèce de boule de cuivre* (l'éolipile)? *elle est vuide en-dedans, il n'y a que de l'air; remarquez ce petit tuyau qui y est attaché & qui répond au-dedans, il est percé à l'extrêmité; comment feriez-vous pour remplir d'eau cette boule, & pour l'en vuider après qu'elle en auroit été remplie? je vais la faire remplir d'elle-même, après quoi j'en ferai sortir un jet-d'eau.* On ne montre d'abord que les faits, & l'on differe pour un âge plus avancé à leur en donner les explications les plus vraisemblables que les Philosophes ont imaginées. En combien d'inconvéniens des hommes qui d'ailleurs avoient du mérite, ne sont-ils pas tombés, pour avoir ignoré ces petits mystères de la Nature?

Je vais ajouter quelques réfléxions, dont je sais que les maîtres qui ont du zèle & du discernement pourront faire un grand usage pour bien conduire l'esprit de leurs jeunes éléves.

On ſait bien que les enfans ne ſont pas en état de ſaiſir les raiſonnemens combinés ou les aſſertions, qui ſont le réſultat de profondes méditations ; ainſi il ſeroit ridicule de les entretenir de ce que les Philoſophes diſent ſur l'origine de nos connoiſſances, ſur la dépendance, la liaiſon, la ſubordination & l'ordre des idées, ſur les fauſſes ſuppoſitions, ſur le dénombrement imparfait, ſur la précipitation, enfin ſur toutes les ſortes de ſophiſmes : mais je voudrois que les perſonnes que l'on met auprès des enfans, fuſſent ſuffiſamment inſtruites ſur tous ces points, & que lorſqu'un enfant, par exemple, dans ſes réponſes ou dans ſes propos, ſuppoſe ce qui eſt en queſtion, je voudrois, dis-je, que le maître ſût que ſon diſciple tombe dans une pétition de principe, mais que ſans ſe ſervir de cette expreſſion ſcientifique, il fit ſentir au jeune éléve que ſa réponſe eſt défectueuſe, parce que c'eſt la même choſe que ce qu'on lui demande. Avoüez votre ignorance ; dites, *je ne ſais pas*, plûtôt que de faire une réponſe qui n'apprend rien ; c'eſt comme ſi vous diſiez que le ſucre eſt doux parce qu'il a de la douceur ; eſt-ce dire

autre

antre chose sinon *qu'il est doux parce qu'il est doux*?

Je voudrois bien que parmi les personnes qui se trouvent destinées par état à l'*éducation* de la jeunesse, il se trouvât quelque maître judicieux qui nous donnât la *logique des enfans en forme de dialogues à l'usage des maîtres*. On pourroit faire entrer dans cet ouvrage un grand nombre d'exemples, qui disposeroient insensiblement aux préceptes & aux regles. J'aurois voulu rapporter ici quelques-uns de ces exemples, mais j'ai craint qu'ils ne parussent trop puérils.

Nous avons déjà remarqué d'après Horace, qu'il n'y a parmi les jeunes gens que ceux qui ont l'esprit souple, qui puissent profiter des soins de l'*éducation* de l'esprit. Mais qu'est-ce que d'avoir l'esprit souple? c'est être en état de bien écouter & de bien répondre; c'est entendre ce qu'on nous dit, précisément dans le sens qui est dans l'esprit de celui qui nous parle, & répondre relativement à ce sens.

Si vous avez à instruire un jeune homme qui ait le bonheur d'avoir cet esprit souple, vous devez sur-tout avoir grande attention de ne lui rien dire de nouveau qui ne puisse se

 lier

lier avec ce que l'usage de la vie peut déjà lui avoir appris.

Le grand secret de la Didactique, c'est-à-dire de l'art d'enseigner, c'est d'être en état de démêler la subordination des connoissances. Avant que de parler de dixaines, sachez si votre jeune homme a idée d'*un*; avant que de lui parler d'*armée*, montrez-lui un *soldat*, & apprenez-lui ce que c'est qu'un *Capitaine*; & quand son imagination se représentera cet assemblage de soldats & d'officiers, parlez-lui du Général.

Quand nous venons au monde, nous vivons, mais nous ne sommes pas d'abord en état de faire cette réfléxion, *je suis*, *je vis*, & encore moins celle-ci, *je sens*, *donc j'existe.* Nous n'avons pas encore vû assez d'êtres particuliers, pour avoir l'idée abstraite d'*exister* & d'*existence.* Nous naissons avec la faculté de concevoir & de réfléchir; mais on ne peut pas dire raisonnablement que nous ayons alors telle ou telle connoissance particuliére, ni que nous fassions telle ou telle réfléxion individuelle, & encore moins que nous ayons quelque connoissance générale, puisqu'il est évident que les connoissances générales ne peuvent être

que le résultat des connoissances particuliéres: je ne pourrois pas dire que *tout triangle a trois côtés*, si je ne savois pas ce que c'est qu'un *triangle*. Quand une fois, par la considération d'un ou de plusieurs triangles particuliers, j'ai acquis l'idée exemplaire de triangle, je juge que tout ce qui est conforme à cette idée est *triangle*, & que ce qui n'y est pas conforme n'est pas *triangle*.

Comment pourrois-je comprendre qu'*il faut rendre à chacun ce qui lui est dû*, si je ne savois pas encore ce que c'est que *rendre*, ce que c'est qu'*être dû*, ni ce que c'est que *chacun*? L'usage de la vie nous l'a appris, & ce n'est qu'alors que nous avons compris l'axiome.

C'est ainsi qu'en venant au monde nous avons les organes nécessaires pour parler, & tous ceux qui nous serviront dans la suite pour marcher; mais dans les premiers jours de notre vie nous ne parlons pas & nous ne marchons pas encore: ce n'est qu'après que les organes du cerveau ont acquis une certaine consistance, & après que l'usage de la vie nous a donné certaines connoissances préliminaires, ce n'est, dis-je, qu'alors que nous pouvons

com-

comprendre certains principes & certaines vérités dont nos maîtres nous parlent; ils les entendent ces principes & ces vérités, & c'est pour cela qu'ils s'imaginent que leurs éléves doivent aussi les entendre; mais les maîtres ont vêcu, & les disciples ne font que de commencer à vivre. Ils n'ont pas encore acquis un assez grand nombre de ces connoissances préliminaires que celles qui suivent supposent: » Notre ame, dit le P. Buffier, Jésuite, dans son *Traité des premières vérités*, *III. part. pag.* 8. » notre ame n'opère qu'autant que notre corps » se trouve en certaine disposition, par le rap» port mutuel & la connexion réciproque qui est » entre notre ame & notre corps. La chose est » indubitable, poursuit ce savant métaphysicien, » & l'expérience en est journaliére. Il pa» roît même hors de doute, dit encore le P. Buffier, au même *Traité*, *I. part. pag.* 32. *&* 33. » que les enfans ont *acquis par l'usage de* » *la vie* un grand nombre de connoissances sur » des objets sensibles, avant que de parvenir » à la connoissance de l'existence de Dieu: » c'est ce que nous insinue l'Apôtre S. Paul » par ces paroles remarquables: *invisibilia enim* » *ipsius Dei à creatura mundi per ea quæ facta*

» *sunt*

» *funt, intellecta conſpiciuntur. ad Rom. cap. j.*
» *v.* 20. Pour moi, ajoûte encore le P. Buffier *à la page* 271. » je ne connois naturelle-
» ment le Créateur que par les créatures: je
» ne puis avoir d'idée de lui qu'autant qu'elles
» m'en fourniſſent. En effet les cieux annon-
» cent ſa gloire; *cœli enarrant gloriam Dei. pſal.*
» 18. v. 1. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'un
» homme privé dès l'enfance de l'uſage de tous
» ſes ſens, pût aiſément s'élever juſqu'à l'idée
» de Dieu; mais quoique l'idée de Dieu ne
» ſoit point innée, & que ce ne ſoit pas une
» premiére vérité, ſelon le P. Buffier, il ne
» s'enſuit nullement, ajoûte-t-il, *ibid. pag.* 33.
» que ce ne ſoit pas une connoiſſance très-na-
» turelle & très-aiſée. Ce même Pére très-reſpectable dit encore, *ibid. III. part. p.* 9.
» que comme la dépendance où le corps eſt
» de l'ame ne fait pas dire que le corps eſt
» ſpirituel, de même la dépendance où l'ame
» eſt du corps, ne doit pas faire dire que l'a-
» me eſt corporelle. Ces deux parties de l'hom-
» me ont dans leurs opérations une connexion
» intime; mais la connexion entre deux parties
» ne fait pas que l'une ſoit l'autre. » En effet, l'aiguille d'une montre ne marque ſucceſ-

ſive-

ſivement les heures du jour que par le mouvement qu'elle reçoit des roues, & qui leur eſt communiqué par le reſſort : l'eau ne ſauroit bouillir ſans feu ; s'enſuit-il de-là que les roues ſoient de même nature que le reſſort, & que l'eau ſoit de la nature du feu ?

» Nous appercevons clairement que l'ame » n'eſt point le corps, comme le feu n'eſt point » l'eau, dit le P. Buffier, *Traité des premières vérités III. part. pag.* 10. ainſi nous ne pouvons » raiſonnablement nier, ajoute-t-il, que le » corps & l'eſprit ne ſoient deux ſubſtances dif» férentes.

C'eſt d'après les principes que nous avons expoſés, & en conſéquence de la ſubordination & de la liaiſon de nos connoiſſances, qu'il y a des maîtres perſuadés que pour faire apprendre aux jeunes gens une langue morte, le *latin*, par exemple, ou le *grec*, il ne faut pas commencer par les déclinaiſons latines ou les grecques ; parce que les noms françois ne changent point de terminaiſon, les enfans en diſant *muſa*, *muſæ*, *muſam*, *muſarum*, *muſis*, *&c.* ne ſont point encore en état de voir où ils vont ; il eſt plus ſimple & plus conforme à la maniére dont les connoiſſances ſe lient dans l'eſprit,

de

de leur faire étudier d'abord le latin dans une version interlinéaire où les mots latins sont expliqués en françois, & rangés dans l'ordre de la construction simple, qui seule donne l'intelligence du sens. Quand les enfans disent qu'ils ont retenu la signification de chaque mot, on leur présente ce même latin dans le livre de répétition, où ils le retrouvent à la vérité dans le même ordre, mais sans françois sous les mots latins : les jeunes gens sont ravis de trouver eux-mêmes le mot françois qui convient au latin, & que la version interlinéaire leur a montré. Cet exercice les anime & écarte le dégoût, & leur fait connoitre d'abord par sentiment & par pratique la destination des terminaisons, & l'usage que les anciens en faisoient.

Après quelques jours d'exercice, & que les enfans ont vû tantôt *Diana*, tantôt *Dianam*, *Apollo*, *Apollinem*, *&c.* & qu'en françois c'est toûjours *Diane*, & toûjours *Apollon*, ils sont les premiers à demander la raison de cette différence, & c'est alors qu'on leur apprend à décliner.

C'est ainsi que pour faire connoître le goût d'un fruit, au lieu de s'amuser à de vains discours, il est plus simple de montrer ce fruit & d'en

d'en faire goûter; autrement c'eſt faire déviner, c'eſt apprendre à deſſiner ſans modéle, c'eſt vouloir retirer d'un champ ce qu'on n'y a pas ſemé.

Dans la ſuite, à meſure qu'ils voyent un mot qui eſt ou au même cas que celui auquel il ſe rapporte, ou à un cas différent, *Diana ſoror Apollinis*, on leur explique le rapport d'identité, & le rapport ou raiſon de détermination. *Diana ſoror*, ces deux mots ſont au même cas, parce que *Diane* & *ſœur* c'eſt la même perſonne: *ſoror Apollinis*, *Apollinis* détermine *ſoror*, c'eſt-à-dire, fait connoître de qui *Diane* étoit *ſœur*. Toute la ſyntaxe ſe réduit à ces deux rapports, comme je l'ai dit il y a long-tems. * Cette méthode de commencer par l'explication, de la maniére que nous venons de l'expoſer, me paroît la ſeule qui ſuive l'ordre, la dépendance, la liaiſon & la ſubordination des connoiſſances. Au reſte il me ſouvient que dans ma jeuneſſe je n'aimois pas qu'après m'avoir expliqué quelques lignes de Ciceron, que je commen-

* Dans un Ouvrage ſur la langue Françoiſe.

mençois à entendre, on me fit passer sur le champ à l'explication de dix ou douze vers de Virgile ; c'est comme si pour apprendre le françois à un étranger, on lui faisoit lire une scène de quelque piéce de Racine, & que dans la même leçon on passât à la lecture d'une scène du Misantrope ou de quelqu'autre piéce de Moliére. Cette pratique est-elle bien propre à faire prendre intérêt à ce qu'on lit, à donner du goût, & à former l'idée exemplaire du beau & du bon ?

Poursuivons nos réflexions sur la culture de l'esprit.

Nous avons déja remarqué qu'il y a plusieurs états dans l'homme par rapport à l'esprit. Il y a sur-tout l'état du sommeil, qui est une espéce d'infirmité périodique, & pourtant nécessaire, où, comme dans plusieurs autres maladies, nous ne pouvons pas faire usage de cette souplesse & de cette liberté d'esprit qui nous est si nécessaire pour démêler la vérité de l'erreur.

Observez que dans le sommeil nous ne pouvons penser à aucun objet, à moins que nous ne l'ayons vû auparavant, soit en tout, soit en partie : jamais l'image du soleil ni celle des

étoiles,

étoiles, ni celle d'une fleur, ne se présenteront à l'imagination d'un enfant nouveau-né qui dort, ni même à celle d'un aveugle-né qui veille. Si quelquefois l'image d'un objet bisarre qui ne fut jamais dans la nature se présente à nous dans le sommeil, c'est que par l'usage de la vûe nous avons vû en divers tems & en divers objets, les membres différens dont cet être chimérique est composé: tel est le tableau dont parle Horace au commencement de son art poëtique; la tête d'une belle femme, le cou d'un cheval, les plumes de différentes espéces d'oiseaux, enfin une queue de poisson; telles sont les parties dont l'ensemble forme ce tableau bisarre qui n'eut jamais d'original.

Les enfans nouveau-nés qui n'ont encore rien vû, & les aveugles de naissance, ne sauroient faire de pareilles combinaisons dans leur sommeil; ils n'ont que le sentiment intime qui est une suite nécessaire de ce qu'ils sont des êtres vivans & animés, & de ce qu'ils ont des organes où circulent du sang & des esprits, unis à une substance spirituelle, par une union dont le Créateur s'est reservé le secret.

Le sentiment dont je parle ne sauroit être d'abord un sentiment réfléchi, comme nous l'avons

vons déja remarqué, parce que l'enfant ne peut point encore avoir d'idée de sa propre individualité, ou du MOI. Ce sentiment refléchi du *moi* ne lui vient que dans la suite par le secours de la mémoire qui lui rappelle les différentes sortes de sensations dont il a été affecté; mais en même tems il se souvient & il a conscience d'avoir toûjours été le même individu, quoiqu'affecté en divers tems & différemment; voilà le MOI.

Un indolent qui après un travail de quelques heures s'abandonne à son indolence & à sa paresse, sans être occupé d'aucun objet particulier, n'est-il pas, du moins pendant quelques momens, dans la situation de l'enfant nouveau-né, qui sent parce qu'il est vivant, mais qui n'a point encore cette idée refléchie, *je sens*?

Nous avons déja remarqué avec le P. Buffier, que notre ame n'opère qu'autant que notre corps se trouve en certaine disposition (*Traité des premières vérités*, *III. part. pag.* 8.): la chose est indubitable & l'expérience en est journaliére, ajoute ce respectable philosophe. (*Ibid.*)

En effet, les organes des sens & ceux du cerveau ne paroissent-ils pas destinés à l'exécution des opérations de l'ame entant qu'unie au corps?

corps? & comme le corps ſe trouve en divers états ſelon l'âge, ſelon l'air des divers climats qu'il habite, ſelon les alimens dont il ſe nourrit, *&c.* & qu'il eſt ſujet à différentes maladies, par les différentes altérations qui arrivent à ſes parties; de même l'eſprit eſt ſujet à diverſes infirmités, & ſe trouve en des états différens, ſoit à l'occaſion de la diſpoſition habi*tuelle des* organes deſtinés à ſes fonctions, ſoit à cauſe des divers accidens qui ſurviennent à ces organes.

Quand les membres de notre corps ont acquis une certaine conſiſtance, nous *marchons*, nous ſommes en état de porter d'abord de petits fardeaux d'un lieu à un autre; dans la ſuite nous pouvons en ſoulever & en tranſporter de plus grands; mais ſi quelqu'obſtruction empêche le cours des eſprits animaux, aucun de ces mouvemens ne peut être exécuté.

De même, lorſque parvenu à un certain âge, les organes de nos ſens & ceux du cerveau ſe trouvent dans l'état requis pour donner lieu à l'ame d'exercer ſes fonctions à un certain degré de rectitude, ſelon l'inſtitution de la nature, ce que l'expérience générale de tous les hommes nous aprend; on dit alors qu'on eſt

par-

parvenu à l'âge de raiſon. Mais s'il arrive que le jeu de ces organes ſoit troublé, les fonctions de l'ame ſont interrompues : c'eſt ce qu'on ne voit que trop ſouvent dans les imbécilles, dans les inſenſés, dans les épileptiques, dans les apoplectiques, dans les malades qui ont le tranſport au cerveau, enfin dans ceux qui ſe livrent à des paſſions violentes.

Cette fiere raiſon dont on fait tant de bruit,
Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit.

Des Houlieres.

Ainſi l'eſprit a ſes maladies comme le corps; l'indocilité, l'entêtement, le préjugé, la précipitation, l'incapacité de ſe prêter aux réfléxions des autres, les paſſions, &c.

Mais ne peut-on pas guérir les maladies de l'eſprit? dit Ciceron: on guérit bien celles du corps, ajoûte-t-il. *His nulla-ne eſt adhibenda curatio? an quod corpora curari poſſint, animorum medicina nulla ſit?* Cic. *Tuſc. lib. III. cap. ij.* Une multitude d'obſervations phyſiques de medecine & d'anatomie, dit le ſavant auteur de l'économie animale, *tom. III. pag.* 215. *deuxiéme édit. à Paris chez Cavelier* 1747. nous prouvent que nos connoiſſances dépendent des facultés organiques du corps. Ce

 té-

témoignage joint à celui du P. Buffier & de tant d'autres ſavans reſpectables, fait voir qu'il y a deux ſortes de moyens naturels pour guérir les maladies de l'eſprit, du moins celles qui peuvent être guéries; le premier moyen, c'eſt le régime, la tempérance, la continence, l'uſage des alimens propres à guérir chaque ſorte de maladie de l'eſprit (*voyez la médecine de l'eſprit*, par M. le Camus, *chez Ganneau, à Paris*, 1753.), la fuite & la privation de tout ce qui peut irriter ces maladies. Il eſt certain que lorſque l'eſtomac n'eſt point ſurchargé, & que la digeſtion ſe fait aiſément, les liqueurs coulent ſans altération dans leurs canaux, & l'ame exerce ſes fonctions ſans obſtacle.

Outre ces moyens, Cicéron nous exhorte d'écouter & d'étudier les leçons de la ſageſſe, & ſurtout d'avoir un déſir ſincère de guérir. C'eſt un commencement de ſanté qui nous fait éviter tout ce qui peut entretenir la maladie. *Animi ſanari voluerint, præceptis ſapientium paruerint; fiet ut ſine ulla dubitatione ſanentur.* Cic. *III. Tuſc. cap. iij.*

Quand nous ſommes en état de réfléchir ſur nos ſenſations, nous nous appercevons que nous

avons

avons des ſentimens dont les uns ſont agréables, & les autres plus ou moins douloureux; & nous ne pouvons pas douter que ces ſentimens ou ſenſations ne ſoient excités en nous par une cauſe différente de nous-mêmes, puiſque nous ne pouvons ni les faire naître, ni les ſuſpendre, ni les faire ceſſer précisément à notre gré. L'expérience & notre ſentiment intime ne nous apprennent-ils pas que ces ſentimens nous viennent d'une cauſe étrangère, & qu'ils ſont excités en nous à l'occaſion des impreſſions que les objets font ſur nos ſens, ſelon un certain ordre immuable établi dans toute la nature, & reconnu par-tout où il y a des hommes?

C'eſt encore d'après ces impreſſions que nous jugeons des objets & de leurs propriétés; ces premiéres impreſſions nous donnent lieu de faire enſuite différentes réfléxions qui ſuppoſent toûjours ces impreſſions, & qui ſe font indépendamment de la diſpoſition habituelle ou actuelle du cerveau, & ſelon les loix de l'union de l'ame avec le corps. Il faut toûjours ſuppoſer l'ame dans l'état de la veille, où elle ſent bien qu'elle n'eſt pas enſevelie dans les ténebres du ſommeil; il faut la ſup-

poser dans l'état de santé, en un mot dans cet état où dégagée de toute passion & de tout préjugé, elle exerce ses fonctions avec lumiére & avec liberté: puisque pendant le sommeil, ou même pendant la veille, nous ne pouvons penser à aucun objet, à moins qu'il n'ait fait quelque impression sur nous depuis que nous sommes au monde.

Puisque nous ne pouvons par notre seule volonté empêcher l'effet d'une sensation, par exemple, nous empêcher de voir pendant le jour, lorsque nos yeux sont ouverts, ni exciter, ni conserver, ni faire cesser la moindre sensation: Puisque c'est un axiome constant en Philosophie, que notre pensée n'ajoûte rien à ce que les objets sont en eux-mêmes, *cogitare tuum nil ponit in re*: Puisque tout effet suppose une cause: Puisque nul être ne peut se modifier lui-même, & que tout ce qui change, change par autrui: Puisque nos connoissances ne sont point des êtres particuliers, & que ce n'est que *nous* connoissant, comme chaque regard de nos yeux n'est que *nous* regardant, & que tous ces mots, *connoissance*, *idée*, *pensée*, *jugement*, *vie*, *mort*, *néant*, *maladie*, *santé*, *vûe*, &c. ne sont que des termes abstraits que nous

nous avons inventés ſur le modéle & à l'imitation des mots qui marquent des êtres réels, tels que *Soleil*, *Lune*, *Terre*, *Etoiles*, &c. & que ces termes abſtraits nous ont paru commodes pour faire entendre ce que nous penſons aux autres hommes, qui en font le même uſage que nous, ce qui nous diſpenſe de recourir à des périphraſes & à des circonlocutions qui feroient languir le diſcours; par toutes ces conſidérations, il paroît évident que chaque connoiſſance individuelle doit avoir ſa cauſe particuliére, ou ſon motif propre.

Ce motif doit avoir deux conditions également eſſentielles & inſéparables.

1°. Il doit être extérieur, c'eſt-à-dire qu'il ne doit pas venir de notre propre imagination, comme il en vient dans le ſommeil: *cogitare tuum nil ponit in re.*

2°. Il doit être le motif propre, c'eſt-à-dire celui que telle connoiſſance particuliére ſuppoſe, celui ſans lequel cette penſée ne ſeroit jamais venue dans l'eſprit.

Quelques Philoſophes de l'antiquité avoient imaginé qu'il y avoit des Antipodes; les preuves qu'ils donnoient de leur ſentiment étoient bien vraiſemblables, mais elles n'étoient que

vraiſemblables; au lieu qu'aujourd'hui que nous allons aux Antipodes, & que nous en revenons; aujourd'hui qu'il y a un commerce établi entre les peuples qui y habitent & nous, nous avons un motif légitime, un motif extérieur, un motif propre, pour aſſûrer qu'il y a des Antipodes.

Ce Grec qui s'imaginoit que tous les vaiſſeaux qui arrivoient au Port de Pyrée lui appartenoient, ne jugeoit que ſur ce qui ſe paſſoit dans ſon imagination & dans le ſens interne, qui eſt l'organe du conſentement de l'eſprit; il n'avoit point de motif *extérieur* & propre: ce qu'il penſoit n'étoit point en rapport avec la réalité des choſes: *cogitare tuum nil ponit in re.* Une montre marque toûjours quelqu'heure; mais elle ne va bien que lorſqu'elle eſt en rapport avec la ſituation du Soleil: notre ſentiment intime, aidé par les circonſtances, nous fait ſentir le rapport de notre jugement avec la réalité des choſes. Quand nous ſommes éveillés, nous ſentons bien que nous ne dormons pas; quand nous ſommes en bonne ſanté, nous ſommes perſuadés que nous ne ſommes pas malades: ainſi lorſque nous jugeons d'après un motif légitime, nous ſommes

mes convaincus que notre jugement est bien fondé, & que nous aurions tort de porter un jugement différent. Les ames qui ont le bonheur d'être unies à des têtes bien faites, passent de l'état de la passion, ou de celui de l'erreur & du préjugé, à l'état tranquille de la raison, où elles exercent leurs fonctions avec lumiére & avec liberté.

Il feroit aisé de rapporter un grand nombre d'exemples, pour faire voir la nécessité d'un motif extérieur, propre, & légitime dans tous nos jugemens, même de ceux qui regardent la foi: *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*, dit S. Paul. (*Rom. c. x.* 17.) » Dans des points si sublimes, dit le P. Buffier (*tr. des premières vérités, III. part. p.* 237), » on trouve un motif judicieux & plausible, » *certain, qui ne peut nous égarer*, de soûmettre nos foibles lumiéres naturelles à l'intelli- » gence infinie de Dieu...... qui a révélé cer- » taines vérités, & à la sage autorité de l'E- » glise qui nous apprend que Dieu les a effec- » tivement révélées. Si l'on faisoit attention à » ces premiéres vérités dans la science de la » Théologie, ajoûte le P. Buffier (*ibid.*), l'é- » tude en deviendroit beaucoup plus facile &

» plus

» plus abrégée, & le fruit en seroit plus solide
» & plus étendu. «

Ce seroit donc une pratique très-*utile* de demander souvent à un jeune homme *le motif* de son jugement, dans des occasions même très-communes, sur-tout quand on s'apperçoit qu'il imagine, & que ce qu'il dit n'est pas fondé.

Quand les jeunes gens sont en état *d'entrer* dans des études sérieuses, c'est une pratique très-utile, après qu'on leur a appris les différentes sortes de gouvernemens, de leur faire lire les gazettes, avec des cartes de géographie & des dictionnaires qui *expliquent* certains mots que souvent même le maître n'entend pas. Cette pratique est d'abord desagréable aux jeunes gens, parce qu'ils ne sont encore au fait de rien, & que ce qu'ils lisent ne trouve pas à se lier dans leur esprit avec des idées acquises: mais peu-à-peu cette lecture les intéresse, sur-tout lorsque leur vanité en est flatée par les loüanges que des personnes avancées en âge leur donnent à-propos sur ce point.

Il resteroit à parler des mœurs & des qualités sociales: mais nous avons tant de bons livres sur ce point, je crois devoir y renvoyer.

* * *

ARTICLE NEUVIEME.

DIALOGUE I. *

L'ESPRIT LE PLUS PROPRE A LA SOCIETE' N'EST PAS LE PLUS SAGE.

Platon & Ovide.

PLATON.

VAnte qui voudra les avantages de la solitude, je n'en ferai jamais le panégyriste. J'ai été trois jours abandonné à moi-même dans l'Elisée, & les charmes muets de ce séjour ne m'ont pas empêché de m'ennuyer à l'excès. Je vous ai une obligation infinie de m'être venu tenir compagnie.

OVIDE. Je n'approchois de vous qu'en tremblant; mais vos premiéres paroles me rassurent; il me semble que vous êtes plus sociable qu'on ne vous le croit communément.

PLAT.

* Ces trois Dialogues sont tirés d'un Livre intitulé *Nouv. Dialogues des morts.* Nous croyons qu'on peut s'épargner la peine de lire les 35. autres.

Plat. En pouvez-vous douter? & croyez-vous qu'il y ait des hommes assez fous pour se soustraire à la société?

Ov. Mais, vraiment, il y a plus; c'est que je vous croyois du nombre de ces fous-là?

Plat. Vous n'avez-donc jamais lû mes sublimes idées sur la société, sur cette république formée à la vertu, avec un travail excessif, où le bien seul devoit être connu, où il ne devoit pas y avoir de supplices, parce qu'il n'y auroit pas eu de méchans?

Ov. Je les ai lûes, ces idées, & c'est d'après cette lecture que j'ai conclu que vous étiez un misantrope. Votre république est une chimère.

Plat. Ce n'est pas là ce qu'en pensoient de plus grands Philosophes que vous.

Ov. Ces Philosophes étoient, ainsi que vous, des spéculatifs qui s'enfonçoient dans une caverne, pour étudier les vertus sociales.

Plat. Non, nous hantions les grandes Villes, & on nous reconnoissoit facilement à nos habits.

Ov. Votre façon de vous habiller étoit un signal pour les habitans de s'enfuir.

Plat. Nous nous dédommagions de l'espéce

pèce d'horreur, que je ne cache pas, qu'avoient pour nous des hommes groſſiers. Ce qui ne laiſſoit pas de nous mortifier, en l'interprétant à notre avantage, nous nous imaginions qu'ils nous reſpectoient.

Ov. Fort bien. L'imagination ſatisfait ſouvent plus que la réalité. Etoit-ce là tout votre plaiſir ?

Plat. Non. Nous avions des jours réglés où nous nous aſſemblions au nombre de quatre ou cinq Philoſophes pour manger enſemble.

Ov. Voilà ce qui s'appelle être ſociable. C'eſt dans un feſtin animé par la bonne chère, que les convives s'abandonnent aux ris & à la joie. L'égalité régne, l'ennui en eſt chaſſé. Vous étiez raffiné dans vos goûts. Le charmant ſpectacle que des Philoſophes que le vin met en belle humeur! Vos converſations étoient, ſans doute, bien enjouées.

Plat. Point du tout. La morale la plus ſérieuſe nous occupoit, & elle l'étoit au point que moi, qui étois le héros du feſtin, y bâillois ſouvent à la ſourdine. Je vous dis cela en confidence: il ſeroit honteux pour un Philoſophe qu'on ſçût que la morale l'a fait bâiller.

Ov. Eh! Sçavez-vous pourquoi vous vous ennuyiez ainſi ?

Plat.

PLAT. Non. Je pense que ce sont des affections naturelles dont on n'est pas le maître.

OV. Oh! Je vais vous l'apprendre. J'ai lû tous vos banquets. Votre morale rouloit sur ce que devoient être les hommes. Si vous eussiez envisagé les hommes tels qu'ils étoient, je vous suis garant que l'ennui ne vous eût jamais assailli.

PLAT. Vous fites donc usage de cette recette contre l'ennui autrefois?

OV. En doutez-vous? Un esprit enjoué, fin dans ses railleries, vif dans ses reparties, pouvoit-il jamais s'ennuyer?

PLAT. Mais vous étiez un homme dangereux, & vous deviez faire sur vos citoyens la même impression que nos habits faisoient sur les nôtres.

OV. Erreur. Mon caractère étoit goûté; j'étois de toutes les fêtes. Les sociétés languissoient où je n'étois pas, & vous aviez bien pris le change. Car dans notre siécle on ne parloit que d'actions qui s'étoient passées depuis peu de jours; c'étoit à qui jetteroit plus d'agrémens dans sa conversation; on n'épargnoit pas les railleries, pourvû qu'elles fussent modérées. Croyez-vous qu'une morale de

cette

cette espèce fasse bâiller? Il faloit de votre tems ne pas vous amuser à calculer les vices, & à proposer des remèdes toujours amers & dégoûtans.

Plat. Mais votre société n'étoit pas moralisante comme la nôtre.

Ov. Cependant notre morale étoit goûtée; car on ne s'y ennuyoit pas comme on faisoit dans la vôtre.

Plat. C'est que les hommes ne veulent pas qu'on les corrige.

Ov. Dites plutôt que nous aimons d'être détournés insensiblement du vice, & non pas amenés brusquement à la vertu. Ces actions surnaturelles prennent trop sur nous. On ne s'accoutume pas à éprouver ces secousses: on rompt le joug, & voilà de la morale perduë; mais ce n'est pas grand dommage.

Plat. En vérité, vous me confondez. Quoi! j'ai pû jusqu'à présent soutenir un rôle de Misantrope, en croyant être le plus propre à la société; & un badin, un railleur, me prouve qu'il est plus sociable que moi!

Ov. C'est que votre orgueil vous tenoit trop au-dessus des hommes, pour vous convaincre que la société est l'union de tous les

états,

états, rendus presqu'égaux par les secours mutuels.

DIALOGUE II.

La noblesse de l'Ame ne va pas toujours avec celle du Sang.

Christine & la première Czarine.

CHRISTINE.

A Ce ton grossier & brutal peut-on méconnoître la veuve d'un Tambour?

LA CZARINE. Pour une Reine policée & savante, vous êtes bien incivile. Mon langage dépend-il de moi? puis-je le réformer & adoucir mon ton? Pour vous, je vous soupçonnerois issuë de quelque pédant, tant vous en avez les maniéres. Mais je ne veux pas vous imiter en attaquant votre origine. La force du naturel, de l'éducation, des préjugés est insurmontable; mais rien de tout cela n'empêche qu'on ne puisse avoir un bon cœur, de l'esprit, & surtout de l'ame.

LA

La R. C. Voilà bien du raiſonnement perdu. Voudriez-vous me perſuader que vous l'emportez ſur moi pour l'eſprit, la droiture ou le courage? Ce ſeroit bien mal vous adreſſer. Sur le premier article, le témoignage de tous les Sçavans eſt uniforme en ma faveur. Quant au ſecond, mon jugement équitable fait l'apologie de mon cœur; & quelle foibleſſe reprocher à qui a pû ſe dépouiller d'une Couronne?

La Cz. Je ne vous taxerai pas de coquetterie, pour avoir fait vous-même votre éloge. On ſçait de reſte qu'ici l'orgueil feroit un ſot perſonnage; mais avant de décider qui de nous deux a l'avantage, ſouffrez que je vous demande quel courage vous trouvez à renoncer au Trône quand on ſe ſent digne de régner? Si vous en étiez incapable, c'étoit vous rendre juſtice, & vous méritez des éloges. Prenez-y garde. Le courage eſt un effort de l'ame qui differe bien de la droiture. Cette derniére inclination eſt naturelle chez nous. Il ne faut que lui permettre de paroître pour qu'elle y brille dans tout ſon jour. Le courage ſuppoſe des efforts qui font violence à l'ame, & à toutes ſes inclinations.

 Chr.

CHR. Vous avez un art admirable pour jetter un vernis de médisance sur les gens, & je ne doute pas que je ne sois aussi injuste, aussi peu spirituelle que vous me jugez peu courageuse. Oh! telle nuance qu'on imagine entre les femmes, depuis la Reine jusqu'à la bergère, dans la plus bête comme dans la plus spirituelle, on reconnoîtra toujours les *femmes*, quand on voudra; on n'a qu'à les faire parler sur quelqu'un.

LA CZ. Vous vous exprimez d'une maniére qui me mettroit en déroute, si je pouvois être étourdie par les injures ou par les *railleries*. Non, Christine, vous n'êtes point généralement foible: mais vous avez eu la foiblesse de quitter la Couronne de Suède qui étoit si bien entre vos mains. Vous n'êtes pas injuste, mais vous avez puni trop sévérement dans un pays étranger un délit auquel vous auriez fait grace dans vos Etats. Loin d'être dépourvuë d'esprit, vous en avez beaucoup; cependant les flateurs vous ont parlé, & vous avez donné dans leurs piéges.

CHR. Un mot répond à tout. L'amour-propre a tout fait.

LA CZ. Cet amour propre est l'auteur de

la

la plûpart de nos ſottiſes. Le mal eſt qu'il ſoit ſi bien identifié avec nous; car notre amour-propre c'eſt nous-mêmes. L'homme ne ſeroit pas homme ſans ſon amour-propre: tout ce que nous pouvons, c'eſt de lui laiſſer faire le moins de fautes qu'il eſt poſſible.

CHR. Fort bien. Mais voyons un peu ce que la Souveraine des Moſcovites peut dire à ſon avantage.

LA Cz. Preſque rien. J'étois veuve d'un Tambour; j'ai gagné le cœur d'un grand Monarque. J'ai ménagé l'eſprit de ſes ſujets; je les ai gouvernés ſans qu'ils en murmurent. J'ai été le premier conſeil de mon époux. Enfin j'ai mis la derniére main à la grande réforme qu'il vouloit établir dans ſes Etats. J'ai joui paiſiblement aprés ſa mort d'un ſceptre qui demandoit un autre Pierre.

CHR. Rien de plus modeſte que ce récit. De l'état le plus vil vous êtes montée au rang ſuprême. Du Trône j'ai deſcendu dans l'obſcurité: l'ambition vous a élevée.

LA Cz. Et l'orgueil vous a détrônée.

CHR. Eh bien! vous voilà bien contente. Vous avez voulu m'avilir à vos propres yeux pour avoir le plaiſir de vous rendre plus grande.

La Cz. Il falloit ne pas marquer de mépris pour mon origine, & croire que les grandes qualités de l'ame n'attendent pas à se déveloper, que cette ame loge dans le corps d'un Prince.

DIALOGUE III.

Les Romans ne sont pas si pernicieux qu'on le dit.

Xenophon & le Marquis d'Urfé.

Le Marquis.

Vous prétendez en vain avoir fait un Roman excellent. Je vous assure que votre Cyropédie n'est rien moins qu'un bon ouvrage.

Xenophon. Ah! voilà de nos modernes jaloux des productions des anciens, qu'ils ne peuvent égaler, ou qu'ils ont mal imités. Allez, votre procédé est indigne.

Le M. Quel discours me tenez-vous-là? Moi, jaloux de vous! En vérité, je n'ai jamais songé à vous en composant mon Astrée, & je n'étois occupé que de ma belle maîtresse:

ſe : voilà mon modele ; je ne juge de votre Roman que d'après votre rapport. C'eſt vous qui m'avez dit que votre Cyrus, encore enfant, étoit plein de bon ſens, de droiture, qu'il avoit une conduite ſage, tenoit des diſcours où régnoit la plus ſaine morale ; enfin qu'il avoit à douze ans plus d'eſprit que pluſieurs grands hommes n'en ont à cinquante.

XEN. Et quelle conſéquence tirez-vous de là ? Parce que le caractère de mon Héros eſt parfait en tout genre, vous en concluez que l'hiſtoire de ſa vie eſt mal-faite ?

LE M. Oui ſans doute. Où avez-vous trouvé la moindre vraiſemblance à tout ce que vous lui faites dire ou faire ? Il faut qu'un Roman reſſemble à l'hiſtoire, ou du moins que la différence ne ſoit preſque pas ſenſible.

XEN. Je crois pour moi qu'un Roman doit viſer à l'utilité, & que le mien donnoit, pour l'éducation des Princes, les meilleurs documens du monde. Un Roman eſt une fable, & quelle que ſoit la fable, elle eſt toujours bonne quand la morale en coule naturellement.

LE M. N'allons pas plus loin ; autre défaut dans votre Roman. Cyrus y eſt d'une gravité ſinguliére, tout ce qu'il dit reſpire la

Philosophie ; rien n'y déride le front du lecteur.

XEN. Ce ton est celui qui convient à quelqu'un qui enseigne la vertu.

LE M. Je ne m'étonne plus si tant de gens ne l'aiment pas : ce n'est pas leur faute, mais bien celle des Docteurs qui se proposent d'en inspirer le goût. Quelle apparence qu'on aime une chose dont l'aspect est rude & sévère ? Avez-vous jamais vû beaucoup d'hommes caresser des Tigres ou des Lions ?

XEN. Quelle odieuse comparaison !

LE M. Elle ne touche point à la vertu ; elle ne critique que son masque ; ôtez-lui cet hideux appareil qui la déguise, elle plaira infailliblement.

XEN. La vertu dépouillée n'auroit rien de trop attrayant. La nudité ne fixe pas sur elle les regards de gens délicats.

LE M. Voilons-la donc ; mais que ce soit d'une gaze légère, qui ne cache ses appas qu'autant qu'il le faut pour exciter notre curiosité ; que ce voile soit ingénieusement travaillé, arrangé par les graces & détaché par les amours ; qu'il flotte négligemment sur cette Divinité, & que tous ceux qui la voyent admirent d'abord sa parure, pour parvenir à l'aimer elle-même.

XEN.

XEN. Je vous entends; vous voulez qu'un Roman ſoit une intrigue amoureuſe, où l'art prête des couleurs aux vices, où les paſſions ſe déguiſent en vertus, où le Lecteur enfin, dupe de l'Auteur, avale à longs traits le poiſon de la débauche & du déſordre.

LE M. Un tel Roman eſt un livre exécrable. Non, Xenophon, vous donnez dans l'extrême. L'amour, cette paſſion ſi dangereuſe, ne l'eſt pas tant qu'on ſe l'imagine. Il décore la vertu, la rend piquante, & lui donne les moyens de faire éclater ſes appas en détail, ſans que ſa pudeur en ſouffre. Une chaſte Divinité s'offenſe des attaques pétulantes d'un amant brutal; mais un tendre époux qui la ſollicite de céder à ſes empreſſemens, obtient volontiers la poſſeſſion de ſes charmes: enfin la vertu préſentée avec l'amour délicat eſt aimable, on s'en approche; on la fuit au contraire quand elle n'a que la ſévérité pour compagne.

XEN. Ces maximes ſont aſſez de mon goût. Si vos Romans ſont tous faits d'après cette peinture, les François doivent être bien aimables & bien vertueux.

LE M. Ils ſont aimables, il eſt vrai, mais tous ne ſont pas vertueux; c'eſt qu'il y a loin de la théorie à la pratique.

ARTICLE DIXIEME.

REFLEXIONS

Sur les causes de la décadence de la Littérature. *

LA Littérature retombe aujourd'hui dans la décadence. Mille accidens étrangers obscurcissent ou affoiblissent les talens. Je vois sous les pas de l'homme de lettres s'élever une foule d'obstacles qu'il se procure lui-même, ou que lui préparent ses contemporains. Je vai les tracer ici avec beaucoup de rapidité. Je voudrois pouvoir les détruire de même, & briser les pesantes entraves qui empêchent l'essor du génie. Pour faciliter le passage aux navigateurs du Nord, je voudrois rompre les glaces de la mer Baltique.

Les

* Elles sont tirées d'une Dissertation, qui a remporté le prix par le jugement de l'Académie de Rouen, sur cette Question, *En quels genres de Poësies les François sont-ils supérieurs aux Anciens?* Nous ne croyons pas faire tort à l'Auteur, en ne donnant ici que les Réflexions qui sont à la fin de cette Dissertation.

Les plaisirs font d'abord l'écueil le plus dangereux pour l'homme de lettres. Il n'y a rien de plus ordinaire que de le voir, livré à des panchans honteux, se plonger dans une volupté criminelle. C'est en vain qu'il croit affranchir ses talens des périls qu'il y rencontre à chaque instant. Qu'il jette les yeux sur lui-même; il verra son génie s'amollir, se flétrir & se perdre. Il n'a plus cette force heureuse qui communiquoit à son pinceau tant de noblesse & d'énergie. Il est privé de cette activité brillante qui mettoit une si grande variété dans ses touches. Sa mémoire, qui lui retraçoit jadis un abrégé de toutes ses lectures, n'est plus qu'un nuage épais où les idées se confondent & disparoissent. Son imagination, qui lui faisoit parcourir d'un coup d'œil les différentes parties de l'univers, est paresseuse, tardive, & ne marche qu'à pas lents. Enfin les atteintes de la débauche lui ont ôté cette chaleur précieuse d'où résulte le jeu brillant des fibres. Le feu sacré s'est éteint, mais sans espoir de le rallumer.

L'air de frivolité qui se répand de plus en plus dans la nation, est encore un des plus grands obstacles au progrès de la littérature

Fran-

Françoise. Un homme nourri seulement de la substance légère de quelques romans frivoles, se croit aussi-tôt en état de donner le ton. Il monte sur le trépied, il compose, avance, dispute, combat, décide, prononce, régle les rangs sur le Parnasse. C'est un torrent qui coule avec d'autant plus de vitesse, qu'il n'est pas même arrêté par les barriéres du bon sens. De pareils Auteurs ont introduit un goût dépravé qui raménera peu à peu l'ancienne barbarie. On aime mieux ramper dans les vallons avec Sylvandre & Astrée, que suivre Newton & Corneille au haut des airs.

Cette frivolité produit tous les jours l'éloignement & le mépris des modelles de l'antiquité. On ne remonte plus aux sources. On abandonne les eaux courantes du fleuve, pour puiser dans des marais bourbeux. On lit aujourd'hui toutes sortes de livres, & l'on croit que la lecture en est indifférente. Il y en a cependant qui sont plus dangereux pour le génie que les rochers des Açores ne le sont pour les vaisseaux du Tage.

Comment le goût de futilité ne corromproit-il pas la littérature? Il s'étend à tous les objets. Nous vivons dans un siécle où tout est sou-

soûmis à son empire, où tout semble nous en donner des leçons. Les bâtimens massifs & solides sont proscrits, & l'on éléve des maisons frêles & chancelantes, que le moindre orage pourroit presque renverser. La brillante industrie de nos manufactures produit des décorations qui attirent l'admiration des étrangers; on les abandonne, & l'on fait venir à grands frais du fond de l'Italie des embellissemens fragiles qu'il faut à chaque instant renouveller. Des chars vastes, sûrs & commodes promenoient jusqu'ici notre mollesse & notre indolence; on leur a substitué des chars étroits & ridicules, aussi légers dans leur exécution, que frivoles dans leur usage, & d'où l'on risque à tout moment d'être précipité. Il ne nous reste plus qu'à introduire dans les ouvrages de la nature la même réforme que dans les ouvrages de l'art. Arrêtons la course majestueuse des fleuves, qui sans doute fatigue déjà nos yeux, & divisons leur marche trop étendue dans des canaux où les ondes couleront avec moins d'uniformité.

Un autre obstacle à la perfection des lettres, & le plus difficile peut-être à détruire, est l'audace avec laquelle on ose tenter les genres

les

les plus ſublimes de la poëſie, ſans talens, ſans génie, & ſurtout ſans imagination. C'eſt un ſanctuaire où l'on ne peut pénétrer ſans profanation qu'avec l'encens que l'on veut brûler ſur les autels. Cependant combien d'hommes téméraires qui avec le ſecours d'une verſification efflanquée croyent embellir les idées les plus communes & les plus inſipides! Mais l'art de renfermer des platitudes dans une meſure de vers n'eſt que l'art de les rendre plus apparentes. Comment écarter ce vil amas de rimeurs qui aviliſſent la capitale, qui inondent les provinces, & qui déshonorent également la littérature? J'ai un conſeil à donner à ces Poëtes ſans imagination. Nos campagnes manquent de cultivateurs. Qu'ils abandonnent un terrain ingrat où ils ne peuvent faire naître des lauriers, & qu'ils viennent fouiller des terres plus dociles qui répondront à des travaux aſſidus par leur abondance & leur fertilité. La bêche ſera moins déplacée que la plume dans les mains d'un Colletet.

L'imagination ſans doute eſt le plus beau préſent de la nature. Mais l'eſprit philoſophique de notre ſiécle ſemble vouloir s'oppoſer à ſes transports. Il y en a qui lui préférent

dans

dans les ouvrages l'obſervation minutieuſe des régles, l'art des tranſitions, preſque toûjours forcées, affectées ou puériles, & tous les autres détails ſubalternes. C'eſt préférer à des fruits délicieux des fruits amers & ſauvages, parce qu'ils ont une forme plus compaſſée & plus ſymétrique. Tout homme, avec du temps & de la réfléxion, eſt en état d'enfanter de pareilles productions. Elles ne ſuppoſent aucun talent. Combien d'ouvrages réguliers ont été enſévelis dans l'oubli! Mais pourra-t-on en citer un ſeul que quelques traits d'imagination n'ayent pas ſauvé du naufrage, malgré l'inobſervation des régles? Il en eſt ainſi de tous les arts. Une ſtatue de Girardon, un tableau de Rubens, un opéra de Rameau, paſſeront à la poſtérité, tandis que les coups de ciſeau groſſiers d'un ſculpteur timide, les traits languiſſans d'un foible deſſinateur, & les calculs arides d'un froid mathématicien, ne paroîtront au jour que pour être replongés auſſitôt dans les ténébres. Que ceux qui veillent à la gloire des lettres, que nos Ariſtarques François réclament ſans ceſſe dans les écrits une partie auſſi eſſentielle. Ne nous laſſons point nous-mêmes de dire aux auteurs que ſans elle

elle ils ne parviendront jamais aux premiers rangs de la littérature. Il ne faut pas être artiste pour sentir les beautés qu'elle procure ; il ne faut pas l'avoir reçûe en partage pour en démontrer la néceſſité. Il y a bien loin d'une tortue qui s'étend ſur l'avantage de planer dans le Ciel, à un aigle qui s'élançant avec rapidité au haut des airs, va frapper la voute du firmament, & ſe repoſer dans le ſein des Dieux.

Je veux cependant que l'homme de lettres, réglé dans ſes mœurs, & ſolide dans ſes études, ſe préſente avec les plus rares talens : ne rencontrera-t-il pas d'autres obſtacles dans la carriére ? La gloire eſt l'unique but qu'il ſe propoſe dans ſes veilles ; une envie baſſe & honteuſe ſe plait à la lui ravir, ou à lui en affoiblir l'éclat. Les louanges le dédommageroient peut-être des pénibles travaux qu'il entreprend pour perfectionner des arts agréables ; des contemporains ingrats les lui refuſent, & ce n'eſt qu'à la mort qu'il commence de vivre avec vénération dans la mémoire des hommes. Comment ne feroit-il pas découragé par de pareilles injuſtices ? & quelle émulation peut-il recevoir dans un ſiécle avare d'éloges & prodigue

digue de censures? Veut-on apprendre l'histoire des ridicules & des vices? il me semble entendre la renommée aux cent voix, qui les annonce dans l'univers. Veut-on s'instruire des vertus & des actions éclatantes? on diroit que la réponse est dictée par une Sibylle antique, qui du fond d'un antre ténébreux ne renvoie que des sons mal articulés.

Les obstacles se rencontrent quelquefois dès le premier pas que l'on fait dans la littérature. On emploie aujourd'hui toute sorte de moyens pour détourner les esprits de la culture des lettres. On leur répète sans cesse qu'avec des occupations futiles & légéres on ne sauroit occuper les différens postes de la vie civile. Quoi, un homme qui aura puisé la pureté du langage dans la grammaire, l'exactitude du raisonnement dans la logique, la régle des mœurs dans la morale, la profondeur des idées dans la métaphysique, le tableau des siécles dans l'histoire, & les secrets les plus cachés de la nature dans la physique, sera regardé comme incapable de remplir les plus importantes fonctions de la société? & parce que sur des matiéres graves, séches & abstraites par elles-mêmes, il aura répandu ce

que

que la poësie a de plus frappant dans ses images & de plus séduisant dans ses tableaux, ce que l'éloquence a de plus pathétique dans ses figures & de plus véhément dans ses tours, on lui fera le vain reproche de futilité? Je ne veux point me livrer ici à l'indignation que font naître des sentimens aussi ridicules. Je dirai seulement aux partisans d'une opinion accompagnée toûjours de l'ignorance & du mauvais goût, que soit qu'il faille soûtenir la cause des citoyens dans le barreau, soit qu'il faille prononcer les oracles de la justice dans l'Aréopage, il y a entre l'homme de lettres & *celui* qui le croit uniquement occupé à des frivolités, la même différence qu'entre la lumiére & les ténébres.

L'homme de lettres obéit-il plûtôt à l'impulsion de son génie qu'à des conseils jaloux & trop intéressés? c'est alors que l'envie, trompée dans son attente, répand sur des lauriers qui l'irritent l'horrible noirceur de ses poisons criminels. Elle met en usage les manéges les plus affreux. Elle emploie les délations, les impostures, les médisances, les calomnies & les trahisons. Que ne tente point l'envieux pour ébranler un colosse qu'il a vû

s'élever

s'élever par degrés, & pour en faire rentrer les débris épars sous la terre affaissée par l'énormité de son poids? Pour obscurcir la gloire dont l'homme de lettres jouït, il rapproche quelquefois les premiers instans d'une jeunesse équivoque, où le génie n'avoit peut-être pas encore brisé les barriéres qui le tenoient enfermé. Il fait voir combien peu on devoit s'attendre aux jours brillans qui suivent un si foible crépuscule ..... Insensé qu'il est! ignore-t-il que les fleuves les plus majestueux dans leur course n'ont été jadis que de foibles ruisseaux? Enfin il va chercher souvent jusques dans les ténébres de l'enfance les taches & les foiblesses ordinaires d'un âge tendre & chancelant .... Inutiles efforts! c'est vouloir opposer à l'éclat du soleil dans son midi les nuages qui nous l'ont dérobé dans son aurore.

Les épines semblent être inséparables des lauriers littéraires. Les gens de lettres n'eussent-ils rien à désirer de la part de leurs contemporains, ne se procurent-ils pas mutuellement des dégouts? Avec quel acharnement ne se poursuivent-ils pas entr'eux! La rivalité des talens entraîne tous les jours les suites les plus funestes. De là ces querelles envenimées,

ces combats ſanglans & ces déſaſtres tragiques, qui déshonorent la raiſon, & qui font de la république des lettres un aſyle de barbares & d'ennemis, plûtot qu'une ſociété de ſages & de citoyens. Si nous voulons découvrir de pareilles horreurs, il ne faut pas entr'ouvrir la barriére des ſiécles paſſés. Le nôtre en a fourni des exemples. Pour abolir le culte des autels conſacrés à un Dieu reſpectable, une main téméraire avoit oſé élever un temple impie où l'on prétendoit ſubſtituer à la vénération la plus profonde la dériſion & le mépris. Mais la foudre eſt tombée ſur le temple & ſur l'architecte, & la divinité victorieuſe reçoit à Delphes les mêmes reſpects & les mêmes hommages. Parlons ſans voile & ſans nuage. Le Pindare François a été traité avec autant d'indignité que d'indécence dans un ouvrage moderne. * Mais ce frivole monument reſſemble à des temples que la vétuſté a rendu déſerts & abandonnés. On trouve encore ſur

* L'auteur de ces Réflexions ne paroît pas ami de l'Illuſtre Auteur du *Temple du Goût* : il n'y a que cette mauvaiſe raiſon qui aît pû l'empêcher de rendre juſtice dans ſa Diſſertation, à ce grand homme, qui, lui ſeul, a égalé les anciens dans preſque tous les genres, s'il ne les a pas ſurpaſſé.

ſur le frontiſpice le nom d'une déité auguſte; on pénètre avec frémiſſement dans l'intérieur de ces lieux ſacrés; quelle ſurpriſe! on n'apperçoit que des ruines & des décombres, & l'on y cherche en vain le Dieu que l'on vouloit adorer.

Je trouve enfin une circonſtance particuliére à nos jours, & la plus capable d'arrêter le progrès des lettres. Il faut introduire la licence & le libertinage dans les écrits, il faut s'attacher à flatter les paſſions, ſi l'on veut obtenir les éloges de ſes contemporains. Un auteur parle-t-il aujourd'hui de ſageſſe, d'amour de la patrie? ce ſont des mots Gothiques, c'eſt un langage Celte qui n'eſt plus entendu. S'exerce-t-il à repréſenter les exemples frappans de la vertu, ou les punitions éclatantes du crime, quel accueil reçoivent dans ce ſiécle de pareils ouvrages? Pénétrons dans les palais des grands. Je les vois ſur des théatres de la molleſſe applaudir aux excès d'une plume licentieuſe, & refuſer de fixer leurs regards ſur des écrits où ils apprendroient à devenir vertueux. Leurs lambris ne préſentent que les touches d'un artiſte mercenaire qui a proſtitué le pinceau, tandis que les produc-

 tions

tions des fameux peintres de nos jours languiſſent dans l'oubli, ou ſont expoſées tout au plus à une ſtérile admiration. Enfin dans ces lieux ſéducteurs où l'on retrouve la campagne au milieu des cités, on préfére aux chefs-d'œuvres de nos Phidias & de nos Praxitéles des ſtatues infames, où ſur un marbre froid & inſenſible tout le feu des paſſions a été allumé par le ciſeau. C'eſt ainſi que les artiſtes & les écrivains qui ont des mœurs ſe voyent privés du fruit qu'ils eſpéroient retirer de leurs travaux.

Conſolez-vous, hommes célébres, on vous enléve encore le ſeul bien qui flattoit vos déſirs; mais la poſtérité plus équitable dans ſes jugemens ſaura briſer les fauſſes idoles que l'on encenſoit, & retirer de la pouſſiére les véritables divinités qui méritoient nos hommages. Tel a été le ſort d'Homére, du Camoens & du Taſſe. Leurs lauriers flétris pendant leur vie, n'ont reverdi que ſur leurs tombeaux, arroſés des larmes de ces mêmes contemporains qui s'étoient ſignalés par des mépris injuſtes, & qui vinrent réparer leur coupable indifférence par un culte reſpectueux & par des adorations outrées.

Je

Je n'ai fait toutes ces réflexions, qu'afin qu'on évite des écueils dangereux. Mais le panchant que j'ai prétendu détruire, est trop violent & trop invétéré. Les hommes de lettres vont se briser tous les jours contre les rochers dont je voulois les garantir. Mes avertissemens sont tardifs. Ce sont des cris que je pousse sur le rivage à la vûe d'un vaisseau que les ondes engloutissent. Mais ainsi que dans les horreurs du naufrage les matelots effrayés s'adressoient aux dieux conservateurs, dans un temps où le goût & le génie vont éteindre leur flambeau, & nous replonger dans une nuit affreuse, ne pourrai-je pas m'adresser ici à cette partie du genre humain qui gouverne le monde, & qui peut encore d'un coup d'œil nous arracher des bords du précipice, & redonner aux talens leur premiére splendeur ?

C'est à vous que j'ai recours, aimables compagnes de l'homme, vous qui par la douceur & l'aménité de votre caractére avez adouci nos mœurs grossiéres & sauvages, & nous avez fait abandonner les forêts; vous qui par les torrens de plaisir dont vous enyvrez nos ames, adoucissez les traits d'amertume que la nature bisarre séme sans cesse sur nos pas ;

vous enfin qui après les dieux êtes nos premiéres idoles, & sans qui notre propre existence seroit un poids affreux que nous ne pourrions soutenir! Vous régnez sur toute la nature; votre empire n'a d'autres limites que celles de l'univers; votre puissance est gravée en caractéres de feu dans nos ames. Employez donc toute l'étendue de ce pouvoir à l'avantage des lettres, qui réclament aujourd'hui votre secours. Faites reparoître le goût dans dans toute sa pureté. Que vos regards embrasés rallument le flambeau du génie qui s'éteint. Il dépend de vous de produire ces changemens. Le François est né votre imitateur; vos moindres volontés sont la régle de sa conduite; il adopteroit même jusqu'à vos caprices. Sortez donc de l'obscurité de ces asyles domestiques où l'on retient votre jeunesse captive, abandonnez l'horreur de ces tombeaux sacrés où l'on ensévelit vos appas, & paroissez dans le monde pour l'éclairer. C'est à vous à déveloper le germe des talens. C'est au feu qui part de vos yeux à ranimer les étincelles mourantes qui circulent dans nos veines. N'exigez plus cet encens souvent criminel, & toûjours ridicule, préparé par les mains de l'artifice

tifice pour vous séduire. Ordonnez-nous d'apporter à vos pieds le fruit de nos travaux & le succès de nos études. Que chacun des regards que vous daignerez laisser tomber sur vos adorateurs soûmis, soit le prix de quelques progrès dans la vaste carrière de la perfection. Vous serez en même temps la source de nos efforts & la récompense de nos succès. Attachez-vous surtout à rétablir dans toute leur intégrité les mœurs, dont la corruption entraîne la décadence totale des lettres. N'est-ce pas à vous à nous en donner les exemples? La pudeur & la modestie sont les premiers ornemens de votre sexe, & les armes les plus propres à vous faire des conquêtes. Ne craignez donc point de faire paroître cette rougeur naïve, qui donne du lustre à la beauté, qui condamne les désirs & qui les enflamme. Conservez à jamais cette retenue que la nature vous a donnée pour remplacer votre foiblesse, contre laquelle toute la force des hommes va se briser par le respect qu'elle leur inspire, & qui seule écarte loin de vous des transports téméraires. C'est ainsi que vous nous apprendrez à ne plus outrager la sagesse dans les écrits, & à être aussi décents dans les ou-

vrages que vous le ferez dans votre conduite. On n'osera plus représenter Vénus toute nue ; mais on lui donnera un voile transparent, qui séduira l'imagination sans l'effaroucher, & qui sans remplir les désirs, les entretiendra toutefois dans l'agitation qui leur est nécessaire.



ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

EPITRE

AU PRINCE DE B*** (†)

JE revois donc les bords où le Ciel m'a fait naître.
Là j'ai vu, comme un jour, passer mes premiers ans;
J'exerçois, sans objet, mes organes naissans;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
Je semblois essayer ma pensée & mes sens,
Et m'assurer du plaisir d'être.
C'est ici que la voix d'un Maître
A troublé mes jeux innocens.
La raison des parens gêne le premier âge;
La tendresse & l'humeur nous prodiguent leurs soins;
Bientôt de nouveaux gouts, mille nouveaux besoins
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur inquiet & volage
Veut s'égarer en liberté,
Et sur les ondes emporté,
Craint le pilote, & non l'orage.
D'un joug utile on se dégage.
L'espérance au front gai vient flatter nos désirs.
J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs;
Tout devoit être mon partage.
J'entreprenois mille travaux,

Je

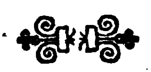
(†) Par Mr. de St. Lambert.

Je me faisois aimer, j'étois utile au monde.
Je suffisois à tout: obstacles & rivaux,
Rien n'arrêtoit une ame ardente & vagabonde;
Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux.
Il me semble qu'ici le souffle du Zéphire
M'apporte des esprits plus purs & plus nombreux;
Dans ces lieux, où je fus heureux,
Avec plaisir encor quelquefois je respire:
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans;
Mon cœur s'épanouit sous un Ciel qui s'épure,
Et le printems de la nature
Pour un instant du moins m'y rend à mon printems.
Je voudrois retenir l'erreur où je me plonge,
C'est ainsi qu'un Amant chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil,
Pour être encor heureux en songe.
J'espérois autrefois: Espérer, c'est jouïr;
Le remord n'altéra jamais ces jouïssances;
Mais le temps fait évanouïr
Ces chimériques espérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes désirs;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs;
Sous ses voiles obscurs, au printems de mon âge,
Je voyois mille biens qu'il alloit m'apporter;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter:
J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître;
J'espérois l'instant où je suis,
Je crains l'instant où je dois être.
Il est d'autres plaisirs que le temps a détruits:
Plus jeune, je pensois que ma jeune Maîtresse
Etoit le seul objet qui pourroit m'enflammer;

Je croyois pouvoir seul obtenir sa tendresse ;
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer.
Comme un choix éclairé, j'adorois son yvresse ;
Ses désirs me flattoient, j'estimois ses rigueurs ;
Du nom de sentimens j'honorois sa foiblesse ;
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
C'est ainsi que j'errois dans les jardins d'Armide ;
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un séjour enchanté,
Je découvre une place aride :
Je l'ai vû cet amour, cette divinité,
Au vuide de nos cœurs, à notre oisiveté
J'ai vu qu'il devoit sa puissance ;
Il n'est jamais dans sa naissance
Que le gout de la volupté ;
Languissant dans la jouissance,
Réveillé par la vanité :
D'une froide fidélité
On conserve l'objet avec inquiétude,
On lui soumet sa volonté ;
L'amusement se change en habitude,
L'habitude en nécessité.
J'ai perdu par degrés les vertus les plus chéres.
Ah! le grand jour qui m'a frappé,
A trop éclairé nos miséres,
Et je maudis l'instant où je fus détrompé !
Je voyois les humains comme un peuple de fréres ;
Sans défense auprès d'eux, je ne redoutois rien ;
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien ;
Je croyois aux ames sincéres :
J'ai vû l'exacte probité,
Et la scrupuleuse équité
Cacher souvent des cœurs arides.

J'ai

J'ai vû prendre pour la bonté,
La foiblesse des cœurs timides,
Le vil besoin d'être flatté
Donner des louanges perfides,
Inspirer le seul goût de la société.
J'ai vû que la sincérité
N'étoit que l'orgueil & l'envie,
Qui s'exhaloient en liberté.
Par une fausse piété,
J'ai vû la raison poursuivie,
Le vice adulateur de graces revêtu,
Déplacer avec art le mérite sublime.
J'ai vû par ses amis l'honnête-homme abbatu;
Tout est opprimé s'il n'opprime;
Tout combat sur la terre, ou tout est combatu:
Le plus fort est tyran, le plus foible est victime.
Aurois-je donc perdu le plaisir d'estimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connoitre,
Faut-il donc, ô mortels! cesser de vous aimer?
Auprès de toi, Beauveau, j'oublie
Combien ils sont legers, aveugles ou pervers;
Si je méprise en eux la nature avilie,
J'admire en toi la nature annoblie.
Sans toi j'irois chercher les plus sombres déserts:
Là dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrîrois avec Brutus;
O vertu, n'es-tu qu'un phantôme!



ARTI-

ARTICLE DOUZIEME.

TOUT EST BIEN. *

L'Homme est né pour sentir : sa sensibilité
Est le don le plus beau fait à l'humanité.
Nos cœurs compatissans instruits par l'infortune,
Ne seront point muets dans la douleur commune.
V..... avec tes pleurs, voi nos pleurs confondus.
Malheureuse Cité.... Lisbonne !... qui n'es plus,
Peuple sourd à nos cris! qui ne peux les entendre,
Des pleurs suffiront-ils pour ranimer ta cendre?
Aigris par ton malheur, & condamnant le Ciel,
Nous éléverons-nous contre l'Etre Eternel?
Et donnant le signal d'une revolte prompte,
Irons-nous, follement, lui redemander compte
De l'ordre invariable & des decrets divins,
Par qui naît ou périt la race des humains?
Chantre si renommé d'un Monarque intrepide
Eternisé par toi dans une autre Enéide,
Toi, qui de Raphael saisissant les pinceaux,
Nous ravis comme lui, par d'effrayans tableaux,
Et qui sçais, par un art dont ton siécle s'honore,
Leur donner un attrait qui nous attache encore,
Je ne te dirai point, en style de *Lucain*,
Que le nouveau chef-d'œuvre échappé de ta main,

Ces

---

* *C'est une réponse au Poëme de Mr.* De Voltaire *sur Lisbonne.*

Ces images, tes vers, dont le feu nous étonne;
Ont pû nous consoler des malheurs de Lisbonne.
Je suis loin d'égaler le charme de tes sons;
Mais j'ose, en l'admirant, combattre tes raisons.
Les lauriers immortels, qui couronnent ta tête,
Sont dûs à ton génie, & n'ont rien qui m'arrête.
Je laisse à tes censeurs le subalterne emploi
De prendre en tes écrits des preuves contre toi:
Je ne veux point savoir si ton dernier systême
Fut jadis dans Pascal, combattu par toi-même,
Depuis qu'un Philosophe, éclairant l'Univers,
De la raison captive osa briser les fers,
Et vint nous affranchir du respect fanatique
Qu'on eut pendant mille ans pour une idole antique.
On sçait qu'il faut toujours, sans égard pour les noms,
Chercher le vrai par-tout, & peser les raisons.
L'étude de soi-même est l'étude du sage.
Ne consultons que lui. Quel sera son langage,
Au lamentable aspect de ces sanglans déserts,
Qu'un peuple anéanti de sa cendre a couverts?
Sans doute il gémira; puis, rentrant en lui-même;
» Est-ce à moi de vouloir juger l'Etre suprême,
» Et d'oser condamner ce qu'il a résolu?
Tout est bien, dira-t-il, puisqu'un Dieu l'a voulu.
» *Quoi!* (me répondez-vous) *je vois périr Lisbonne.*
» *Et tout est bien encor parce qu'un Dieu l'ordonne!*
» *Quoi! Dieu pouvoit mieux faire; & ma crédulité*
» *Adoreroit en lui jusqu'à sa cruauté!*
» *Non, je le désavouë, & ne puis reconnoître*
» *Dans ces destructions le doigt d'un premier Etre.*
» *Quel bonheur trouve-t-il dans nos calamités?*
» *Non plutot tout est mal.......* « Téméraire, arrêtez.
L'Esclave a-t-il le droit d'interroger son maître?

Qu'osez-

Qu'osez-vous reprocher au Dieu qui vous fit naître ?
Qu'est-ce qu'il vous devoit ? Que vous a-t-il promis ?
C'est à lui de vouloir, à vous d'être soumis,
De recevoir ses dons avec reconnoissance,
Et lorsqu'il vous punit, de gémir en silence.
Qu'avec moins de folie, assiégeant l'Eternel,
Les Géants autrefois escaladoient le Ciel !
Ils se flattoient du moins, trompés par leur audace,
En détrônant leur Dieu, d'y régner en sa place ;
Mais vous, qu'un fol espoir n'aveugle pas comme eux,
A quoi prétendez-vous, mortel séditieux ?
Arrêtez vos regards sur ce monde visible,
Vous y verrez l'accord d'un ordre imperceptible.
Lui seul met une digue à la fureur des mers,
Contient les élémens, conserve l'Univers.
Vous sentez-vous la force, avez-vous la puissance
D'étendre votre vuë ou votre intelligence ?
Et, quand vous vous plaignez d'un désordre apparent,
Avez-vous des moyens de le rendre moins grand ?
Qui vous dit que ce nœud d'une chaine infinie,
Ce trouble prétendu, ne soit pas harmonie ?
Hélas ! dans l'Univers, par nous-même habité,
Tout nous est inconnu, hors notre infirmité.
Un autre, sans prétendre une entiére victoire,
En luttant contre toi, n'eût songé qu'à sa gloire.
V . . . . . . mon esprit exempt de vanité,
Préfére à ses attraits ceux de la vérité :
Elle met en mes mains ses armes triomphantes,
Et je dois t'opposer des raisons plus pressantes.
Dieu juge, récompense & punit les humains ;
Ou dédaigne, loin d'eux, l'ouvrage de ses mains :
Ou, sans choix, & sans fins, la matiére éternelle
Suit, au hazard, des loix inconstantes comme elle.

Dans

Dans le premier systême on ne peut suppóser
Que l'homme à son Auteur prétende s'opposer.
J'ai mis dans un grand jour, & déjà trop peut-être,
Le tableau de l'esclave osant braver son maître,
Dont l'impuissance égale à la présomption,
Léve en vain l'étendart de la rebellion.
Mais si, voyant ce monde avec indifférence,
Dieu laisse reposer son oisive puissance,
S'il veut que l'Univers, privé de son appui,
Suive éternellement l'ordre établi par lui,
Pouvons-nous l'accuser ? & de ses loix premiéres
Combiner les ressorts, ou rompre les barrieres?
Tout en iroit-il mieux, si la Divinité
Nous eût marqués du sceau de l'immortalité ?
Si l'homme étoit plus fort, si l'homme avoit des ailes,
S'il bravoit des douleurs les atteintes mortelles,
Seroit-ce assez pour lui ? Se croiroit-il heureux ?
Tous ces dons rassemblés rempliroient-ils ses vœux ?
Hélas ! avec Duguet je descends dans moi-même ;
Et j'y vois que d'un Dieu la puissance suprême
S'épuiseroit en vain, sans contenter un cœur,
Qui dans ce qu'il n'a pas met toujours son bonheur.
Ce n'est point dans Lisbonne un fol orgueil qui crie,
» O *Dieu ! sécourez-nous ! & sauvez la Patrie !*
C'est la voix d'un mortel, en qui le sentiment
Plus haut que sa raison, parle au dernier moment.
Mais, lorsqu'il réfléchit, il sent que l'espérance
Est un présent que Dieu lui fit dans sa clémence ;
Qu'il fascina sa vuë, afin de lui cacher
Le trépas, qui l'atteint, sans paroître approcher.
Eh ! puisqu'il faut mourir, puisque la raison même
Voit la nécessité de ce décret suprême,
Qu'importe d'expirer sous les débris fumans

D'un

D'un Palais écroulé, par l'effort des volcans,
D'attendre, en décroissant, une vieillesse amére,
Ou de perdre le jour dans le sein de sa mére ?
Ah! si la vie humaine est un cercle de maux,
Plaindrez-vous des enfans frappés dans leurs berceaux ?
Dieu qui marqua leur fin si près de leur naissance,
Leur épargne les pleurs d'une imbécille enfance,
La fougue, les transports, les contradictions
D'une jeunesse en proie aux folles passions;
Enfin les repentirs, qu'au bout de la carriére,
Une raison tardive offre avec sa lumiére.
Pourquoi donc le trépas est-il si redouté ?
Etions-nous malheureux avant d'avoir été ?
Mais pesons ces malheurs, dont l'orgueil indocile
Semble faire humblement l'étalage inutile.
L'homme sans affecter les droits du Créateur,
Découvre-t-il en soi les germes du bonheur ?
Oui, s'il est des vertus, leurs leçons consolantes
Calment des passions les fougues turbulentes,
Corrigent le poison de la prospérité,
Restent au malheureux dans son adversité;
Par des liens constans, nous joignent l'un à l'autre,
Et dans le bien d'autrui nous font trouver le nôtre.
Le plus grand de nos maux quel est-il donc ? L'ennui.
C'est un ver destructeur que l'homme porte en lui:
Un poison léthargique est toujours dans sa bouche:
Il flétrit d'un regard, il corrompt ce qu'il touche.
La beauté, contre lui, ne fait qu'un vain effort;
Et son charme est détruit par un charme plus fort.
Mais pour en repousser les atteintes cruelles
L'homme, en naissant, reçut deux armes naturelles,
L'amour propre & l'esprit. L'esprit fait pour penser,
Jusqu'au Trône de Dieu ne sçauroit s'élancer,

Ni franchir, à son gré, l'espace & les limites
Qu'entre son maître & lui la Nature a prescrites;
Mais les astres, lui-même, & l'univers entier,
Sont un livre vivant qu'il doit étudier.
Cette étude suffit pour enseigner aux sages
Que l'Eternel s'est peint dans ses moindres ouvrages;
Qu'il dépend de nous seuls de trouver le bonheur;
Qu'il est dans la vertu, qu'il est au fond du cœur:
Et qu'enfin la raison nous prête sa lumière,
Pour voir que *tout est bien dans la Nature entière.*



ARTICLE TREIZIEME.

L'AMOUR ET LA FORTUNE.

Poëme. *

MUses, apprenez-moi par quels charmes trompeurs,
La fortune à l'amour veut enlever les cœurs ;
Consacrez de vos voix la force enchanteresse
A vanter les liens d'une heureuse tendresse.
Si les foibles mortels doivent porter des fers,
Qu'amour en puisse seul donner à l'Univers.
Du Souverain des Dieux la volonté féconde
A peine eut du néant fait éclore le monde,
Qu'aux premiers des humains, égarés dans les bois,
L'amour, le tendre amour, fit entendre sa voix :
Séduits par les attraits de ses plaisirs tranquilles,
Ils vinrent s'enfermer dans l'enceinte des Villes :
Là, ce Dieu bienfaisant leur prodiguoit ses feux ;
Il n'avoit sous ses loix que des sujets heureux ;
On n'y connoissoit pas de flammes passagères ;
Point de traitres amans, point de beautés légères,
Les cœurs toujours d'accord, par de nouveaux plaisirs,
Sentoient à chaque instant ranimer leurs désirs.
Vous n'étiez pas alors, Contrainte, Bienséance,
Vos voiles imposteurs outragent l'innocence ;

O 2 On

* Qui a remporté le prix des Jeux Floraux. Par Madame la Comtesse de la Gorçe.

On ignoroit vos loix, dont les arrêts cruels,
En condamnant nos goûts, les rendent criminels ;
Sans pénibles combats, sans importun murmure,
La raison écoutoit la voix de la nature,
Et respectant toujours les doux panchans du cœur,
Lui laissoit sa vertu, sans nuire à son bonheur.
O siécles fortunés de l'heureuse innocence,
Qui de cet Univers embellites l'enfance,
Qu'êtes-vous devenus ? comment vos jours sereins
Ont-ils cessé de luire aux malheureux humains !
Hélas, tous nos malheurs nous rappellent nos crimes !
Rebelles à l'amour, nous sommes ses victimes !
A peine eut-il reçu l'hommage des mortels,
Qu'il vit de toutes parts déserter ses Autels.
La fortune étala ses brillantes promesses,
Elle remplit les cœurs de la soif des richesses,
Et les lâches mortels, par de prophanes vœux,
Accrurent à l'envi son empire odieux :
On ne vit plus alors que des nœuds infidelles ;
L'amour ne parut plus dans les regards des belles ;
Le sordide intérêt fit un honteux devoir
D'offrir de la tendresse, & de n'en point avoir ;
La fausse vanité redoublant nos misères,
Nous enyvra bientôt de pompeuses chimères ;
La folle ambition creusa mille tombeaux,
Pour punir elle-même, ou perdre ses rivaux.
La discorde, allumant les flambeaux de la guerre,
Signala ses fureurs en ravageant la terre :
Enfin l'impieté défiant tous les Dieux,
Leva contre leur foudre un front audacieux.
Ah ! fuyons, dit l'Amour, ces lieux où ma rivale
Exerce sur les cœurs sa puissance fatale ;
Ils sont trop criminels pour écouter ma voix:

Eh bien pour les punir, laiſſons-les à leur choix.
Il dit, & ſes beaux yeux ſe baignérent de larmes;
La douleur à ſon teint donna de nouveaux charmes:
Ce Dieu ſentoit encor pour des mortels ingrats
Des ſoucis généreux qu'ils ne méritoient pas;
Il fuit, en gémiſſant, il cherche des aziles
Où les cœurs à ſes loix puiſſent être dociles.
Epris des mêmes feux, *Iſmene* & *Corilas*
De ce Dieu fugitif accompagnent les pas;
Charmés de ſes bienfaits, heureux par leur tendreſſe,
Ils mépriſent les dons de l'aveugle Déeſſe;
Uniquement touchés des amoureux plaiſirs,
Ils n'ont point de tréſors plus chers que leurs ſoupirs.

Loin du bruit des Cités eſt un lieu ſolitaire
Que de ſes purs rayons le Dieu du jour éclaire;
Cerès avec *Pomone*, & *Flore*, tour à tour,
L'ont orné de concert, pour y fixer l'amour;
Jamais les Aquilons n'ont détruit ces bocages;
Zèphir, le ſeul *Zèphir*, agite leurs feuillages.
Une jeune Nayade y répandant ſes eaux,
Sur des lits émaillés forme mille ruiſſeaux,
Et par les longs détours qu'elle fait dans la plaine,
Semble de ce ſéjour s'éloigner avec peine.
C'eſt là que ces Amans, ſans craindre de revers,
Fidéles à l'Amour, oublient l'univers;
Là, pour eux le Soleil ſe levoit ſans nuages,
Et terminoit ſon cours ſans cauſer des orages:
Leur ſort ne dépendoit que d'eux, que de leur cœur,
Et leur vive conſtance en fixoit le bonheur.
Tantôt du Dieu d'amour honorant la préſence,
Ils uniſſoient leur voix pour vanter ſa puiſſance;
Les oiſeaux étonnés de ces accords touchans,
En ſilence écoutoient leurs ſoupirs, & leurs chants:

Les Echos, réveillés par leurs chansons nouvelles,
Prenoient un doux plaisir à paroitre fidelles.
Tantôt ils déteſtoient l'esclavage pompeux,
Où la fortune tient ses sujets malheureux:
Non, non, s'écrioient-ils, à nos flammes sincères
Nous ne mêlerons point de soupirs mercenaires;
A nos cœurs généreux l'amour donne des loix,
Et notre heureux destin passe celui des Rois.
Cependant, la Fortune aprend qu'en ces contrées
Ses brillantes faveurs ne sont point reverées;
Elle frémit de voir qu'il est dans l'Univers
Des cœurs qui ne sont point enchainés de ses fers;
Seule je dois régner, & je crains peu les armes
Que mon foible rival croit trouver dans ses charmes,
Dit-elle, je sçaurai jusques sur ses Autels
Aller ravir les vœux, & l'encens des mortels.
A ces mots elle part; elle ordonne une fête
Digne de consacrer sa nouvelle conquête;
Près de son char traiué par des coursiers vainqueurs,
Des mortels en rampant implorent ses faveurs;
A flots tumultueux une foule empressée
Paroit à chaque instant admise & repoussée;
La Déesse qui voit l'ardeur de ses sujets,
Entretient par l'espoir leurs avides projets,
Et d'un air orgueilleux, jouissant de sa gloire,
S'applaudit, & déjà compte sur la victoire.
Mais qu'un amour sincère a de puissans appas!
Rien ne peut séparer *Ismene* & *Corilas*;
Les efforts redoublés de l'aveugle Déesse
Resserrérent les nœuds de leur vive tendresse.
Tu triomphes, Amour, & tu trouves des cœurs
Qui connoissent encor le prix de tes faveurs;
Achéve ta victoire, & de tes traits rapides

Frape,

Frape, vien, venge-toi de ces ames perfides,
Qui vont de la Fortune acquérir les trésors,
Sous l'apas séducteur des plus tendres déhors.
Et toi, brillant phantôme! exerce ta puissance,
Pour punir des humains la coupable imprudence.
Qu'ils éprouvent le poids de ton joug rigoureux,
Si trahissant l'Amour, ils t'adressent leurs vœux.

Vivamus, atque amemus. Catul. L. I.



ARTICLE QUATORZIEME.

THEMIRE.

EGLOGUE.*

DAPHNIS, LYCAS,

JEune, tendre, empressé, plein du Dieu qui l'inspire,
Daphnis venoit offrir ses chansons à Thémire ;
Il entend une voix qu'il ne distingue pas,
Bientôt il apperçoit le troupeau de Lycas.
Lycas aimoit Thémire, & ses danses légéres,
Ses airs vifs & brillants séduisoient les Bergéres ;
Tout en lui respiroit l'imposture & le fard ;
Amoureux sans tendresse, il s'enflammoit par art ;
Il faisoit, quelle honte ! un art de l'Amour même,
Art cruel qui ne tend qu'à tromper ce qu'on aime,
Que l'Esprit inventa pour surprendre les cœurs,
Et dont les vrais Amans redoutent les douceurs.
Daphnis ne put le voir sans frémir de colére ;
Il jura de le vaincre aux yeux de sa Bergére,
De ramener le Goût, qui s'étoit envolé,
Le Plaisir fugitif & l'Amour exilé.
Pour plaire à sa Thémire, aux mains de la Nature
Daphnis avoit laissé les soins de sa parure :
Des

* On a voulu dans cet Ouvrage donner une idée du caractére des plus fameux Poëtes Bucoliques, en opposant le naturel & le sentiment des uns à l'affectation & au brillant des autres.

Des myrthes & des fleurs mêlés à ses cheveux
Sont les seuls ornemens qu'il porte dans les jeux.
Il entrevoit Lycas, déja Lycas l'appelle ;
Il commence ; l'Amour dans leurs yeux étincelle.
Thémire, qu'un buisson déroboit à leurs yeux,
Ecoutoit sans dessein leurs concerts amoureux.
Jusqu'à ce jour fatal rien n'avoit sçu lui plaire :
Le hazard fait souvent ce qu'Amour devroit faire.

DAPHNIS.

Thémire, c'est à toi que j'adresse mes Chants,
Puisse mon tendre Amour les rendre plus touchants !
Ne m'en punissez pas, Déesse de Cythére,
J'ose plutôt que vous invoquer ma Bergére.
Zéphirs, rapportez-lui quelques-uns de mes Vers.
Plus nos Chants sont naïfs, mieux elle aime nos airs.

LYCAS.

Tu t'abuses, Daphnis, pour plaire il faut séduire ;
Le Cœur se rend toujours à l'Esprit qu'il admire.
Quoi, sans cesse imitant nos antiques Pasteurs,
Ne peut-on célébrer que Zéphire & les Fleurs ?
Ou bien de Thestilis vantant l'heureuse adresse,
Se parfumer du suc des herbes qu'elle presse ?

DAPHNIS.

Ainsi le Paon jaloux cherche à décréditer
Les chants du Rossignol, qu'il ne peut imiter.
Méprise moins, Lycas, nos Campagnes tranquilles,
On imite nos jeux au sein même des Villes ;
Au lieu de la trompette on y prend le hautbois,
Et tu sçais que les Dieux ont habité nos Bois.

LY-

LYCAS.

Ainsi le Paon altier sans goût & sans justesse
De ses rauques accens admire la rudesse;
Mais redi-les, Berger, ces magiques accords,
Dont la force attiroit l'Olympe sur nos Bords.
Mes Vers ne sont point faits pour un ton si sublime;
Et je ne sçai pourquoi Thémire les estime.

DAPHNIS.

Je t'entens; mais écoute, & puisse quelque jour
L'Air que je vai chanter, servir à mon Amour!
» (a) Thémire, que ne suis-je une Abeille légère!
» J'oserois, à travers le lierre & la fougère,
» Me glisser dans ta Grotte & voler jusqu'à toi:
Je te verrois du moins jetter les yeux sur moi:
Là, mes bourdonnemens, sans blesser ta sagesse,
Oseroient malgré toi, t'exprimer ma tendresse.
» Ah, je sçai maintenant ce que c'est que l'Amour;
» Dans le creux des Rochers il a reçu le jour:
» Sur mon cœur qu'il déchire, il étend sa puissance;
» Sans doute une Lionne allaita son enfance.

LYCAS.

Ecoute ce qu'un jour, sur des tons plus heureux,

Le

(a) Théocrite, Idyle I. Virgile a imité plusieurs Vers de cette Idyle, & s'en est servi dans le 4. liv. de l'Enéide. Didon, en parlant d'Enée, dit:

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hircanæque admorunt ubera tygres.

Le Dieu Pan enseignoit aux Bergers de ces lieux.
»(*a*) A peine de la Vigne eûs-tu montré l'usage,
» Bacchus, que le Berger, le Satyre sauvage,
» Sous leurs agiles pieds écrasent le Raisin,
» Silene en peint son front, & les Nymphes leur sein:
» L'un excite au travail la Troupe dispersée,
» L'autre boit dans sa main en coupe renversée.
Les Satyres ardens que le Vin a surpris,
Animent les Bergers aux combats de Cypris.
L'un secoue en riant le Vin dont il s'inonde,
L'autre couvre Bacchus d'un pampre qu'il féconde.

DAPHNIS.

Oui, tu peins avec art, heureux si tes pinceaux
Faisoient du sentiment le fond de tes tableaux!
(*b*) Des ruses de l'Amour je triomphois encore,
Quand le cruel me vit, au lever de l'Aurore,
Légérement chargé d'un arc & de filets,
Inspirer la terreur aux Hôtes des forêts.
Je l'approche, il s'enfuit sous un épais feuillage:
Il avoit d'un oiseau le chant & le plumage.
Je lui lance mes traits; mais plus prompt que l'éclair,
Le perfide en riant fend les plaines de l'air.
Un Vieillard m'apperçut. Où vas-tu, téméraire!
Ce que tu fais en vain le tems sçaura le faire.
Va, laisse cet Oiseau que poursuit ton erreur;
Tu le prendras, croi-moi, trop tôt pour ton malheur.
Pour l'arrêter encor ta peine seroit vaine;

Crains

(*a*) Nemesien, Egl. 5.

(*b*) Bion, Idyle 4.

Crains que dans tes filets le sort ne le ramène.
Il te fuit quand tu veux qu'il tombe sous ta main,
Et quand tu le fuiras il viendra dans ton sein.

LYCAS.

Quels accords, si de l'art empruntant la parure,
Tu pouvois à ses jeux asservir la Nature!
Ecoute encor cet air: (a) Sur un lit de jasmin
Je goûtois mollement la fraicheur du matin;
L'Aurore en diamants transformoit la Rosée,
Et redonnoit la vie à la terre épuisée.
J'admirois ses trésors aux arbres suspendus,
Ces perles dont l'éclat bientôt ne sera plus.
De l'Epoux de Procris la malheureuse Amante
Vernissoit de ses pleurs la Rose encor naissante,
Tandis qu'elle l'ornoit, l'ingrate avec mépris
Sembloit de la Beauté lui disputer le prix.
A peine dans les airs, le Dieu de la lumiére
Sur son char embrasé commence sa carriére,
Que la Rose s'ouvrant à sa vive chaleur,
S'épanouït, se fane, & tombe sans couleur.
Zéphire en murmurant s'en joüe avec son aile:
Ainsi naître & mourir n'est qu'un instant pour elle.
Nymphes, qui de ces fleurs regrettez le destin,
Telle est votre beauté, telle en sera la fin.
Dès l'Aurore avec soin cueillez, cueillez les Roses,
Souvent le tems les fane à peine encor écloses.
Opposant la nature au faste de ces Vers,
Daphnis se préparoit à de nouveaux Concerts,

Lors-

(a) *Ausone*, Idyle 4. intitulée *les Roses*.

Lorsqu'aux yeux des Bergers le souffle de Zéphire
Agite le buisson & laisse voir Thémire:
Daphnis vole à ses pieds, elle lui tend la main,
Et regarde Lycas d'un air vif & badin.
» Cessez, Bergers, dit-elle, il faut vous satisfaire,
» Daphnis veut de l'Amour, Lycas ne veut que plaire;
» Que Lycas ait ces fleurs, reçoi mon cœur, Daphnis,
» Ton Amour & son Art sont dignes de ces prix.

FIN DU TOME HUITIEME.



TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

ART. I. Discours sur cette question : *Le bonheur est-il plus commun chez les Grands que chez les Petits?* page 3
ART. II. *L'Esprit & le Savoir*, Allégorie. 29
ART. III. Réfléxions sur cette question : *Une langue vivante peut-elle se fixer?* 38
ART. IV. Lettre sur l'*Esprit*, &c. *à Madame De * **. 58
ART. V. Discours sur *les suites funestes de l'Ignorance dans l'Etat de la Magistrature.* 79
ART. VI. *Firnaz* & *Zobar*, Conte Moral. 93
ART. VII. Pensées détachées sur *les Mœurs du Siécle.* 116
ART. VIII. Principes généraux sur l'*Education.* 134
ART. IX. *Trois* Dialógues des Morts. 171
ART. X. Réflexions sur *les causes de la décadence de la Littérature.* 184
ART. XI. Epitre *au Prince de B ****. 201
ART. XII. *Tout est Bien.* Réponse au Poëme de M. D. V. sur Lisbonne. 205
ART. XIII. *L'Amour* & la *Fortune*. Poëme. 211
ART. XIV. *Thémire*, Eglogue. 216

AVER-